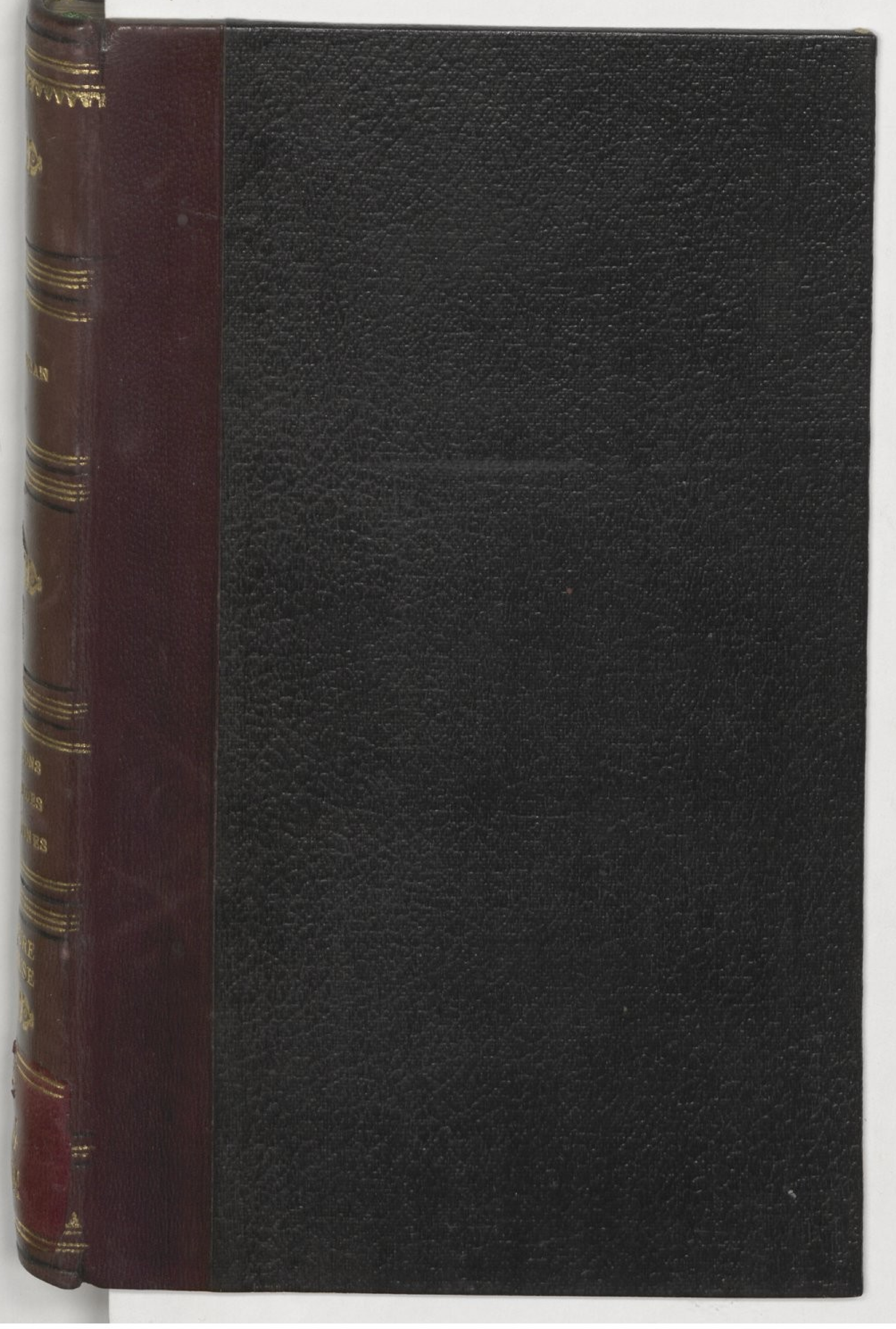
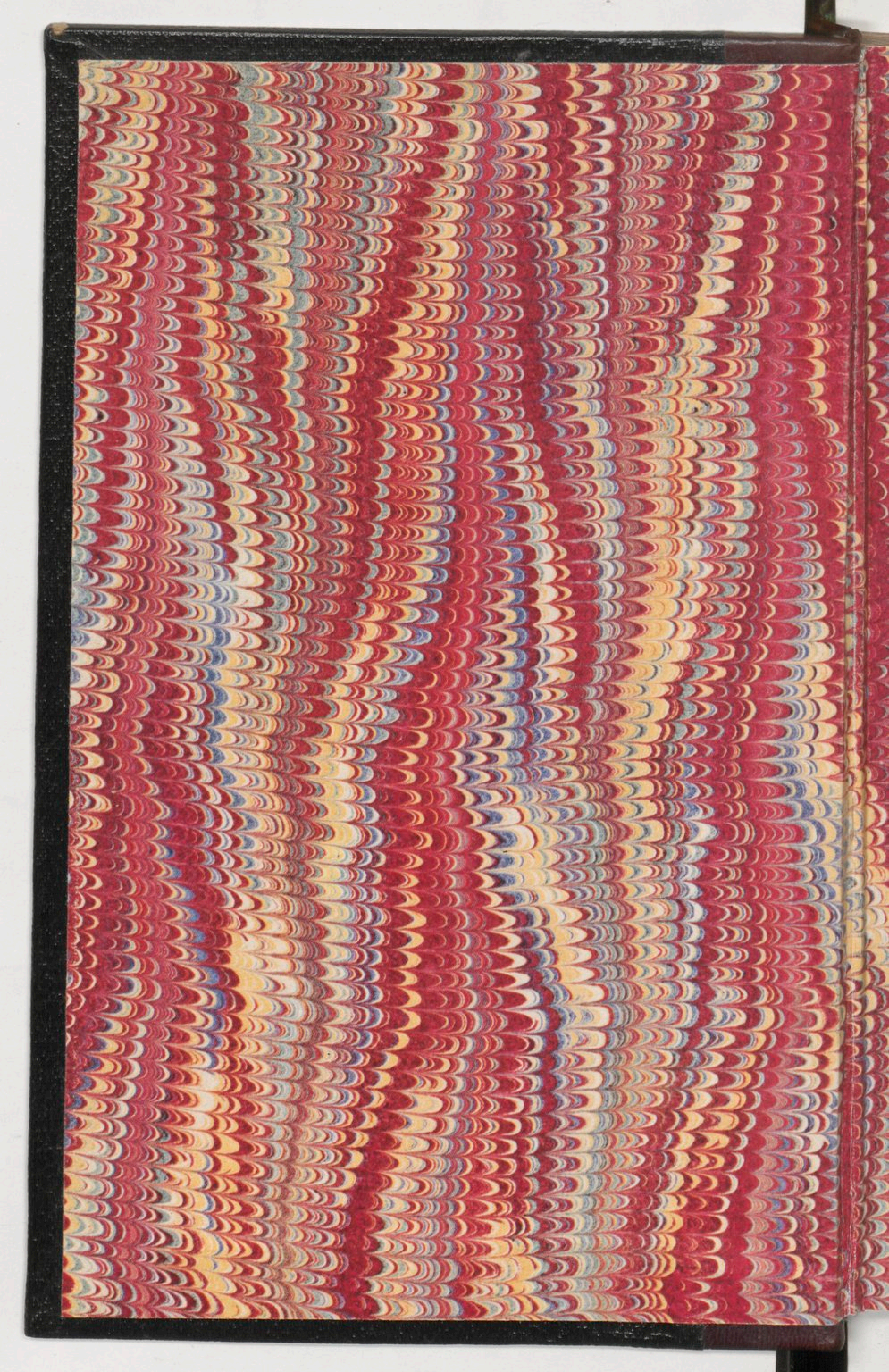
Chansons et rondes enfantines, recueillies et accompagnées de contes, notices, historiettes et dialogues



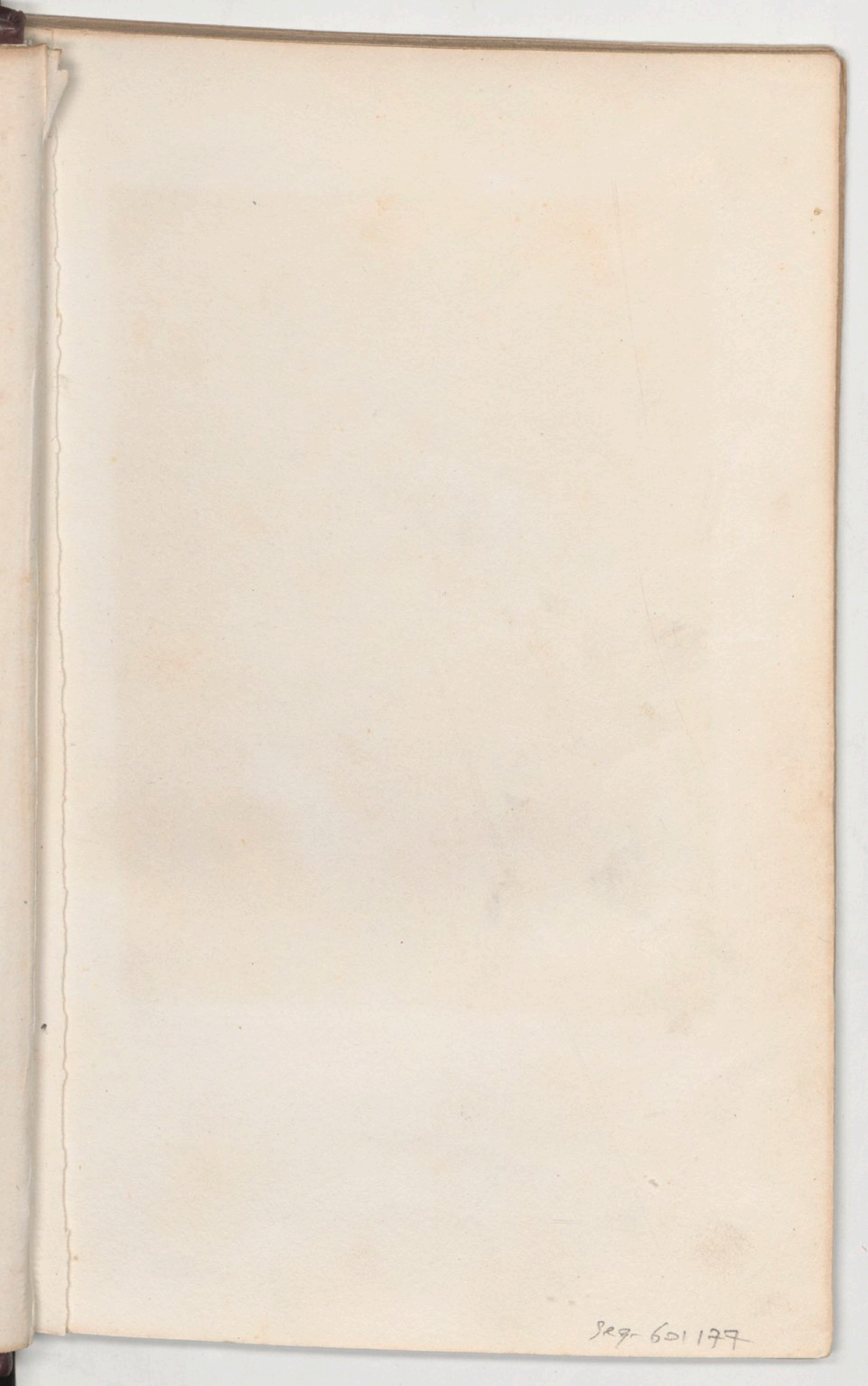






[1858] 8 lithographies sur fond chamois tirées par Desesserts (prédécesseur de Vernot). Contient les paroles et souvent la musique des chansons enfantines les plus connues. nbreuses vign. in tex.
Gumuchian 2314 - 330 -

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., 1, RUE D'ERFURTH.





Desesserts éditeur

Lith. Destouches. Paris.

RONDES ENFANTINES.

CHANSONS ET RONDES
ENFANTINES

RECUEILLIES ET ACCOMPAGNÉES

DE CONTES, NOTICES, HISTORIETTES ET DIALOGUES

PAR

DU MERSAN

ENRICHIES DE LA MUSIQUE EN REGARD

AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO DISPOSÉ POUR DE PETITES MAINS

et terminées par une Valse et un Quadrille enfantins

COMPOSÉS SUR LES AIRS DES RONDES LES PLUS CONNUES

PAR

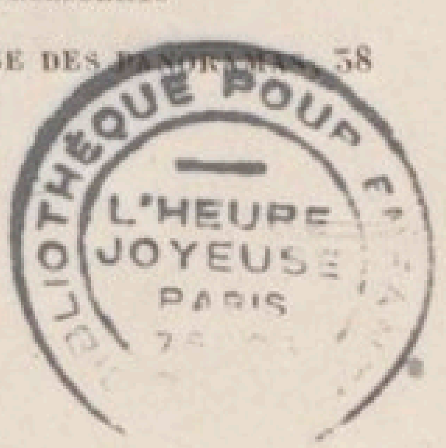
GUSTAVE JEANE-JULIEN

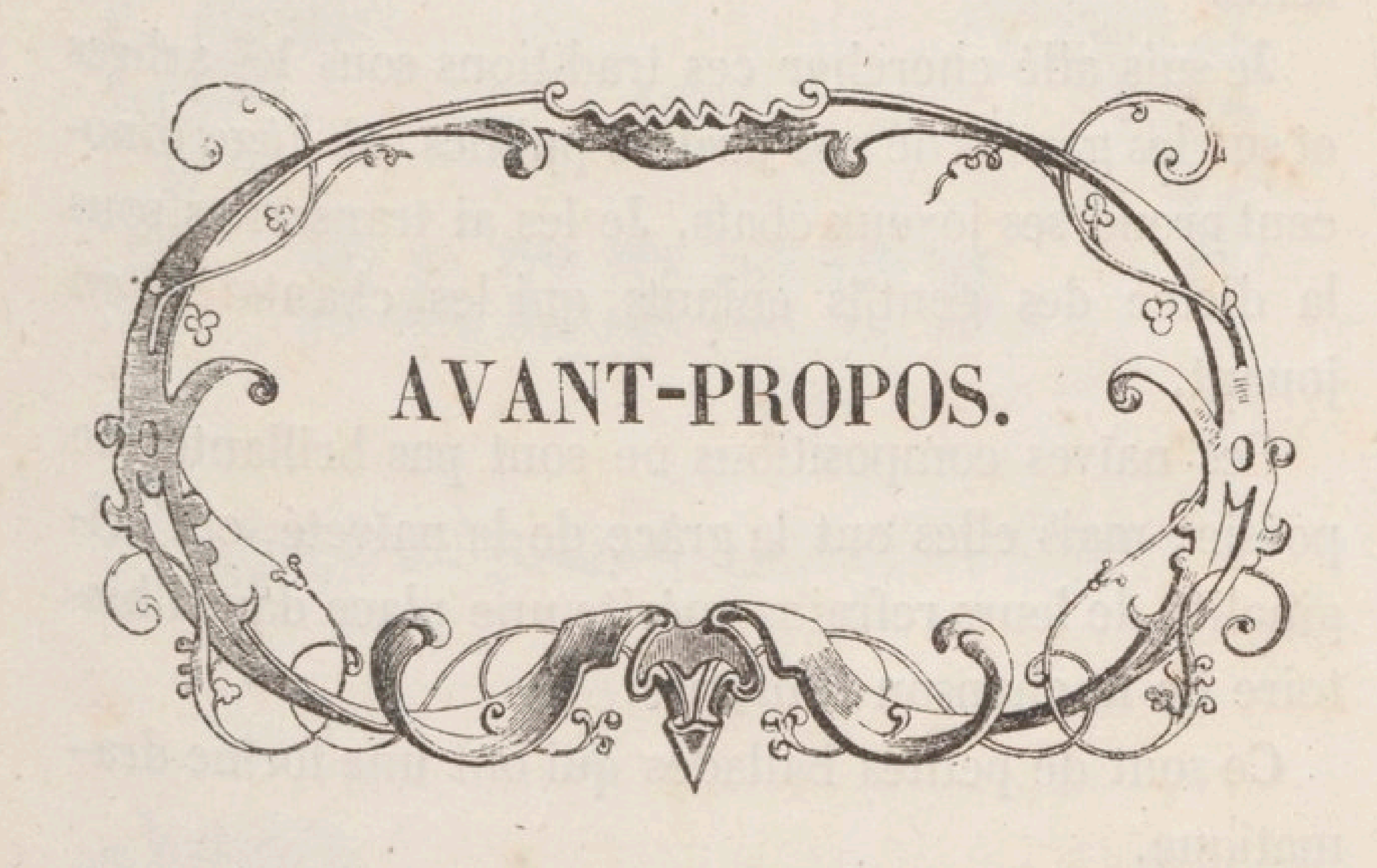
PARIS

J. VERMOT, LIBRAIRE-ÉDITEUR

Sr des Maisons HIVERT & DESESSERTS

33 QUAI DES AUGUSTINS, ET PASSAGE DES PANORAMAS, 38





AVANT-PROPOS.



Pour recueillir ces chansons, je n'ai pas remué la poussière des vieux livres, ni fouillé dans les recoins obscurs des bibliothèques.

L'écriture et l'imprimerie n'ont pas cru ces traditions enfantines dignes d'être conservées, et cependant elles sont parvenues jusqu'à nous.

Elles ont passé de bouche en bouche, depuis bien

des années, comme jadis les poésies d'Homère, comme il y a quatre siècles, les vaux-de-vire d'Olivier Basselin.

Je suis allé chercher ces traditions sous les arbres et sur les gazons de nos jardins publics, où l'âge innocent prend ses joyeux ébats. Je les ai transcrites sous la dictée des gentils enfants qui les chantaient en jouant.

Ces naïves compositions ne sont pas brillantes de poésie; mais elles ont la grâce de la naïveté, et l'originalité de leurs refrains mérite une place dans l'histoire de la chanson française.

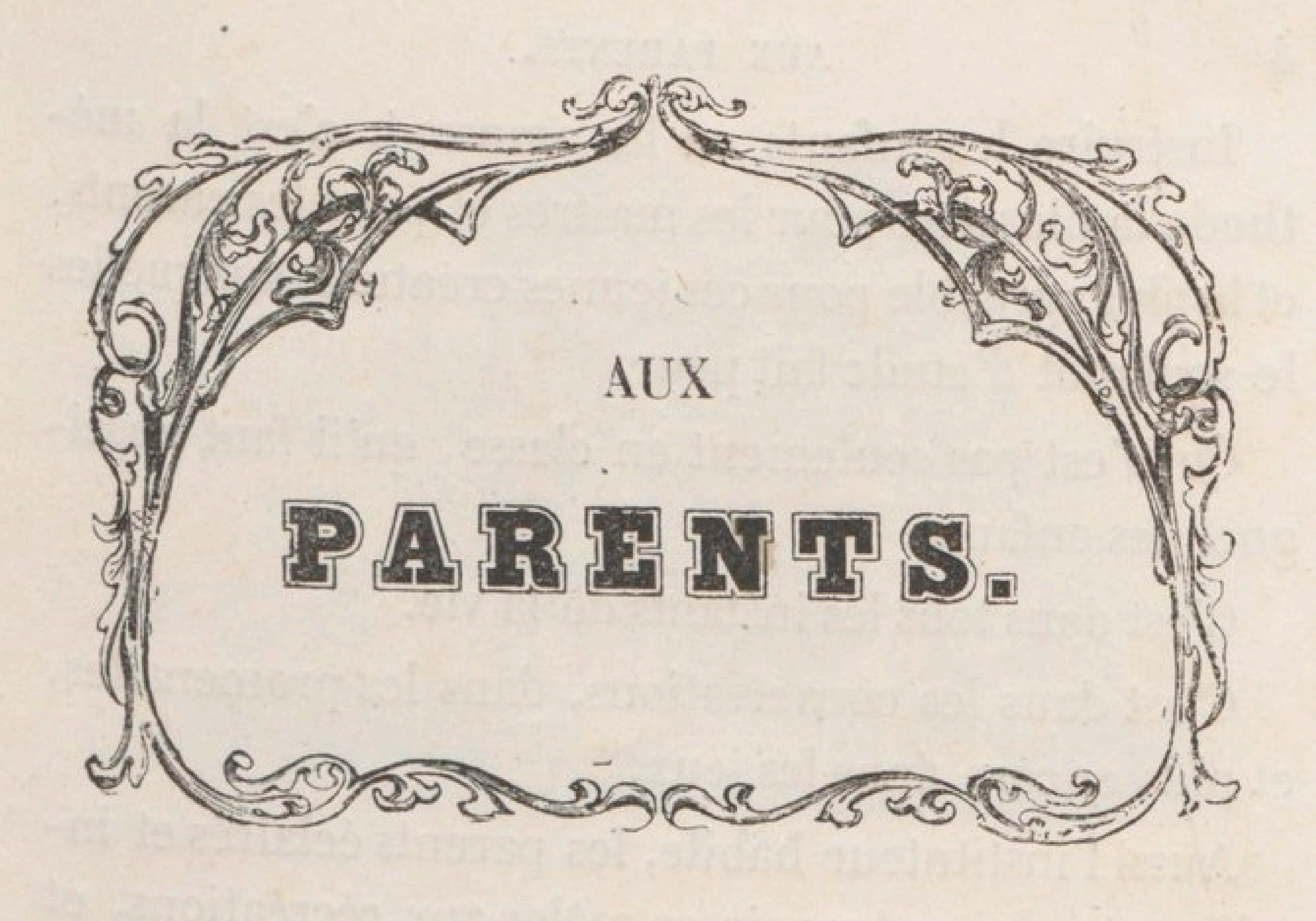
Ce sont de petites ballades qui ont une forme dramatique.

Ce sont de petites scènes qui donnent l'idée des premiers essais de la comédie.

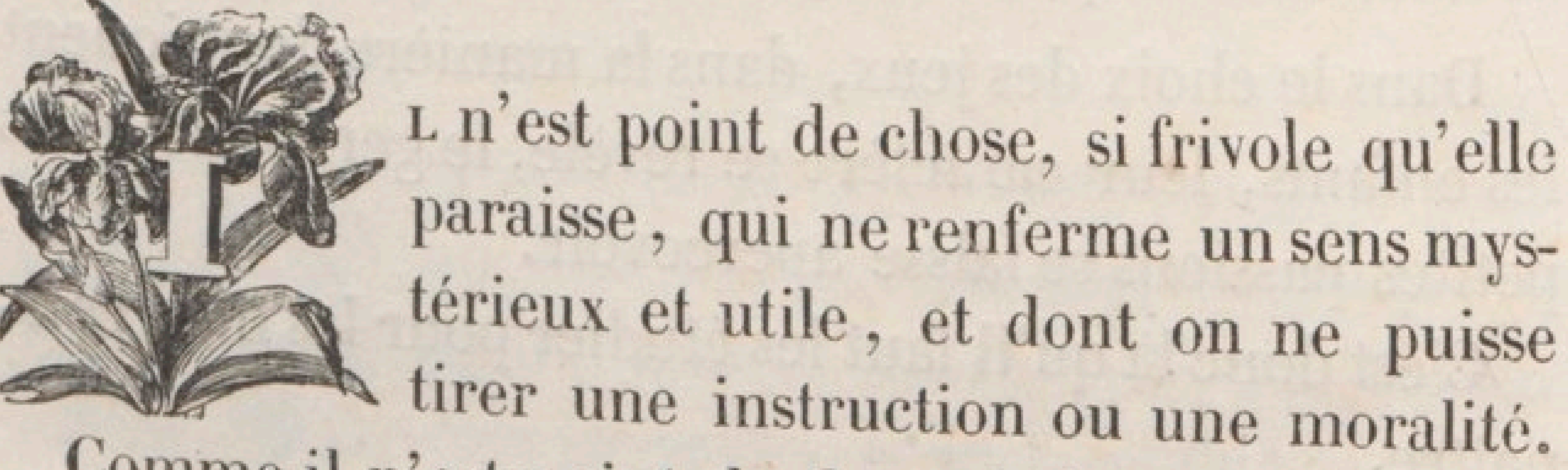
Les premiers jeux scéniques attribués à Thespis, et nés dans les fêtes champêtres de la Grèce, n'avaient pas une forme plus savante.

C'est l'art à sa naissance, qui suffit pour amuser et intéresser les enfants, et dans lequel on voit déjà le germe des compositions que notre théâtre et notre poésie ont perfectionnées.





AUX PARENTS.



Il n'est point de chose, si frivole qu'elle paraisse, qui ne renferme un sens mystérieux et utile, et dont on ne puisse tirer une instruction ou une moralité. Comme il n'est point de fleur si simple et si petite qu'elle soit, qui n'ait son parfum et sa propriété.

Les jeux de l'enfance sont les imitations des actions des hommes.

C'est par les jeux du premier âge que les enfants préludent à ceux de la jeunesse, et par ceux d'un âge plus avancé, qu'ils jouissent des derniers plaisirs innocents que remplaceront bientôt les scènes sérieuses de la vie.

Instruire les enfants en les amusant, c'est la méthode la plus sûre pour les maîtres et pour les parents, et la plus agréable pour ces jeunes créatures auxquelles le seul mot d'étude fait peur.

Ce n'est pas seulement en classe, qu'il faut enseigner les enfants.

C'est dans tous les instants de la vie.

C'est dans les conversations, dans les promenades, et plus encore dans les jeux.

Aussi l'instituteur habile, les parents éclairés et intelligents, doivent savoir se mêler aux récréations, et se faire enfants pour diriger l'enfance.

Dans le choix des jeux, dans la manière dont jouent les enfants, leur caractère se révèle, le germe de leurs petites passions se laisse apercevoir.

C'est donc là qu'il faut les étudier pour les bien connaître.

Et pourquoi dédaignerait-on de partager ces amusements simples et naifs qui ont fait le charme de nos premières années?

Ils nous reportent au temps le plus heureux de la vie, à celui où sans souvenirs et sans prévoyance, nous jouissions du moment présent, ignorants et insoucieux de celui qui allait lui succéder.



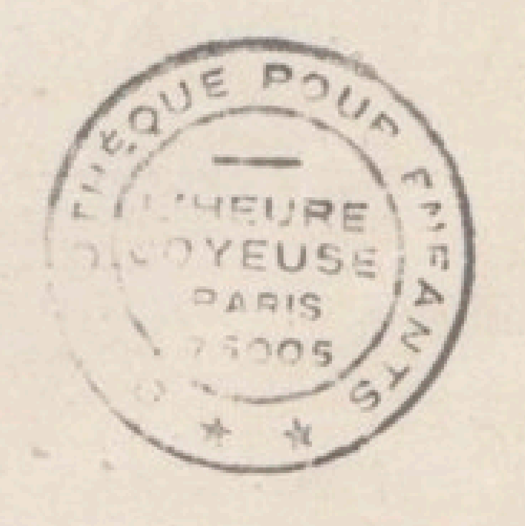


Enfants qui lirez ce livre écrit pour vous, ne vous effrayez pas de ces premières lignes tracées pour ceux qui doivent vous surveiller et vous conduire.

Ne craignez pas qu'en leur conseillant de ne pas vous quitter, même dans vos divertissements, leurs yeux sévères ne les troublent.

Vous devez les aimer assez pour jouer avec eux comme avec vos compagnons de plaisirs.

Vous étudierez ensuite avec eux comme avec vos amis.



Je ne suis point, moi, un grave et sévère professeur, je suis un vieil enfant.

Je me rappelle avec délices le temps où j'étais jeune comme vous, où je folâtrais comme vous.

Je viens encore jouer avec vous, comme mon vieux père jouait avec moi.

L'âge qui blanchit les cheveux et qui ride le visage, ne refroidit pas un cœur sensible.

La vieillesse aime l'enfance, parce que l'enfance est le miroir dans lequel elle revoit l'image de ses premiers beaux jours.

L'enfance doit aimer la vieillesse, en songeant que lorsqu'elle y arrivera, elle sera bien aise d'être aimée aussi.

J'ai donc fait ce livre, mes enfants, pour y consacrer les traditions enfantines qui n'ont jamais été recueillies, et qui, je ne sais comment, se sont perpétuées de siècle en siècle dans vos bouches, par la seule mémoire.

Leur origine est perdue dans la nuit des temps, les recherches les plus savantes auraient de la peine à la retrouver.

Maintenant, ces traditions passeront à l'avenir, et ce recueil les conservera pour la postérité.

Les grands esprits souriront peut être, et regarde-

ront d'un œil dédaigneux ce recueil de chansonnettes, de rondes, de ballades, dont la poésie est peu élégante, et dont la naïveté fait tout le mérite.

Mais, peut-être, deviendront-ils plus indulgents, quand ils verront que ces chansons qui vous plaisent tant, peuvent aussi jeter dans vos esprits et dans vos cœurs, des leçons utiles sans pédantisme, une morale douce et une instruction amusante.

On vous a fait apprendre des fables de Lafontaine.

Elles ont dû vous charmer autant par la grâce et la naïveté, que par les maximes utiles qu'elles contiennent.

Vous avez vu l'étourderie de la cigale, la prévoyance de la laborieuse fourmi, la sotte vanité du corbeau.

La cruauté du loup, la mort du pauvre petit agneau, vous ont appris avec quel soin il faut fuir la rencontre des méchants.

Si toutes nos chansons enfantines ne nous donnent pas un résultat moral aussi certain, nous pourrons y puiser d'autres leçons, et trouver dans les notices que nous y joindrons toutes sortes de choses curieuses, et susceptibles de vous intéresser.

Une phrase, un mot, vous fera voir ce qu'on peut tirer du sujet le plus simple, et quelles connaissances on peut y puiser.

Cela vaudra bien ces contes de fées et de génies, productions absurdes qui gâtent l'esprit, et qui ne disent jamais rien au cœur.

Quand vous aurez chanté ces chansonnettes dont les airs sont si gracieux, que vous aurez dansé sur leurs refrains, vous pourrez les essayer sur le piano, et vous exercer sur ces compositions mélodieuses et faciles.

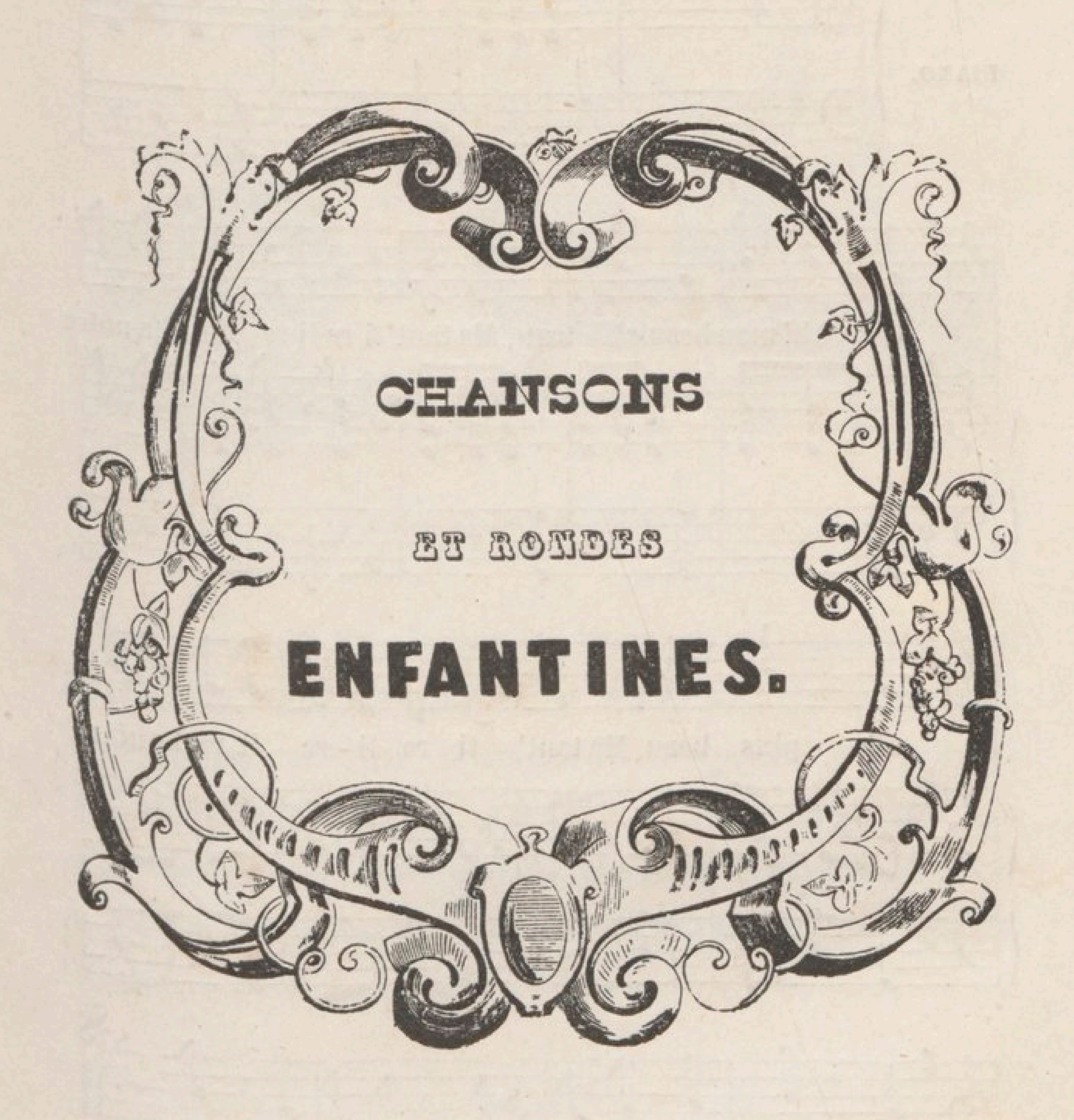
Les mamans et les grandes sœurs pourront en faire de jolis quadrilles, et en égayer les bals de famille et de société, où ces gentilles compositions jetteront une aimable variété.

Et quand vous serez à votre tour pères et mères de famille, ce recueil qui aura amusé votre jeunesse, amusera celle de vos enfants.

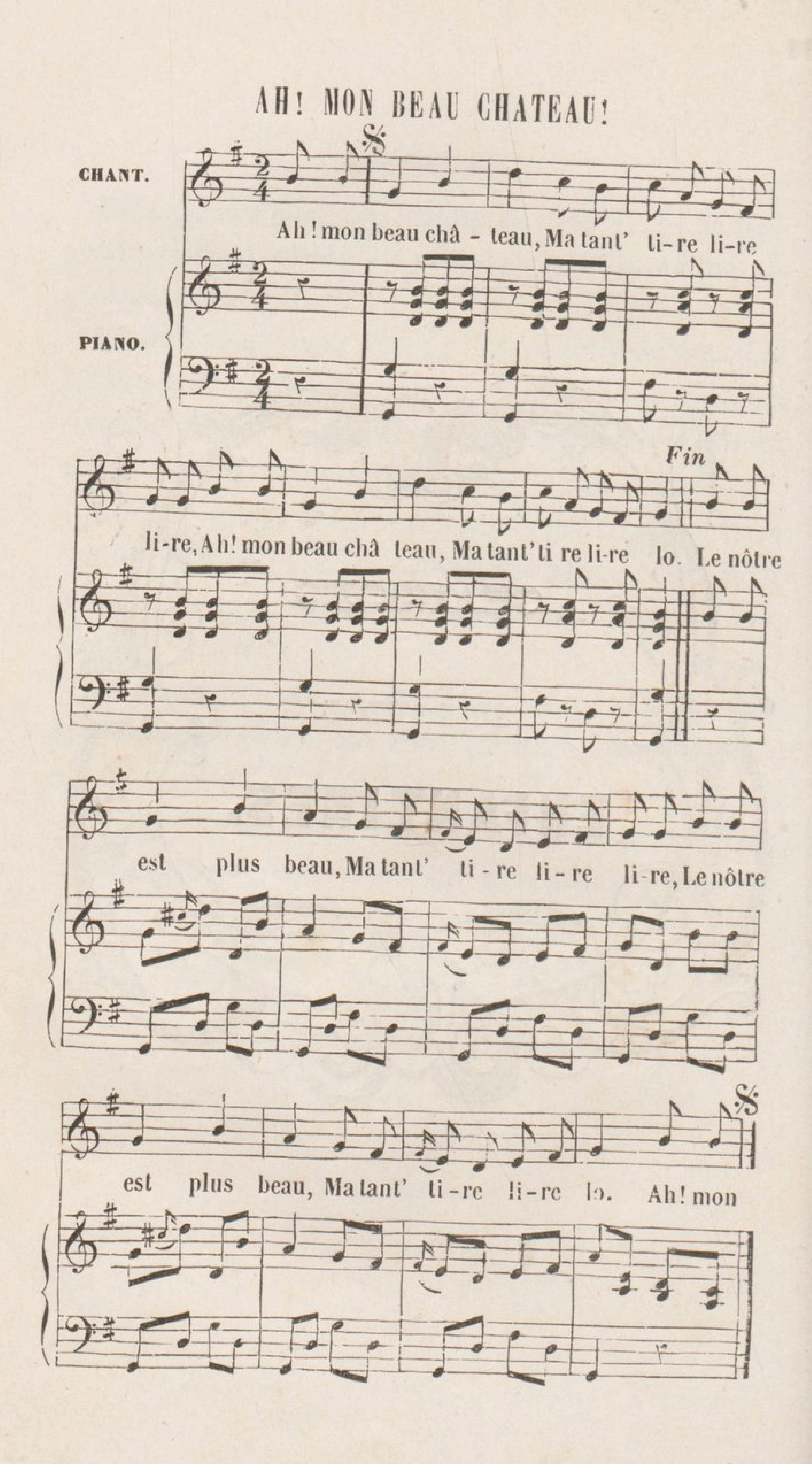
Vous vous rappellerez en les voyant se livrer à une innocente gaîté, celle dont vous avez joui, et vous direz avec satisfaction ce joli refrain d'un vieux poète :

> Des simples jeux de son enfance,
> Heureux qui se souvient longtemps.




CHANSONS
ET RONDES
ENFANTINES.

AH! MON BEAU CHATEAU!





Le beau Château.

Les jeunes filles forment deux ronds vis-à-vis l'un de l'autre, et, chantent en dansant. On cède une jeune personne qui va rejoindre le premier rond, et le jeu continue jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'une seule personne du deuxième rond. Quand la dernière jeune personne est restée seule, le grand rond l'entoure et le jeu finit.

1er ROND.

Ah! mon beau château,
Ma tant' tire, lire, lire
Ah! mon beau château,
Ma tant' tire, lire, lo.

2e ROND.

Le nôtre est plus beau,
Ma tant' tire, lire, lire,
Le nôtre est plus beau,
Ma tant' tire, lire, lo.

1er ROND.

Nous le détruirons,
Ma tant' tire, lire, lire,
Nous le détruirons,
Ma tant' tire, lire, lo.

2e ROND.

Laquell' prendrez-vous?
Ma tant' tire, lire, lire,
Laquell' prendrez-vous?
Ma tant' tire, lire, lo.

1er ROND.

(*en montrant une jeune fille*).

Celle que voici,
Ma tant' tire, lire, lire,
Celle que voici,
Ma tant' tire, lire, lo.

2e ROND.

Que lui donn'rez-vous?
Ma tant' tire, lire, lire.

Que lui donn'rez-vous?
Ma tant' tire, lire, lo.

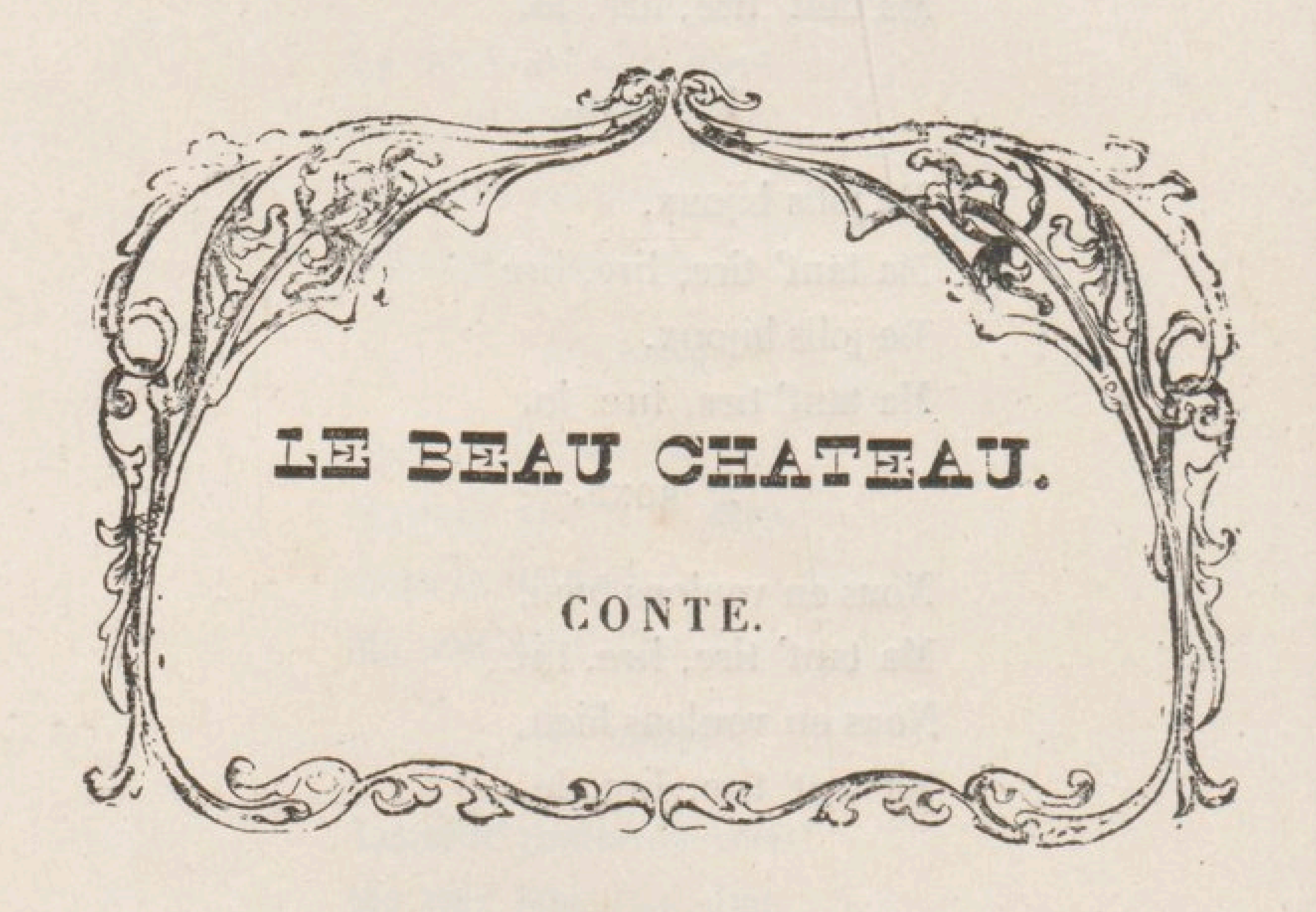
1er ROND.

De jolis bijoux,
Ma tant' tire, lire, lire,
De jolis bijoux,
Ma tant' tire, lire, lo.

2e ROND.

Nous en voulons bien,
Ma tant' tire, lire, lire,
Nous en voulons bien,
Ma tant' tire, lire, lo.





LE BEAU CHATEAU.

CONTE.

Deux seigneurs châtelains qui étaient voisins, possédaient chacun un fort beau château.

Le sire Enguerrand et le sire de Fayel, fiers tous les deux du château qu'ils avaient hérité de leurs ancêtres, ne se rencontraient jamais sans que chacun se vantât que son château était plus beau que celui de son voisin.

L'un voulait faire admirer ses tourelles gothiques, ses fossés et son pont-levis ; l'autre prétendait que l'architecture moderne de son château était plus élégante.

Bientôt, ces deux seigneurs se brouillèrent, et comme dans ce temps là, les châtelains avaient le droit d'armer leurs vassaux, ils se déclarèrent la guerre.

Les pauvres paysans furent obligés de prendre les armes pour soutenir les prétentions de leurs seigneurs.

Il fallut qu'ils abandonnassent leurs chaumières, leurs femmes et leurs enfants, leurs travaux champêtres et le soin de leurs récoltes, pour aller guerroyer sous la bannière de leurs maîtres.

Ces bonnes gens ne se haïssaient point, et n'avaient aucune raison de s'en vouloir, mais il fallait qu'ils s'entretuassent pour prouver qu'un château était plus beau que l'autre.

Le seigneur Enguerrand se mit à la tête de ses vassaux.

Le seigneur de Fayel se mit à la tête des siens.

Comme Enguerrand était le plus fort et le plus puissant, et que ses vassaux étaient les plus nombreux, il se croyait sûr de la victoire, et il envoya sa troupe pour abattre le château du seigneur de Fayel.

Mais si ses ennemis étaient moins nombreux, ils

étaient braves, et défendirent le château de leur maître.

Alors, Enguerrand eut recours à la ruse et à la séduction, il gagna les soldats de Fayel par des caresses et des présents, ceux-ci désertèrent tous l'un après l'autre, et laissèrent leur maître seul et sans défense.

Le pauvre sire de Fayel fut fait prisonnier, et le sire Enguerrand fit abattre son château.

Comme il n'y avait plus de comparaison à établir, et que le château d'Enguerrand était demeuré seul, il fut évidemment le plus beau.

Mais l'injustice ne reste jamais impunie.



Un autre châtelain vint à son tour assiéger le château d'Enguerrand, avec des forces supérieures aux siennes, il s'en empara, et le fit abattre, afin que le sien fut ainsi le plus beau de la contrée.

Fayel délivré de la prison, rencontra Enguerrand qui errait tristement sur les ruines de son château démoli.

Vous voyez, lui dit-il, où vous ont conduit votre ja-

lousie et votre vanité. Si vous n'aviez pas abattu mon château, on n'aurait pas abattu le vôtre.

Nous ne serions pas tous les deux errants et fugitifs.

Enguerrand convint de ses torts.



Eh bien, lui dit Fayel, faisons la paix, embrassons-nous, et réunissons-nous pour réparer notre perte.

Nous sommes aimés de nos vassaux.

Des deux souverainetés n'en faisons qu'une. Faisons bâtir un seul château que nous habiterons ensemble.

Réparons les maux que nous avons causés à ces pauvres paysans en les excitant à la guerre.

Les querelles des grands font le malheur des petits.

Que notre amitié cimente celle des hommes qui vivent sous nos lois.

Enguerrand touché des sentiments de Fayel qui avait été l'offensé, et qui consentait à oublier son injure, l'embrassa et adopta son projet.

Leurs vassaux réunis, leur construisirent un joli château.

Ce château n'avait pas de tours, de fossés ni de ponts-levis, comme celui d'Enguerrand.

Il n'avait pas non plus la splendide élégance de celui de Fayel.

Il était simple, agréable et commode.

Les deux ennemis devenus amis, l'habitèrent tranquillement et y furent heureux.

Chacun des deux épousa la sœur de son ami.

Ils eurent de jolis enfants qui furent élevés ensemble, et qu'ils voyaient avec plaisir danser sur le gazon fleuri dans le parc du château.

Un vieux ménestrel du village composa une ballade qu'ils dansaient et chantaient, et il les accompagnait avec sa mandore.

C'était la ballade *ah! mon beau château*, qu'ils apprirent à leurs enfants, qui les apprirent aux leurs, et qui s'est conservée jusqu'à nos jours.

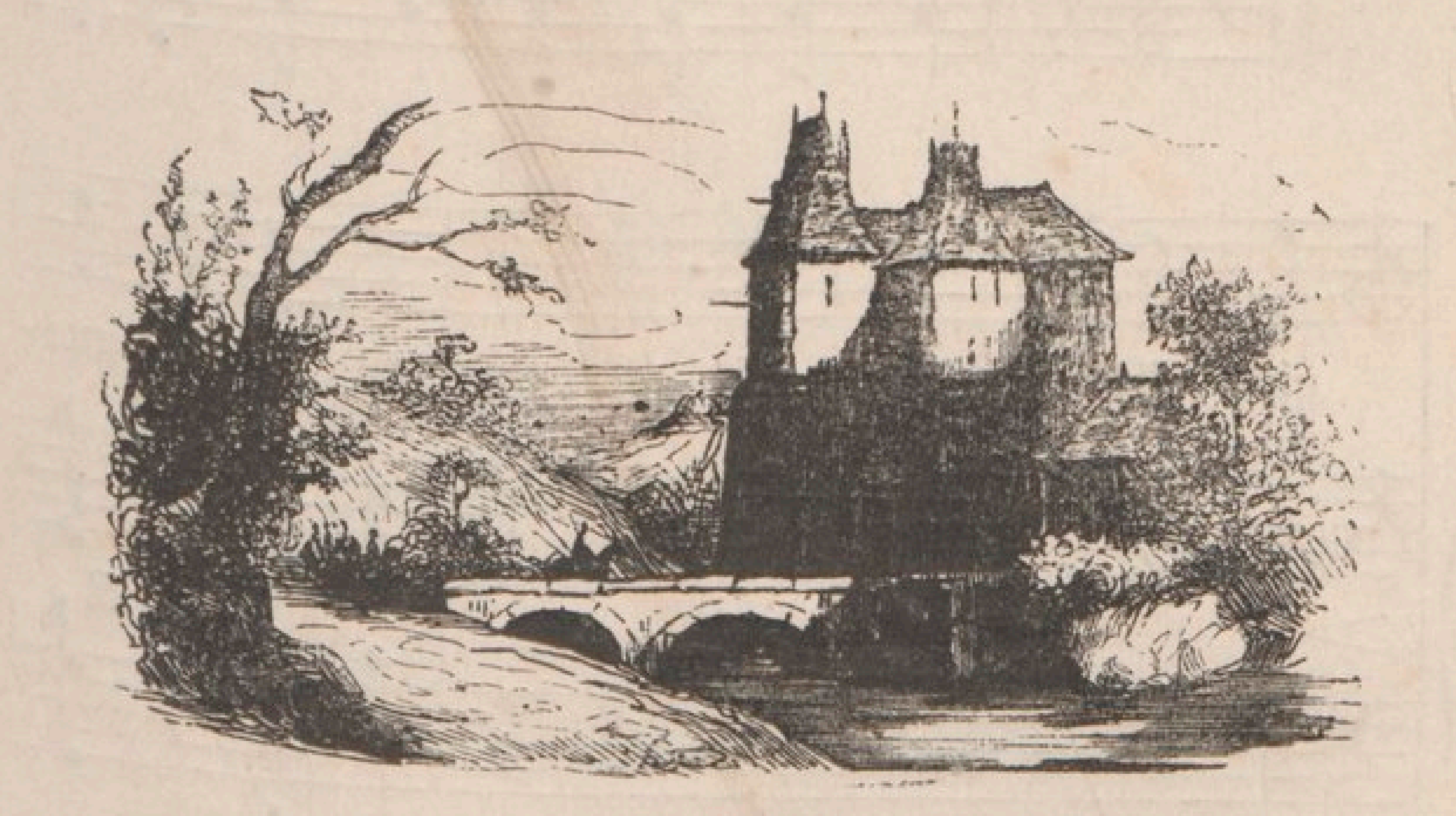
Et les gens du pays écoutaient le vieux ménestrel qui leur disait :

» Cette chanson est l'image de ce qui se passe dans le monde.

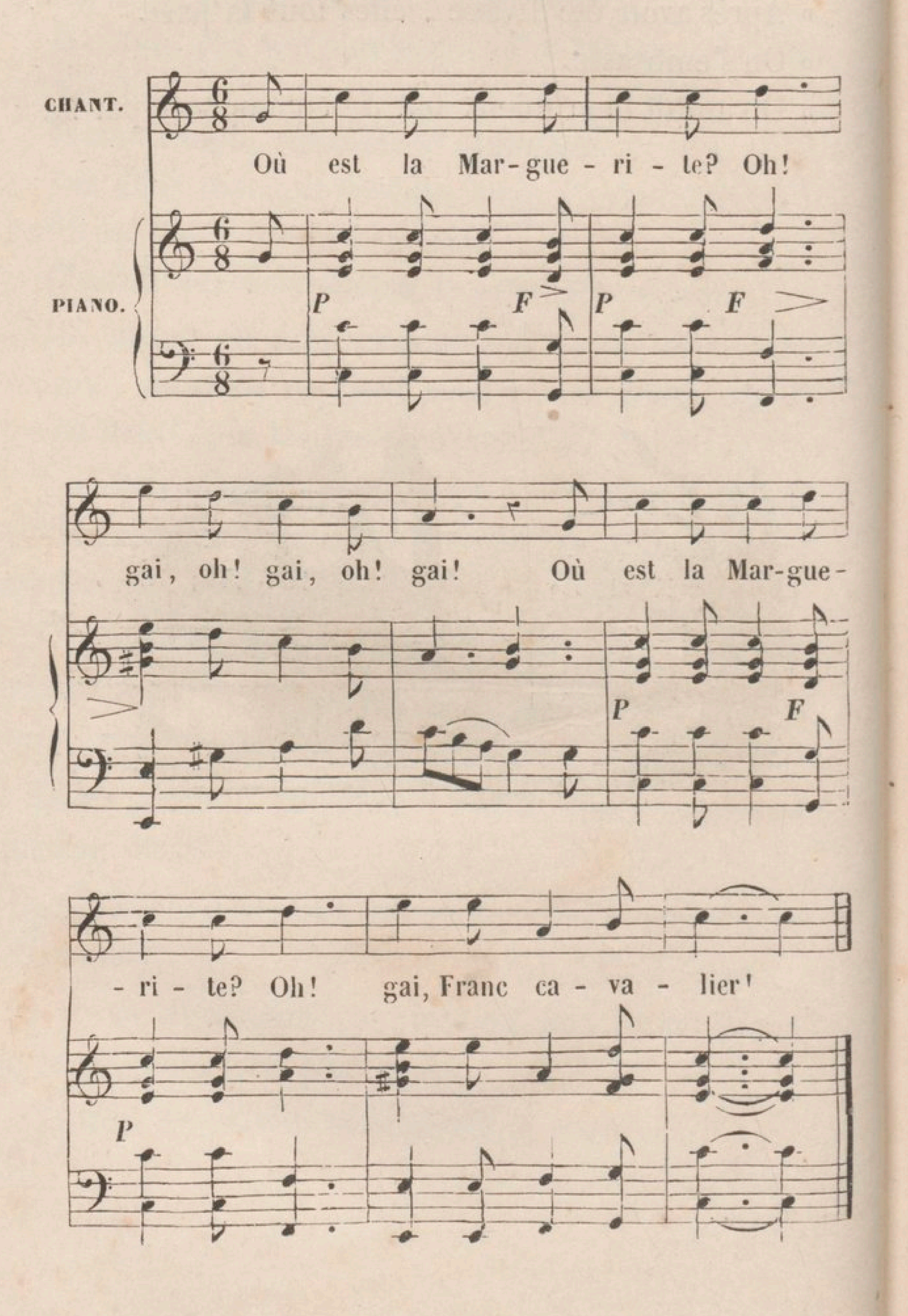
» On ne se contente pas de ce qu'on a, on est jaloux de ce qui appartient aux autres.

» Ainsi, les nations rivales se font la guerre.

» Après avoir été divisées, elles font la paix.
» On s'embrasse.
» On aurait bien mieux fait de commencer par là.



OU EST LA MARGUERITE?





LA MARGUERITE.

Une jeune fille se met à genoux, plusieurs autres l'entourent et élèvent sa robe au-dessus de sa tête, ce qui forme une espèce de tour.

Une autre enfant représentant le franc cavalier, s'avance en chantant :

Où est la Marguerite ?
Ho gai ! ho gai ! ho gai !
Où est la Marguerite ?
Ho gai ! franc cavalier.

LE GROUPE LUI RÉPOND.

Elle est dans son château.
Ho gai ! ho gai ! ho gai !

Elle est dans son château,
Ho gai! franc cavalier.

LE CAVALIER.

Ne peut-on pas la voir?
Ho gai! ho gai! ho gai!
Ne peut-on pas la voir?
Ho gai! franc cavalier.

LE GROUPE.

Les murs en sont trop hauts
Ho gai! ho gai! ho gai!
Les murs en sont trop hauts,
Ho gai! franc cavalier.

LE CAVALIER.

J'en abattrai un' pierre,
Ho gai! ho gai! ho gai!
J'en abattrai un' pierre,
Ho gai! franc cavalier.

Ici, le cavalier enmène une jeune fille du groupe.

LE GROUPE.

Une pierre ne suffit pas,
Ho gai! ho gai! ho gai!
Une pierre ne suffit pas,
Ho gai! franc cavalier.

LE CAVALIER.

J'en abattrai deux pierres,
Ho gai! ho gai! ho gai!

J'en abattrai deux pierres,
Ho gai ! franc c alier.

Il enmène encore une autre personne du groupe.

LE GROUPE.

Deux pierres ne suffis'nt pas,
Ho gai ! ho gai ! ho gai !
Deux pierres ne suffis'nt pas,
Ho gai ! franc cavalier.

LE CAVALIER.

J'en abattrai trois pierres,
Ho gai ! ho gai ! ho gai !
J'en abattrai trois pierres,
Ho gai ! franc cavalier.

Même jeu et même réponse qui se continue jusqu'à ce que l'on ait enmené toutes les jeunes filles qui tenaient en l'air la robe de la Marguerite, celle qui reste la dernière la tient à elle seule et fermée au-dessus de la tête de la jeune fille.

LE CAVALIER SANS CHANTER.

Qu'est-ce qu'il y a la dedans ?

RÉPONSE.

Un petit paquet de linge à blanchir.

LE CAVALIER.

Je vais chercher mon petit couteau pour le couper.

La jeune fille lâche la robe qui laisse à découvert la Marguerite, celle-ci se lève et s'enfuit, les jeunes filles courent après elle, et le jeu finit.



LA MARGUERITE.

CONTE.

Il était une fois une jeune princesse belle comme le jour.

On l'avait appelée Marguerite, qui est le nom d'une fleur et d'une perle, parce qu'elle était fraîche comme la fleur et brillante comme la perle.

Marguerite avait eu le malheur de perdre ses parents, lorsqu'elle était encore dans l'âge le plus tendre.

Son père avait été, de son vivant, le meilleur seigneur et le plus brave chevalier de la contrée.

Sa mère avait été aussi belle que vertueuse.

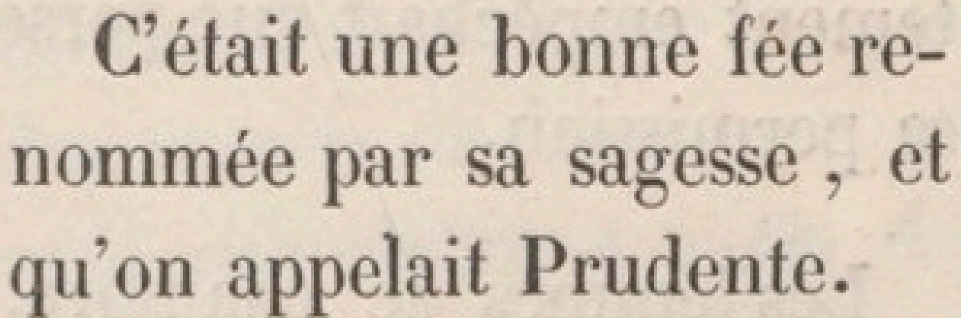
Il est bien malheureux pour une jeune fille, d'être privée de ceux qui doivent veiller sur son enfance,

protéger sa jeunesse, et la guider dans le chemin si difficile de la vie, dont le bonheur dépend des premiers pas qu'on y fait.

Heureusement pour Marguerite, elle n'était pas sans protection.

Une bonne fée avait toujours veillé sur sa famille.

Ce n'était pas une de ces fées comme on en voit dans les contes dont les bonnes et les nourrices bercent les enfants, et qui se métamorphosent en chattes ou en grenouilles, qui viennent dans des chars attelés de papillons et de chauves-souris, et qui douent les jeunes princesses de toutes sortes de qualités, qu'elles n'ont pas la peine d'acquérir par l'étude ou l'éducation.



C'était une bonne fée renommée par sa sagesse, et qu'on appelait Prudente.

Voyant que sa pauvre petite filleule, Marguerite, n'avait plus ni père ni mère, elle prit la forme d'une vieille gouvernante, elle ne la quitta plus, et elle prit le nom de Bonne.

Marguerite ne se doutait pas qu'elle avait auprès d'elle une fée. Bonne ne voulut

avoir sur elle d'autre ascendant que celui de la confiance et de l'amitié.

Mais elle voulut aussi prendre les précautions nécessaires pour préserver sa filleule des dangers qu'elle pouvait courir.

Car, si nous avons de bons génies qui veillent à notre bonheur, il y en a aussi de mauvais qui cherchent à nous entraîner au mal, et qui nous conduisent à notre perte.

Bonne avait fait un enchantement autour du château qu'elle habitait avec Marguerite, et cet enchantement empêchait que personne pût y pénétrer sans sa permission.

Les femmes de chambre, les pages, les valets, les jardiniers, les cuisiniers, étaient des génies subalternes aux ordres de la fée Prudente, et qui n'agissaient que selon ses volontés.

Marguerite croissait en sagesse et en grâce sous les yeux de sa bonne institutrice, et lorsqu'elle eut atteint l'âge de seize ans, c'était une merveille autant par la perfection du corps que par les charmes de l'esprit.



A cette époque, Bonne songea qu'il fallait donner à Marguerite un époux qui fut digne de posséder un pareil trésor.

Le pouvoir des fées est borné comme toutes les puissances de ce monde. Il ne faut pas croire qu'avec leur baguette, elles puissent changer l'ordre de l'univers, et faire tout ce qui leur plaît. Si elles opèrent des merveilles, c'est par la connaissance qu'elles ont des secrets de la nature, et parce qu'étant d'une race supérieure à celle des hommes, elles ont une intelligence plus grande et une expérience proportionnée à la longueur de l'existence que Dieu leur a accordée.

Ces êtres privilégiés sont aujourd'hui très rares, car nos aïeux en ont souvent parlé, et maintenant on doute même de leur existence; mais il est possible, qu'amis de la candeur et de l'innocence, ils se soient retirés dans des lieux solitaires pour n'être pas témoins de la perversité du monde.



Quoiqu'il en soit, Bonne voulant marier sa filleule, avait envoyé son portrait à tous les chevaliers du voisinage, en leur faisant savoir qu'il y avait dans le château, une princesse dont les talents, les qualités et la fortune égalaient la beauté.

Ils étaient invités à se rendre tous le même jour devant la porte du château, qui ne s'ouvrirait que pour celui qui serait digne d'être l'époux de Marguerite.

Il y avait surtout, pour cela une condition à remplir : mais cette condition était un secret qu'il fallait deviner, et on laissait à chacun le soin de chercher à se distinguer par la qualité qu'il croirait la plus propre à mériter un prix aussi flatteur que celui qu'on lui promettait.

Les prétendants ne manquèrent pas, et au jour fixé, beaucoup de chevaliers se présentèrent devant le château qui renfermait Marguerite.



La jeune princesse, placée derrière la fenêtre d'une tourelle, pouvait les voir sans en être vue.

Bonne était bien aise de juger par elle-même, si Marguerite distinguerait un des chevaliers, et si son cœur parlerait pour l'un d'eux, plutôt que pour les autres.

Les seigneurs et les dames du voisinage, et même les villageois des alentours, attirés par la curiosité, s'étaient rendus sur l'esplanade qui entourait le château, et Bonne y avait fait dresser des tentes et servir des rafraîchissements, pour l'agrément et la commodité de toute cette compagnie.

Les chevaliers arrivèrent montés sur leurs plus beaux chevaux, les uns armés de toutes pièces, les autres revêtus de leurs habits les plus élégants, ils étaient suivis de leurs écuyers et de leurs pages. Ce cortége brillant faisait plaisir à voir.

Chacun des chevaliers était précédé d'un homme d'armes qui portait sa bannière, sur laquelle étaient peintes où brodées ses armoiries.

Les juges du camp, placés sur une estrade, devaient interroger les chevaliers, leur demander leur nom, et quel droit chacun croyait avoir à la main de la riche et belle Marguerite.

L'un venta sa bravoure,

L'autre sa générosité,

Celui-ci sa richesse,

Celui-là ses talents.

Il fallut qu'ils fissent leurs preuves. Ceux qui se vantaient de courage et d'adresse dans l'exercice des armes, exécutèrent un tournoi, dont le vainqueur se présenta devant la porte du château.

Selon l'avis qui avait été proclamé par un hérault d'armes, le pont-levis devait se baisser de lui-même, pour laisser entrer celui dont le mérite pouvait rompre l'enchantement qui rendait inaccessible le château de Marguerite.

Le vainqueur s'avança donc, se croyant sûr d'obtenir le prix de sa victoire.

Mais le pont-levis ne s'abaissa point.

Un autre chevalier déposa devant la porte des présents magnifiques.

Le pont-levis resta immobile.

Un troisième, dont la parure élégante rehaussait la bonne mine, fit avec son cheval les passes les plus gracieuses. Ce galant chevalier croyait que sa seule présence séduirait les yeux de Marguerite.

Le pont-levis ne bougeait toujours pas.

Un quatrième chevalier, prit son luth, et accompagnant sa voix mélodieuse, il chanta un lai-d'amour qu'il avait composé lui-même.

Le pont-levis restait toujours à la même place, et le fossé profond défendait l'accès du château.

Un chevalier plus hardi que les autres, s'avança avec ses hommes d'armes, et dit : puisque l'on ne peut pas être reçu de bonne grâce dans ce château, il faut y entrer de force. Je vais l'abattre, et n'y pas laisser pierre sur pierre.

Mais un jeune chevalier qui s'était tenu caché dans la foule, s'avança alors, et lui dit : déloyal chevalier, tu n'emploieras pas la violence. Tu dois respecter l'asile de l'innocence et de la beauté ; et si tu touches à une pierre de ce château, je te défie au combat.

Le chevalier qui parlait ainsi, avait des armes sans couleurs, il ne portait point d'armoiries dans son écusson, il n'avait qu'une simple devise écrite sur son bouclier, elle ne portait que ces deux mots :

FRANC CAVALIER.

On fut surpris de son audace. Le premier juge du camp lui fit dire de s'avancer, et de venir lui parler. Il fit retirer les curieux qui auraient bien voulu entendre leur conversation.

Le franc cavalier s'avança modestement.

— Où sont vos écuyers et vos pages? lui demanda le juge.

— Je n'en ai point, répondit le franc cavalier.

— Quel est votre nom?

— Isolier.

— Etes-vous issu de haute lignée?

— Je ne connais point mes parents.

— Quoi! vous ne seriez point noble, et vous vous seriez permis de venir vous mêler aux plus illustres chevaliers de la province, et de prétendre à la main de la princesse Marguerite?

— Le bon hermite qui m'a élevé a mis dans mon cœur l'amour de la vertu et la noblesse des sentiments.

— Vous n'avez pas d'autres titres à faire valoir?

— Je ne sais pas mentir.

— Mais, lui dit le juge, avec mystère, on pourrait vous fabriquer une généalogie qui ferait remonter vos ancêtres jusqu'aux premières croisades, en payant bien le docteur qui écrirait vos parchemins.

— Je ne suis point assez riche pour le payer, et quand j'aurais tous les trésors du monde, je ne les emploierais pas à une tromperie indigne du caractère d'un loyal et franc cavalier.

— Vous m'intéressez : lui dit le juge, et comme c'est le seul moyen qui vous permette de vous joindre aux prétendants de la princesse Marguerite, je vais vous indiquer le lieu où vous trouverez une somme qui vous suffira pour payer vos parchemins.

— Cette proposition est indigne de moi, reprit le



L'HERMITE.

Desesserts éditeur.

jeune et gentil Isolier. C'est moins la beauté du portrait de Marguerite qui m'a enflammé pour elle, que le récit de ses talents et de ses vertus : je puis combattre et donner ma vie pour elle, être son serviteur, son esclave pour passer mes jours dans son château ; mais y pénétrer par la ruse et le mensonge, jamais! — Permettez-moi de me retirer.

Marguerite entendait toutes ces paroles, de la petite fenêtre garnie de fleurs, derrière laquelle la fée Prudente l'avait placée. La belle prestance d'Isolier, sa figure douce et intéressante, et plus encore, ses nobles sentiments avaient touché son cœur.

Lorsque le jeune cavalier fut remonté sur son joli cheval blanc, et qu'il passa, pour se retirer, devant le pont du château, il fit avec tristesse un geste d'adieu, y envoya un baiser avec sa main, le pont-levis s'abaissa de lui-même.

La robe du juge tomba et laissa voir la fée Prudente, qui lui dit : entrez, franc cavalier, vous serez l'époux de Marguerite.

Isolier, ravi de bonheur, entra dans le château, tous les instruments sonnèrent des fanfares, tout le monde cria : vive Isolier! vive Marguerite!

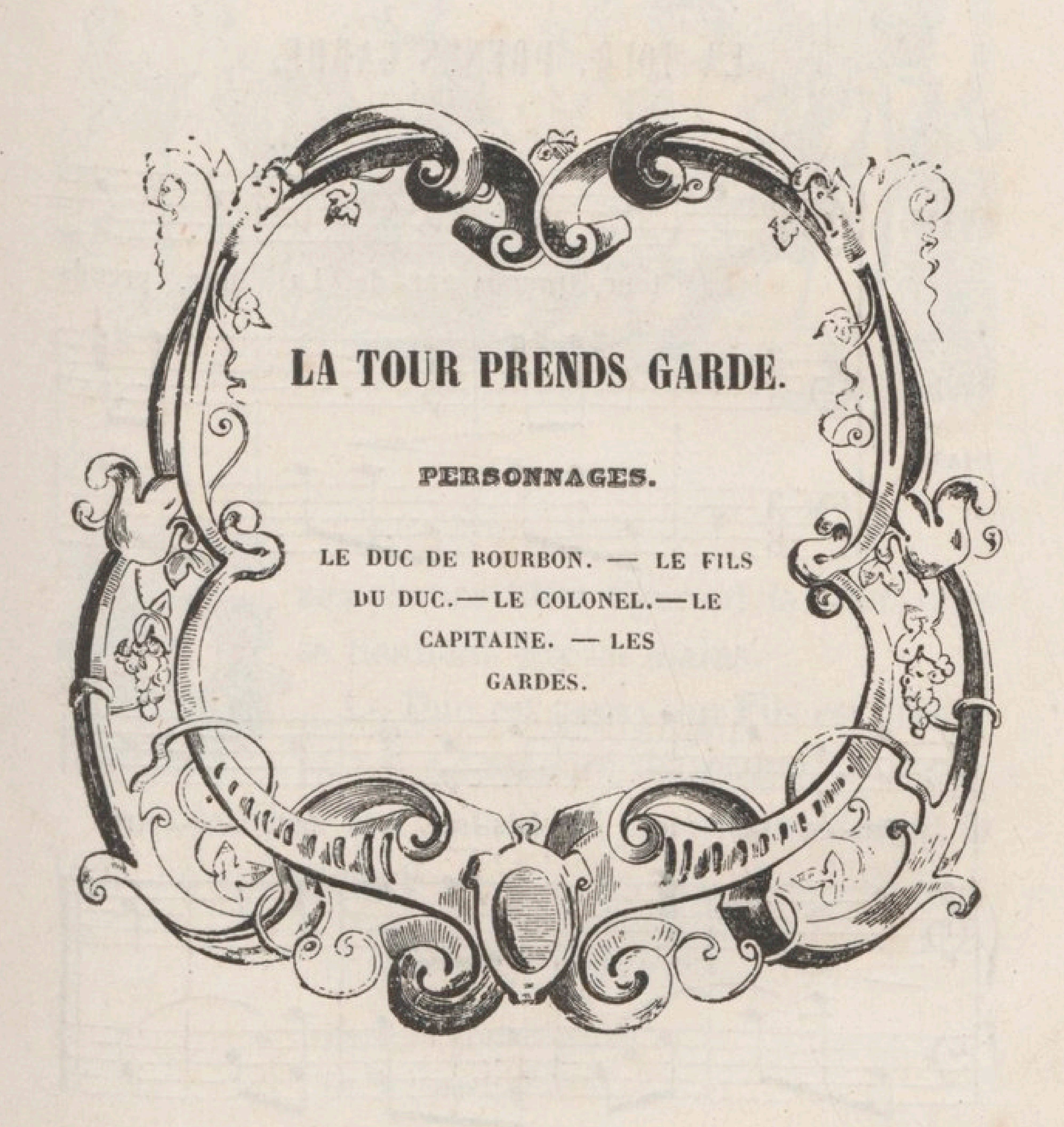
La fée Prudente fit signe de la main qu'on l'écoutât, et elle dit :

L'orphelin Isolier est le fils du comte de Provence, il a perdu son père à la terre sainte, il a été élevé par un bon ermite de la vallée.

Il est digne de Marguerite par sa naissance, il en est encore plus digne par ses vertus.

Le mariage de ces deux charmants enfants fut célébré le même jour par le bon ermite, et Isolier, quoique haut et puissant seigneur, fut toujours appelé par honneur : LE FRANC CAVALIER.





LA TOUR PRENDS GARDE.

PERSONNAGES.

LE DUC DE BOURBON. — LE FILS DU DUC. — LE COLONEL. — LE CAPITAINE. — LES GARDES.

LA TOUR, PRENDS GARDE.





Deux jeunes filles figurent la Tour, elles se tiennent par les mains.

Le Duc est assis, son Fils est près de lui ; il est entouré de ses gardes.

Le Colonel et le Capitaine se promènent devant la Tour, en chantant :

LE CAPITAINE ET LE COLONEL.

La Tour prends garde *bis.*
De te laisser abattre.

LA TOUR.

Nous n'avons garde *bis.*
De nous laisser abattre.

LE COLONEL.

J'irai me plaindre *bis.*
Au duque de Bourbon.

LA TOUR.

Va t'en te plaindre
Au duque de Bourbon.

LE COLONEL ET LE CAPITAINE (mettant un genou en terre devant le Duc).

Mon duc, mon prince, *bis*
Je viens me plaindre à vous.

LE DUC.

Mon Capitaine, mon Colonelle, *bis.*
Que me demandez-vous?

LE COLONEL ET LE CAPITAINE.

Un de vos gardes, *bis.*
Pour abattre la Tour.

LE DUC (à un de ses gardes).

Allez, mon Garde, *bis.*
Pour abattre la Tour.

Le Garde se joint aux deux Officiers, qu'il suit.

et l'on marche autour de la Tour, en chantant :

La Tour prends garde *bis.*
De te laisser abattre.

LA TOUR.

Nous n'avons garde *bis.*
De nous laisser abattre.

LES OFFICIERS ET LE GARDE (revenant au Duc).

Mon Duc, mon prince, *bis*
Je viens à vos genoux.

LE DUC.

Mon Capitaine, mon Colonelle, *bis.*
Que me demandez-vous?

LES OFFICIERS ET LES GARDES.

Deux de vos gardes, *bis.*
Pour abattre la Tour.

Le même jeu recommence, en demandant, trois, quatre, six Gardes, selon le nombre des joueurs. On continue la marche, et quand le Duc n'a plus de Gardes à donner, on revient à lui :

LES OFFICIERS ET LES GARDES.

Mon duc, mon prince, *bis.*
Je viens à vos genoux.

LE DUC.

Mon Capitaine, mon Colonelle, *bis.*
Que me demandez-vous ?

LES OFFICIERS ET LES GARDES.

Votre cher Fisse, *bis.*
Pour abattre la Tour.

LE DUC.

Allez, mon Fisse, *bis.*
Pour abattre la Tour

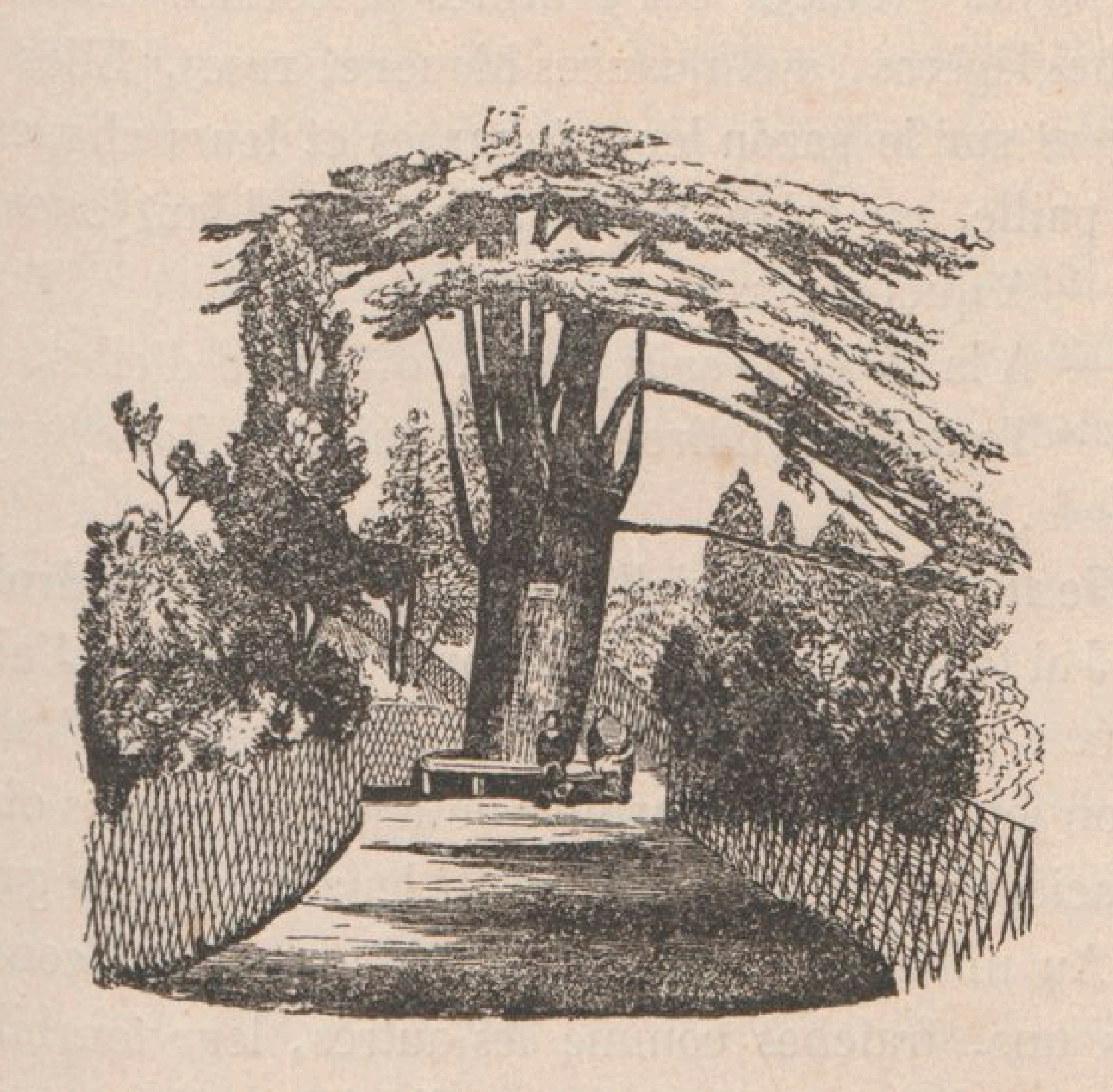
La Tour refusant de se laisser abattre, la troupe revient et dit :

Votre présence, *bis.*
Pour abattre la Tour.

LE DUC.

Je vais moi-même, *bis.*
Pour abattre la Tour.

Le Duc se met à la tête de ses gardes, il cherche à pénétrer dans la Tour, en forçant les deux jeunes filles à séparer leurs bras ; chacune essaye l'une après l'autre, et celle qui parvient à abattre la Tour est proclamée Duc à la place de l'autre.



Je me promenais un soir au jardin des Plantes, je rêvais sous le magnifique Cèdre du Liban, où je goûtais les plaisirs du frais et de la solitude.

Tout-à-coup, un essaim de jeunes filles arrive et s'abat en bourdonnant joyeusement, près du banc où je venais de m'asseoir, pour prendre un moment de repos.

Je crus voir un mélange d'abeilles et de papillons,

en voyant voltiger ces gentilles personnes vêtues de robes légères, aux nuances bleues et roses. Elles jetèrent sur le gazon leurs écharpes et leurs chapeaux de paille, en criant toutes à la fois : Il faut jouer.

— A quoi jouerons-nous?

— A la *Tour prends garde*, dit l'une d'elles.

— Toutes répondirent : Oui, oui, à la *Tour prends garde*.

Je fus bien aise qu'elles eussent choisi cet endroit.

J ai toujours aimé à voir jouer les enfants. J'aime à me reporter à ces plaisirs doux et purs qui ont charmé mon jeune âge, à m arrêter devant ces groupes où de gracieuses jeunes filles se livrent à leur insouciante gaîté. Au milieu des fleurs, des oiseaux, vives comme les uns, fraîches comme les autres, leur tourbillon folâtre plaît à mes yeux, appelle le sourire sur mes lèvres, et émeut doucement mon cœur

— Allons, allons, mesdemoiselles, dit la plus grande, distribuons-nous les rôles. Qui est-ce qui fera le duc de Bourbon?

— C'est moi, c'est moi, s'écrièrent-elles toutes à la fois.

— Non, mademoiselle, dit-on à l'une : vous n'êtes pas assez grande.

— Vous n'êtes pas assez bien mise. dit-on à l'autre.

— Vous n'êtes pas assez jolie, dit-on à une troisième. Voyez le beau duc de Bourbon que cela ferait.

— C'est moi qui suis la plus raisonnable, dit la grande : je ferai le duc de Bourbon.

— Eh bien ! dit une petite, je ferai le Colonel.

— Moi, le Capitaine, dirent deux ou trois autres.

— Moi, le fils du duc, s'écria une petite brune à l'air futé.

Chacune voulait avoir dans ce jeu, le rôle le plus important.

Voilà l'image du monde, me dis-je tout bas. L'ambition, le désir de primer et de commander, perce déjà dans ces petites têtes. Le germe des passions des hommes se révèle dans ces enfants.

On cria, on se disputa, je vis le moment où le jeu allait finir avant d'avoir commencé.

Je me levai, et je m'avançai au milieu du groupe, en disant : Eh bien ! mes jolis enfants, au lieu de jouer, vous allez faire la guerre, voulez-vous que je me charge de rétablir la paix ?

— Oui, oui, Monsieur, crièrent-elles toutes à la fois.

— Eh bien ! mettez-vous en rond autour de moi. Je vais vous distribuer les rôles, et personne ne murmurera. Je tâcherai de les assortir le plus convenablement possible.

Cette grande demoiselle a l'air noble et imposant, elle représentera fort bien le Duc. Voilà une jolie enfant, qui serait trop mignone pour avoir l'air d'un Colonel ou d'un Capitaine, elle fera à merveille le fils de M. le Duc.



Cette petite brune aux yeux noirs, a tout-à-fait la physionomie héroïque, elle pourrait être une Jeanne-d'Arc, je lui donne le brevet de Colonel.

En voici une qui représentera fort bien le Capitaine.

— Oui, Monsieur, dit-elle : mon papa est capitaine dans la garde nationale, et il me laisse souvent jouer avec son épée, à condition que je ne la tirerai pas du fourreau.

— Bien, mon enfant, les épées de la garde nationale ne doivent blesser personne.

Voilà vos principaux personnages. Tout le reste de la troupe fera les gardes, et afin qu'il n'y ait pas de dispute, pour être les premiers ou les derniers je vais vous aligner par rang de taille.

On se soumit, personne ne murmura.

Voilà ce que c'est que de faire, à propos, le rôle de conciliateur. Tels qui se disputeraient longtemps, s'arrangent à l'amiable, quand un tiers vient les accorder en parlant raison.

Je connais votre jeu, leur dis-je, mes enfants. Il ne tient qu'à chacune de vous de devenir duc de Bourbon. Vous savez que c'est celle qui parvient à abattre la tour, qui obtient le rang suprême. Déployez donc votre adresse, votre courage, et surtout votre gaîté.

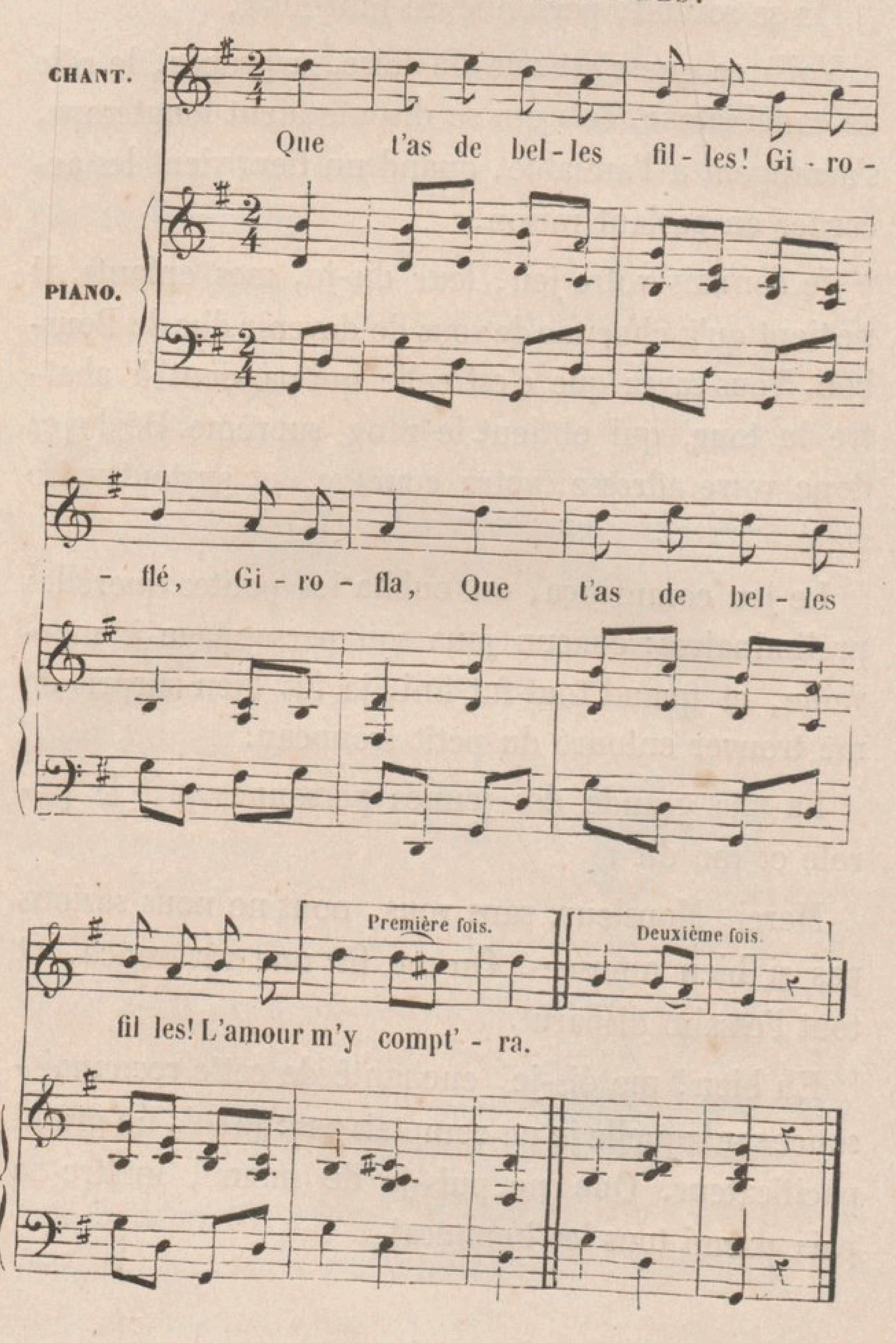
Le jeu commença, on oublia les petites querelles préliminaires; chacun joua son personnage à merveille, et quand tout fut fini, je fus bien surpris de me trouver entouré du petit troupeau.

La plus grande des jeunes personnes prit la parole et me dit :

Merci, Monsieur, sans vous, nous ne nous serions pas si bien amusées. On me fit une révérence, et tout l'essaim disparut.

Eh bien! me dis-je, enchanté de cette reconnaissance sur laquelle je ne comptais pas: je suis un grand pacificateur. Que ne puis-je de même, mettre la paix parmi tous les hommes!

QUE T'AS DE BELLES FILLES!





GIROFLÉ, GIROFLA.



GIROFLÉ GIROFLA.

Que t'as de belles filles ?
Giroflé, girofla :
Que t'as de belles filles ?
L'amour m'y compt'ra.

Elles sont bell's et gentilles,
Giroflé, girofla :
Elles sont bell's et gentilles,
L'amour m'y compt'ra.

Donnez moi z'en donc une ?
Giroflé, girofla :

Donnez moi z'en donc une?
L'amour m'y compt'ra.

Pas seul'ment la queue d'une,
Giroflé, girofla :
Pas seul'ment la queue d'une,
L'amour m'y compt'ra.

J'irai au bois seulette,
Giroflé, girofla .
J'irai au bois seulette,
L'amour m'y compt'ra.

Quoi faire au bois seulette ?
Giroflé, girofla :
Quoi faire au bois seulette ?
L'amour m'y compt'ra.

Cueillir la violette,
Giroflé, girofla :
Cueillir la violette,
L'amour m'y compt'ra.

Quoi fair' de la violette ?
Giroflé, girofla :
Quoi fair' de la violette ?
L'amour m'y compt'ra.

Pour mettre à ma coll'rette,
Giroflé, girofla :
Pour mettre à ma coll'rette,
L'amour m'y compt'ra.

Si le Roi t'y rencontre?
Giroflé, girofla :
Si le Roi t'y rencontre ?
L'amour m'y compt'ra.

J' lui f'rai trois révérences,
Giroflé, girofla :
J' lui f'rai trois révérences,
L'amour m'y compt'ra.

Si la Reine t'y rencontre ?
Giroflé, girofla :
Si la Reine t'y rencontre ?
L'amour m'y compt'ra.

J' lui f'rai six révérences,
Giroflé, girofla :
J' lui f'rai six révérences,
L'amour m'y compt'ra.

Si le Diable t'y rencontre?
Giroflé, girofla :



Si le Diable t'y rencontre?
L'amour m'y compt'ra.

Je lui ferai les cornes,
Giroflé, girofla :
Je lui ferai les cornes,
L'amour m'y compt'ra.

La ballade Giroflé Girofla est une danse figurée qui se joue ainsi :

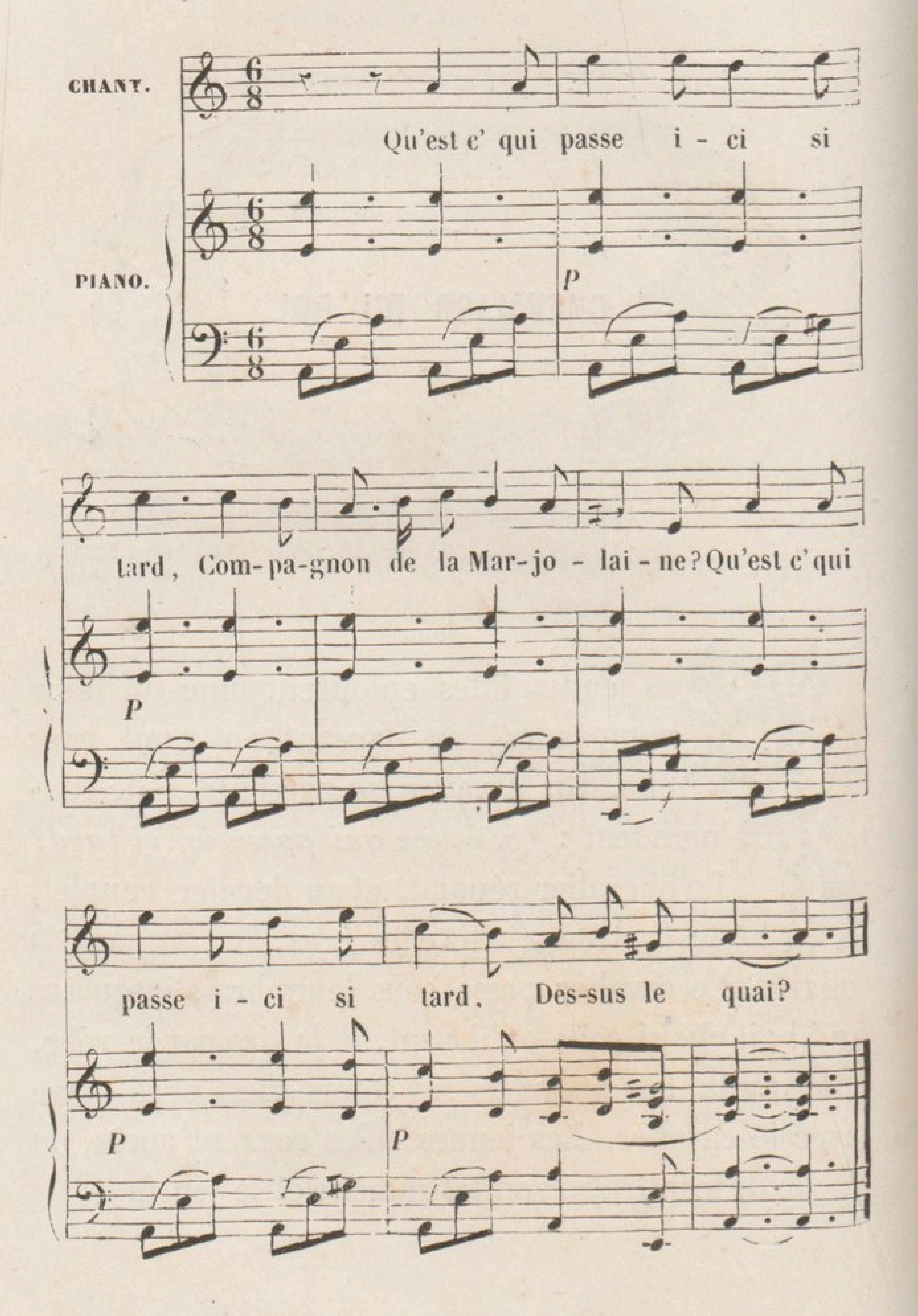
Plusieurs jeunes filles se tiennent par la main, la plus grande se place au milieu et conduit le chœur; une autre vient seule au devant de la bande en sautant et chantant : *Que t'as de belles filles, etc.*, et s'en retourne à reculons après son couplet; la plus grande s'avance alors avec toute la bande dansante, et chante : *Elles sont belles et gentilles, etc.*, elle s'en retourne de même; le jeu se continue jusqu'au couplet : *Si le Diable t'y rencontre? etc.*, où la jeune fille répond, en faisant les cornes avec ses doigts, et de sa plus grosse voix : *Je lui ferai les cornes, etc.*, ce qui effraye la bande qui s'enfuit.



LE CHEVALIER DU ROI.

Les jeunes filles entourent une de leurs compagnes, en dansant en rond avec elle. Un cavalier se présente, elles demandent : *Qu'est-ce qui passe ici si tard?* Le chevalier répond, et au dernier couplet, toute la troupe élève les bras, en formant la chaîne. Le cavalier passe sous leurs bras, jusqu'à ce qu'il ait choisi celle qu'il veut. Il la tire par la robe, elle quitte les mains de ses compagnes, et se sauve avec le cavalier. Les jeunes filles courent après, on tâche de les attraper; on les ramène et le jeu finit.

QU'EST-C' QUI PASSE ICI SI TARD?





LE CHEVALIER DU ROI

Qu'est-ce qui passe ici si tard?
Compagnons de la marjolaine.
Qu'est-ce qui passe ici si tard,
    Dessur le quai?

C'est le chevalier du roi,
Compagnons de la marjolaine,
C'est le chevalier du roi,
    Dessur le quai.

Que demande le chevalier?
Compagnons de la marjolaine,

Que demande le chevalier ?
    Dessur le quai.

Une fille à marier,
Compagnons de la marjolaine,
Une fille à marier,
    Dessur le quai.

N'y a pas d' fille à marier,
Compagnons de la marjolaine,
N'y a pas d' fille à marier,
    Dessur le quai.

On m'a dit qu' vous en aviez,
Compagnons de la marjolaine,
On m'a dit qu' vous en aviez,
    Dessur le quai.

Ceux qui l'ont dit s' sont trompés,
Compagnons de la marjolaine,
Ceux qui l'ont dit s' sont trompés,
    Dessur le quai.

Je veux que vous m'en donniez,
Compagnons de la marjolaine,
Je veux que vous m'en donniez
    Dessur le quai.

Sur les onze heur's repassez,
Compagnons de la marjolaine,
Sur les onze heur's repassez,
    Dessur le quai.

Les onze heur's sont bien passées,
Compagnons de la marjolaine,
Les onze heur's sont bien passées,
Dessur le quai.

Sur les minuit revenez,
Compagnons de la marjolaine,
Sur les minuit revenez,
Dessur le quai.

Voilà les minuit sonnés,
Compagnons de la marjolaine,
Voilà les minuit sonnés,
Dessur le quai.

Mais nos filles sont couchées,
Compagnons de la marjolaine,
Mais nos filles sont couchées,
Dessur le quai.

En est-il un' d'éveillée,
Compagnons de la marjolaine,
En est-il un' d'éveillée,
Dessur le quai.

Qu'est c' que vous lui donnerez?
Compagnons de la marjolaine,
Qu'est c' que vous lui donnerez?
Dessur le quai.

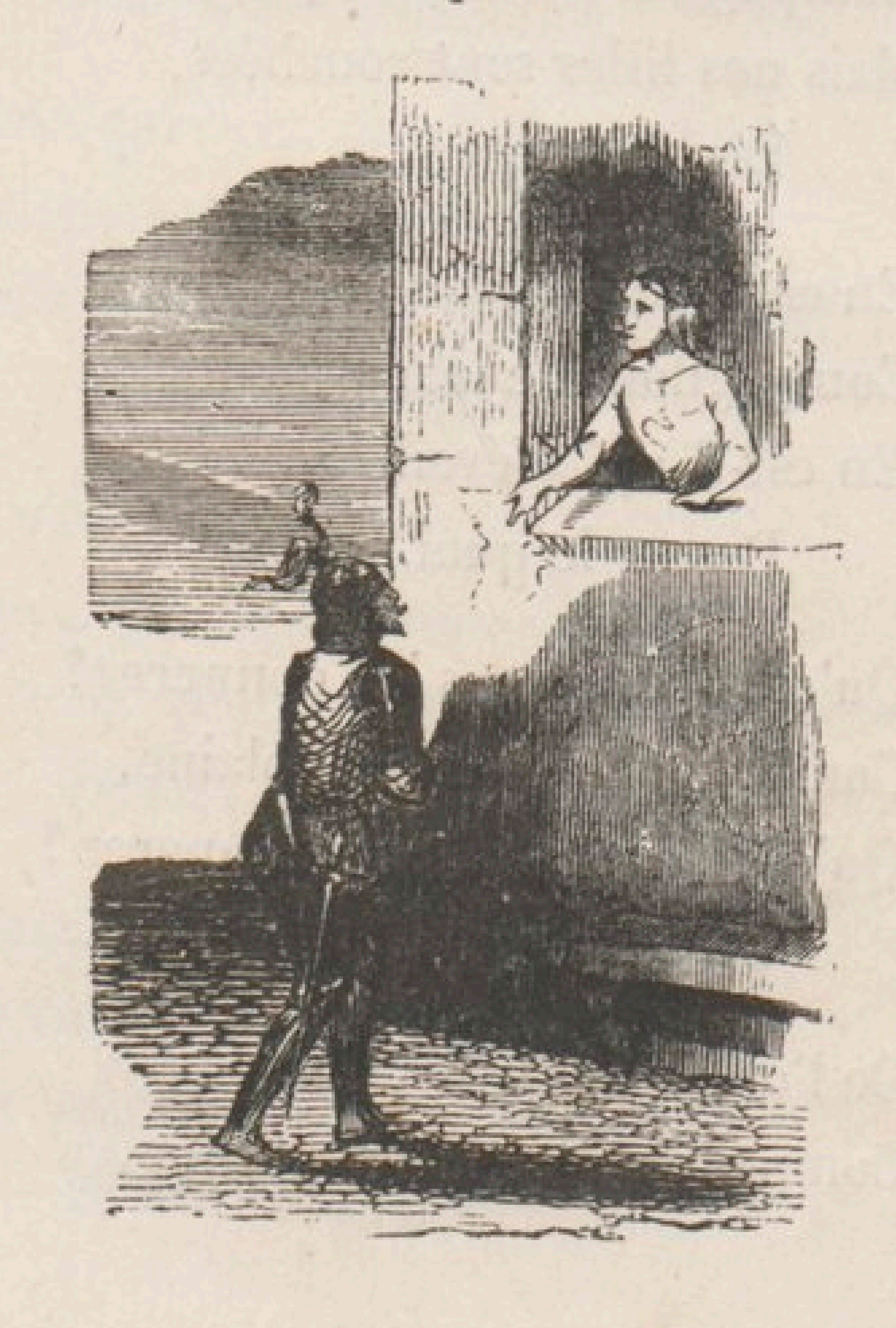
De l'or, des bijoux assez,
Compagnons de la marjolaine,

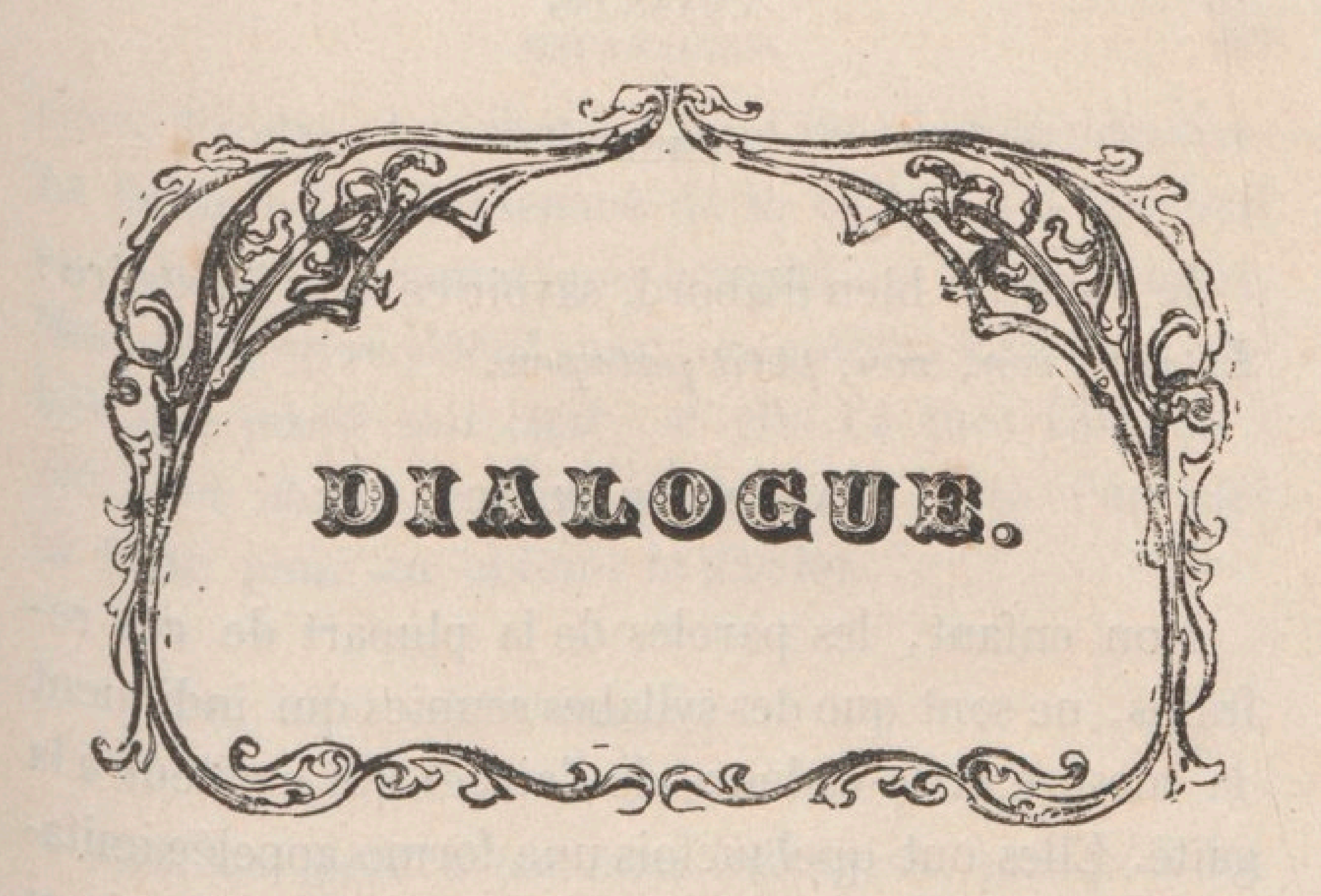
De l'or, des bijoux assez.
Dessur le quai.

Elle n'est pas intéressée,
Compagnons de la marjolaine.
Elle n'est pas intéressée,
Dessur le quai.

Mon cœur je lui donnerai,
Compagnons de la marjolaine,
Mon cœur je lui donnerai,
Dessur le quai.

En ce cas là choisissez,
Compagnons de la marjolaine,
En ce cas là choisissez,
Dessur le quai.





DIALOGUE.

MADAME DE PLANCY, ÉMILIE.

ÉMILIE.

MAMAN, nous dansons souvent la ronde, *Il était une Bergère* : vous la connaissez. Je désirerais vous demander quelques explications.

MADAME DE PLANCY.

C'est bien, ma fille, il faut toujours chercher à s'instruire, même en s'amusant.

ÉMILIE.

Je voudrais bien d'abord, savoir ce que veux dire : *Et ron, ron, ron, petit patapon.*

MADAME DE PLANCY.

Mon enfant, les paroles de la plupart de ces refrains, ne sont que des syllabes réunies qui indiquent la mesure et la cadence de l'air, et qui excitent à la gaîté. Elles ont quelquefois une forme appelée imitative, ainsi, *Ron, ron, ron*, ressemble à la basse continue de la vielle, et *patapon* au son du tambourin. *Ron, ron, ron*, pourrait aussi exprimer le bruit que fait un chat quand il est content. Ne s'agit-il pas d'un chat, dans cette chanson?

ÉMILIE.

Oui, et ce pauvre petit chat, qui a mis son menton dans le fromage, c'est bien cruel de le tuer pour si peu de chose.

MADAME DE PLANCY.

Nous pouvons trouver là dedans, deux leçons, ma

chère Émilie. Le chat est puni de sa gourmandise. La Bergère l'avait menacé de le battre, s'il touchait au fromage, il n'en a tenu compte, et le voilà mort. Mais la Bergère s'était mise en colère. Elle ne voulait que punir son chat, et elle l'a tué! Elle en a été bien fâchée, après, puisqu'elle a été s'accuser sa faute pour en obtenir le pardon.

ÉMILIE.

Mais son père a été bien indulgent, puisqu'il lui dit tout simplement pour pénitence, nous nous embrasserons.

MADAME DE PLANCY.

On est toujours indulgent, quand on voit le repentir de celui qui a commis une faute. Le père voit bien que la jenne fille est punie par les suites de sa vivacité. Elle n'avait sûrement pas l'intention de tuer son pauvre chat : mais voilà où mène la colère; elle fait commettre des crimes. La Bergère n'a tué qu'un pauvre animal; mais combien de fois des hommes ont fait périr leur semblable!

Et sans aller jusqu'à une action criminelle, on peut

en avoir bien d'autres à se reprocher. Les enfants en colère battent leurs bonnes, leurs jeunes camarades, quelquefois même leurs frères et leurs sœurs.

Mais si les maîtres, qui sont bien plus forts, abusaient de leurs forces pour frapper les enfants, ceux-ci sentiraient le danger qu'il y a de se laisser aller à ce sentiment brutal, qui fait ressembler les hommes aux animaux sans raison.

Un philosophe disait à un esclave : je ne veux pas te punir en ce moment-ci, parce que je suis en colère.

ÉMILIE.

Mais, Maman, la Bergère dit : la pénitence est douce, nous recommencerons.

MADAME DE PLANCY.

Elle ne veut pas dire, mon enfant, qu'elle recommencera sa mauvaise action ; mais charmée de l'indulgence qu'on a pour elle, elle demande qu'un second baiser lui prouve qu'on lui a pardonné tout à fait.

D'ailleurs, il ne faut pas croire que tout soit bien

raisonnable dans une chanson. Ceux qui les composent n'ont pas toujours les intentions morales qu'on devrait mettre à tout ce qu'on fait, et il est trop heureux que l'on puisse en tirer quelques réflexions utiles.

Il y a des leçons dans tout, pour ceux qui veulent et qui savent les chercher.



IL ÉTAIT UNE BERGÈRE.





IL ÉTAIT UNE BERGÈRE.



IL ÉTAIT UN' BERGÈRE.

Il était un' bergère,
Eh! ron, ron, ron, petit patapon;
Il était un' bergère,
Qui gardait ses moutons,
Ron, ron,
Qui gardait ses moutons.

Elle fit un fromage,
Et ron, ron, ron, petit patapon;
Elle fit un fromage
Du lait de ses moutons.
Ron, ron,
Du lait de ses moutons.

Le chat qui la regarde,
Et ron, ron, ron, petit patapon;
Le chat qui la regarde.
D'un petit air fripon,
Ron, ron,
D'un petit air fripon.

Si tu y mets la patte,
Et ron, ron, ron, petit patapon;
Si tu y mets la patte.
Tu auras du bâton,
Ron, ron,
Tu auras du bâton.

Il n'y mit pas la patte,
Et ron, ron, ron, petit patapon;
Il n'y mit pas la patte,
Il y mit le menton,
Ron, ron,
Il y mit le menton.

La bergère en colère,
Et ron, ron, ron, petit patapon;
La bergère en colère,
Tua son p'tit chaton,
Ron, ron,
Tua son p'tit chaton.

Elle fut à son père,
Et ron, ron, ron, petit patapon;
Elle fut à son père,

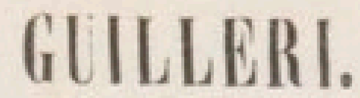
Lui demander pardon,
Ron, ron,
Lui demander pardon.

Mon père, je m'accuse,
Et ron, ron, ron, petit patapon;
Mon père, je m'accuse
D'avoir tué mon chaton,
Ron, ron,
D'avoir tué mon chaton.

Ma fill', pour pénitence,
Et ron, ron, ron, petit patapon;
Ma fill', pour pénitence,
Nous nous embrasserons,
Ron, ron,
Nous nous embrasserons.

La pénitence est douce,
Et ron, ron, ron, petit patapon;
La pénitence est douce,
Nous recommencerons,
Ron, ron,
Nous recommencerons.





GUILLERI.

CHANT.

PIANO.

P

Il é-tait un p'tit hom-me Qui s'app'lait Guille-

- ri, Ca-ra-bi; Il s'en fut à la chas-se, A

F

la chasse aux per drix, Ca-ra-bi, To - to Ca-ra-bo, Mar-

F *dim.*

- chand d'ca-ra-ba, Com - pè-re Guil-le-ri; Te lai-ras-



COMPÈRE GUILLERI.

Il était un p'tit homme
Qui s'app'lait Guilleri,
Carabi;
Il s'en fut à la chasse,
A la chasse aux perdrix,
Carabi,
Toto Carabo.
Marchand d' carabas,
Compère Guilleri,
Te lairas-tu (*ter*) mouri?

Il s'en fut à la chasse,
A la chasse aux perdrix,
Carabi;
Il monta sur un arbre

Pour voir ses chiens couri,
Carabi,
Toto carabo.
Marchand d' carabas,
Compère Guilleri,
Te lairas-tu (*ter*) mouri ?

Il monta sur un arbre
Pour voir ses chiens couri,
Carabi;
La branche vint à rompre,
Et Guilleri tombi,
Carabi,
Toto carabo.
Marchand d' carabas,
Compère Guilleri,
Te lairas-tu (*ter*) mouri ?

La branche vint à rompre,
Et Guilleri tombi,
Carabi,
Il se cassa la jambe,
Et le bras se démit,
Carabi;
Toto carabo.
Marchand d' carabas,
Compère Guilleri
Te lairas-tu (*ter*) mouri ?
Il se cassa la jambe,
Et le bras se démit,

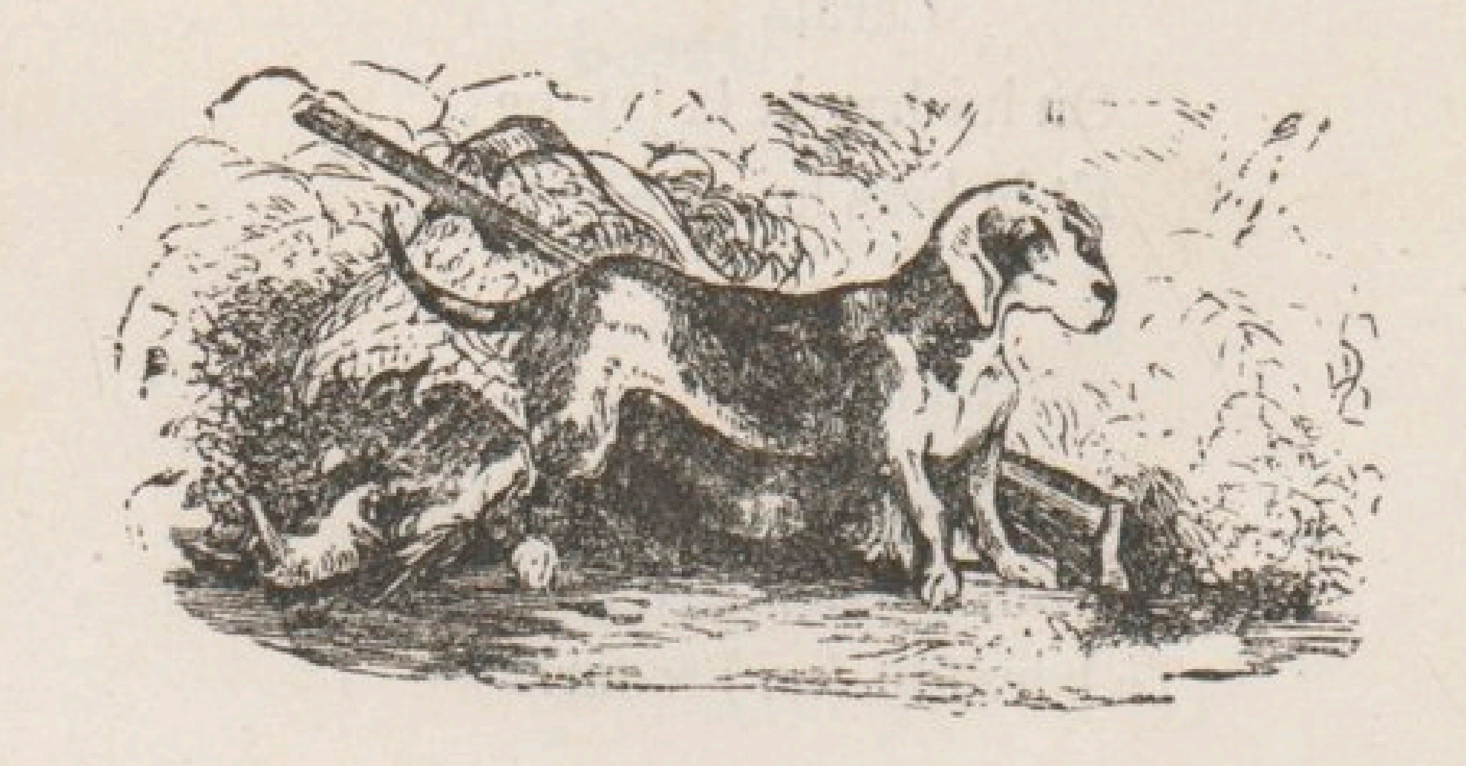
Carabi ;
Les dam's de *l'Hôpital*
Sont arrivés au bruit,
Carabi ,
Toto carabo.
Marchand d' carabas ,
Compère Guilleri ,
Te lairas-tu (*ter*) mouri ?

Les dam's de *l'Hôpital* ,
Sont arrivés au bruit,
Carabi ;
L'une apporte un emplâtre ,
L'autre, de la charpi ,
Carabi ,
Toto carabo.
Marchand d' carabas ,
Compère Guilleri ,
Te lairas-tu (*ter*) mouri ?

L'une apporte un emplâtre ,
L'autre de la charpi ,
Carabi ;
On lui banda la jambe ,
Et le bras lui remit ,
Carabi ,
Toto carabo.
Marchand d' carabes,
Compére Guilleri,
Te lairas-tu (*ter*) mouri?

On lui banda la jambe,
Et le bras lui remit.
Carabi;
Pour remercier ces dames,
Guilleri les embrassit,
Carabi,
Toto carabo.
Marchand d' carabas,
Compère Guilleri,
Te lairas-tu (*ter*) mouri?

Pour remercier ces dames,
Guilleri les embrassit,
Carabi;
Ça prouv' que par les femmes
L'homme est toujours guéri,
Carabi,
Toto carabo.
Marchand d' carabas.
Compère Guilleri,
Te lairas-tu (*ter*) mouri?





DIALOGUE.

MADAME DE PLANCY, ÉMILIE.

ÉMILIE.

Maman, qu'est-ce que c'était que le compère Guilleri? a-t-il existé? a-t-il été à la chasse aux perdrix?

MADAME DE PLANCY.

Cela se peut, ma fille. Le nom de Guilleri a été très anciennement connu en Bretagne. Il y a eu trois frères de ce nom, d'une maison noble de cette province, qui ont suivi le parti de la Ligue.

ÉMILIE.

Qu'est-ce que c'est que la Ligue?

MADAME DE PLANCY.

Quand tu liras l'histoire de France, tu sauras que c'était le parti des ennemis de Henri IV, qui s'étaient ligués contre lui, pour l'empêcher de monter sur le trône de ses ancêtres.

ÉMILIE.

Les Guilleri étaient donc les ennemis du roi Henri IV, qui était si bon!

MADAME DE PLANCY.

Ils furent d'abord de braves soldats; mais ils devinrent des brigands : ils furent pris, et périrent du dernier supplice. La chanson n'a sûrement pas été faite sur ces Guilleris là.

Le compère Guilleri était probablement un chasseur, à qui on a donné ce nom qui annonce la gaîté.

On appelle Guilleri le chant du moineau qui est fort réjouissant.

ÉMILIE.

Mais que signifie Carabi, Carabo, Carabas.

MADAME DE PLANCY.

Pas autre chose que ron, ron, ron, et patapon. C'est un refrain assez gai. On appelle quelquefois un petit chien, Carabi : et dans le conte du Chat botté, tu dois te souvenir du marquis de Carabas.

Il y a des noms qui font rire, parce qu'ils semblent drôles, et qui deviennent populaires.

ÉMILIE.

C'est vrai, maman. — Je n'ai jamais vu de bergères, excepté dans les tableaux qui sont dans la salle à manger. Elles sont bien gentilles, toujours bien coiffées, avec de jolis paniers et des robes très bien faites.

MADAME DE PLANCY.

Celles que tu verras dans nos champs, ne sont pas

aussi parées. Ce sont de pauvres paysannes qui gagnent leur vie à garder des troupeaux, et qui filent ou tricotent en les surveillant.

ÉMILIE.

Maman, on fait donc le fromage avec le lait des moutons?

MADAME DE PLANCY.

Les moutons n'ont pas de lait, ma fille, ce sont les brebis qui sont leurs femelles, et les mères des agneaux.

ÉMILIE.

Pourquoi les chansons ne disent-elles pas la vérité?

MADAME DE PLANCY.

Mouton rime avec patapon, et beaucoup de poètes s'inquiètent plus de la rime que de la raison.

ÉMILIE.

Eh bien! maman, moi, je veux aussi donner mon explication. M. Guilleri, le chasseur, était un imprudent.

il est monté sur un arbre, la branche s'est rompue, il est tombé et s'est blessé. Il aurait été bien embarrassé, sans les bonnes dames de l'hôpital qui sont venues le secourir.

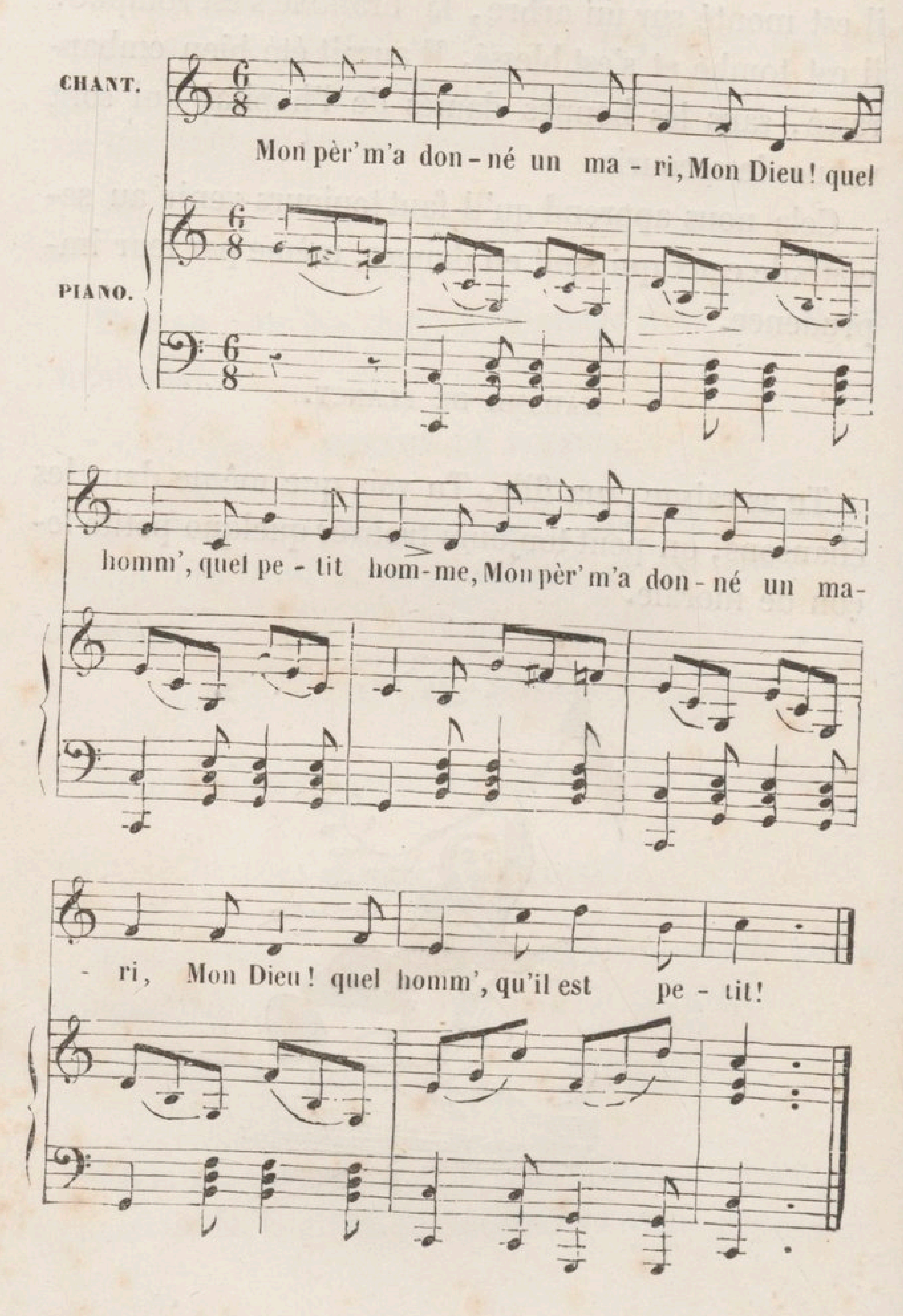
Cela nous apprend qu'il faut toujours venir au secours de ceux qui sont en danger, même par leur imprudence.

MADAME DE PLANCY.

Tu as raison, ma fille. Tu vois que même dans les chansons, on peut toujours trouver quelque petite leçon de morale.



LE PETIT MARI.





LE PETIT MARI.



LE PETIT MARI.

Mon père m'a donné un mari ;
Mon Dieu ! quel homme,
Quel petit homme.
Mon père m'a donné un mari,
Mon Dieu ! quel homme,
Qu'il est petit !

D'une feuille on fit son habit ;
Mon Dieu ! quel homme,
Quel petit homme.
D'une feuille on fit son habit,
Mon Dieu ! quel homme,
Qu'il est petit !

Le chat l'a pris pour un' souris,
Mon Dieu ! quel homme,

Quel petit homme.
Le chat l'a pris pour un' souris,
Mon Dieu! quel homme,
Qu'il est petit!

Au chat! au chat! c'est mon mari;
Mon Dieu! quel homme,
Quel petit homme.
Au chat! au chat! c'est mon mari,
Mon Dieu! quel homme,
Qu'il est petit!

Je le couchai dedans mon lit;
Mon Dieu! quel homme,
Quel petit homme.
Je le couchai dedans mon lit;
Mon Dieu! quel homme,
Qu'il est petit!

De mon lacet je le couvris;
Mon Dieu! quel homme,
Quel petit homme.
De mon lacet je le couvris,
Mon Dieu! quel homme,
Qu'il est petit!

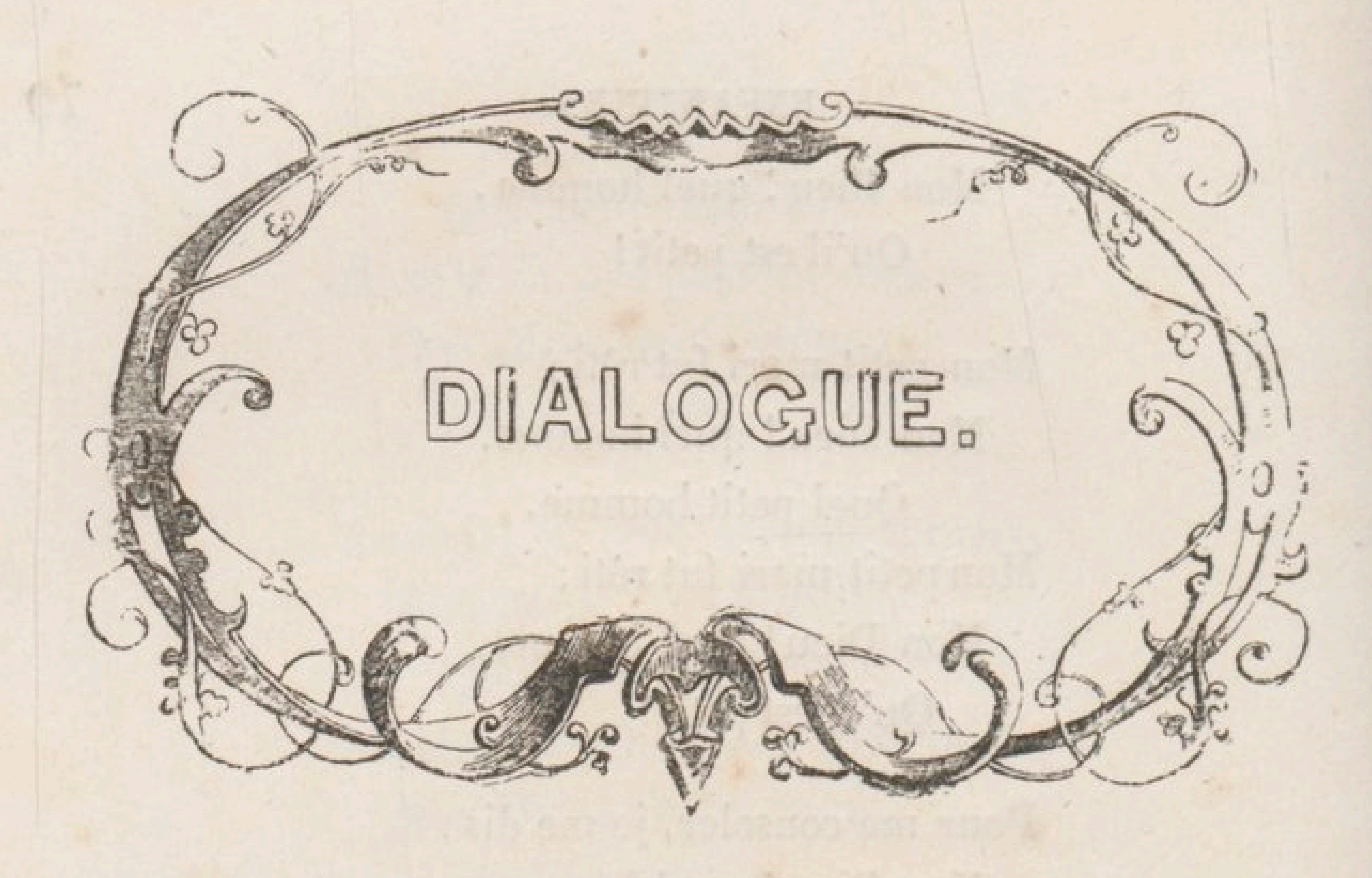
Le feu à la paillasse a pris;
Mon Dieu! quel homme,
Quel petit homme.
Le feu à la paillasse à pris,

Mon Dieu ! quel homme,
Qu'il est petit !

Mon petit mari fut rôti ;
Mon Dieu ! quel homme,
Quel petit homme.
Mon petit mari fut rôti ;
Mon Dieu ! quel homme,
Qu'il est petit !

Pour me consoler, je me dis :
Mon Dieu ! quel homme,
Quel petit homme.
Pour me consoler, je me dis :
Mon Dieu ! quel homme,
Qu'il est petit !





MADAME DE PLANCY, ÉMILIE.

ÉMILIE.

Maman, vous m avez dit que dans tout, on pouvait trouver une leçon. Ma bonne vient de m'apprendre la chanson du *petit mari*, je lui en ai demandé l'explication, et elle n'a pas pu me la donner.

MADAME DE PLANCY.

Je le conçois, mon enfant. Il n'est pas toujours facile de trouver un sens aux choses, et il y en a qui n'en ont pas du tout. Cependant, comme je vous l'ai dit, en cherchant bien, cela se peut.

Par exemple : *mon père m'a donné un mari, quel homme! qu'il est petit!*

Un homme peut être petit de taille, d'esprit, de

sentiments. Il peut l'être par son état, par son éducation.

Il est possible qu'un père ait donné à sa fille, un homme riche, ou un homme d'un grand nom, mais qui ait de la bassesse dans l'âme, ou de la petitesse dans la façon de penser.

Si la femme a des sentiments élevés, de la délicatesse dans le cœur, de la distinction et de la noblesse, cet homme considéré au moral, lui semblera bien petit.

Il sera la risée de tout le monde.

Malgré son nom et sa fortune, on le prendra pour un homme de rien, comme le chat prend le petit homme pour une souris.

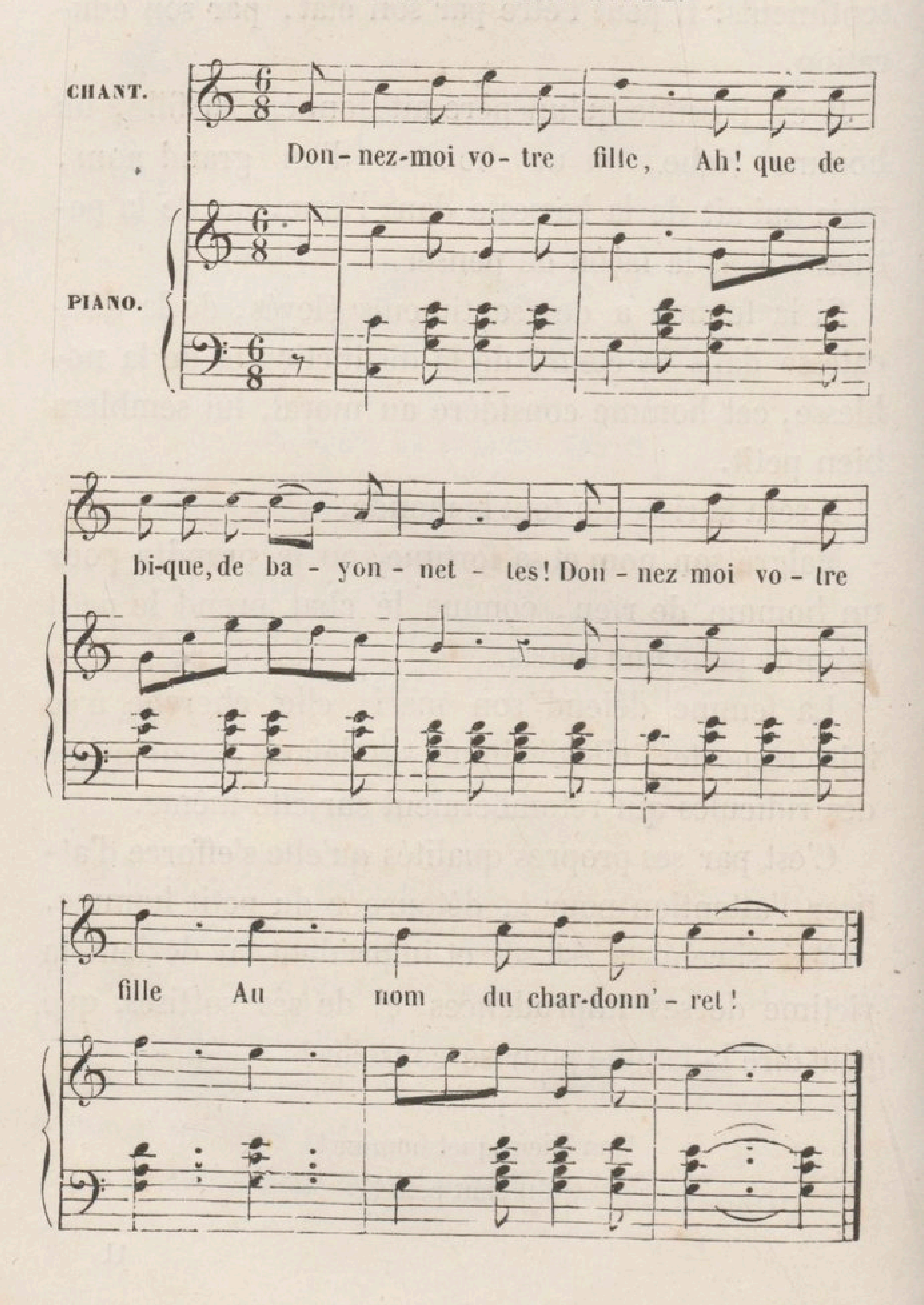
La femme défend son mari, elle cherche à le faire respecter, elle dissimule ses défauts, pour éviter des ridicules qui retomberaient sur elle-même.

C'est par ses propres qualités qu'elle s'efforce d'attirer l'attention pour la détourner du petit homme.

Mais si celui-ci est sot et imprudent, il devient la victime de ses imprudences et de ses sottises, que peut dire la femme pour se consoler?

Mon Dieu, quel homme!
Qu'il était petit!

DONNEZ-MOI VOTRE FILLE.





QUE DE BI, QUE DE BAÏONNETTES.

Donnez-moi votre fille ;
Ah ! que de bi , que de baïonnettes :
Donnez-moi votre fille ,
Au nom du chardonn'ret.

Mon mari me battrait ;
Ah ! que de bi, que de baïonnettes :
Mon mari me battrait ,
Au nom du chardonn'ret.

J' vous donn'rai cinq cents livres ;
Ah ! que de bi, que de baïonnettes :
J' vous donn'rai cinq cents livres ,
Au nom du chardonn'ret.

Gardez vos cinq cents livres ;
Ah ! que de bi , que de baïonnettes :
Gardez vos cinq cents livres ,
Au nom du chardonn'ret.

J'enmène votre fille;
Ah! que de bi, que de baïonnettes :
J'enmène votre fille,
Au nom du chardonn'ret.

Ah! rendez-moi ma fille;
Ah! que de bi, que de baïonnettes :
Ah! rendez-moi ma fille,
Au nom du chardonn'ret,

Je la mène à l'église;
Ah! que de bi, que de baïonnettes :
Je la mène à l'église,
Au nom du chardonn'ret.

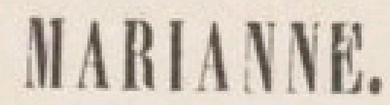
Eh bien! prenez ma fille;
Ah! que de bi, que de baïonnettes :
Eh bien! prenez ma fille,
Au nom du chardonn'ret.

JEAN, quoique pauvre, était si gai qu'il chantait toujours, et qu'on le surnommait dans son village, le Chardonneret. Il devint amoureux de Jeannette, et la demanda à sa mère : mais il était pauvre, le père de Jeannette était intéressé, Jean fut refusé; dans son chagrin, il ne chantait plus, et voulut se faire soldat. Justement, il vint à passer un régi-

ment par le village ; mais quand il vit tant de baïonnettes il en eut si peur qu'il ne voulut plus aller à la guerre. Heureusement qu'il lui survint un héritage de cinq cents livres ! Cette somme qui nous paraît bien minime est une fortune dans un village.

Jean obtint la main de Jeannette, il retrouva sa gaîté, se remit à chanter comme un chardonneret et fit, dit-on, lui-même sa chanson qu'il apprit à ses enfants, et qui de traditions en traditions est arrivée jusqu'aux nôtres.





CHANT.

PIANO.

Ma - riann' s'en al - lant au mou - lin, Ma - riann' s'en allant au moulin Pour y faire moudre son grain, Pour y fai-re mou-dre son grain, Ell' mon - ta sur son â - ne, Ma p'tit' mamsell' Ma - rian - ne, Ell'



MARIANE S'EN ALLANT AU MOULIN.

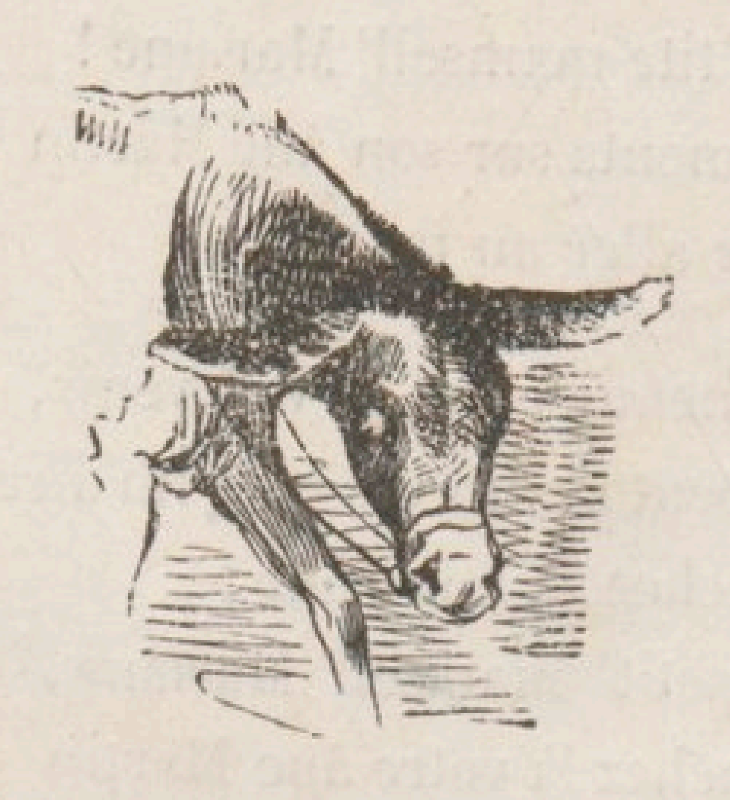
Marian' s'en allant au moulin
Pour y faire moudre son grain;
Ell' monta sur son âne.
Ma p'tite mamsell' Mariane!
Ell' monta sur son âne Martin
Pour aller au moulin.

Le meunier qui la voit venir,
Ne peut s'empêcher de lui dire:
Attachez là votre âne,
Ma petit' mamsell' Mariane,
Attachez là votre âne Martin
Qui vous mène au moulin.

Pendant que le moulin tournait,
Avec le meunier ell' riait.
Le loup mangea son âne,
Pauvre mamsell' Mariane;
Le loup mangea son âne Martin,
A la port' du moulin.

Le meunier qui la voit pleurer,
Ne peut s empêcher d' lui donner
De quoi ravoir un âne.
Ma petit' mamsell' Mariane,
De quoi ravoir un âne Martin
Pour aller au moulin.

Son père qui la voit venir,
Ne peut s'empêcher de lui dire :
Ce n'est pas là notre âne;
Ma petit' mamsell' Mariane,
Ce n'est pas là notre âne Martin
Qui allait au moulin.



Notre âne avait les quatr' pieds blancs
Et les oreill's à l'avenant,
Et le bout du nez pâle;
Ma petit' mamsell' Marianne,
Oui, le bout du nez pâle, Martin
Qui allait au moulin.



LE LAURIER DE FRANCE.





LE LAURIER.

J'ai un beau laurier de France;
Mon joli laurier danse,
Mon joli laurier.

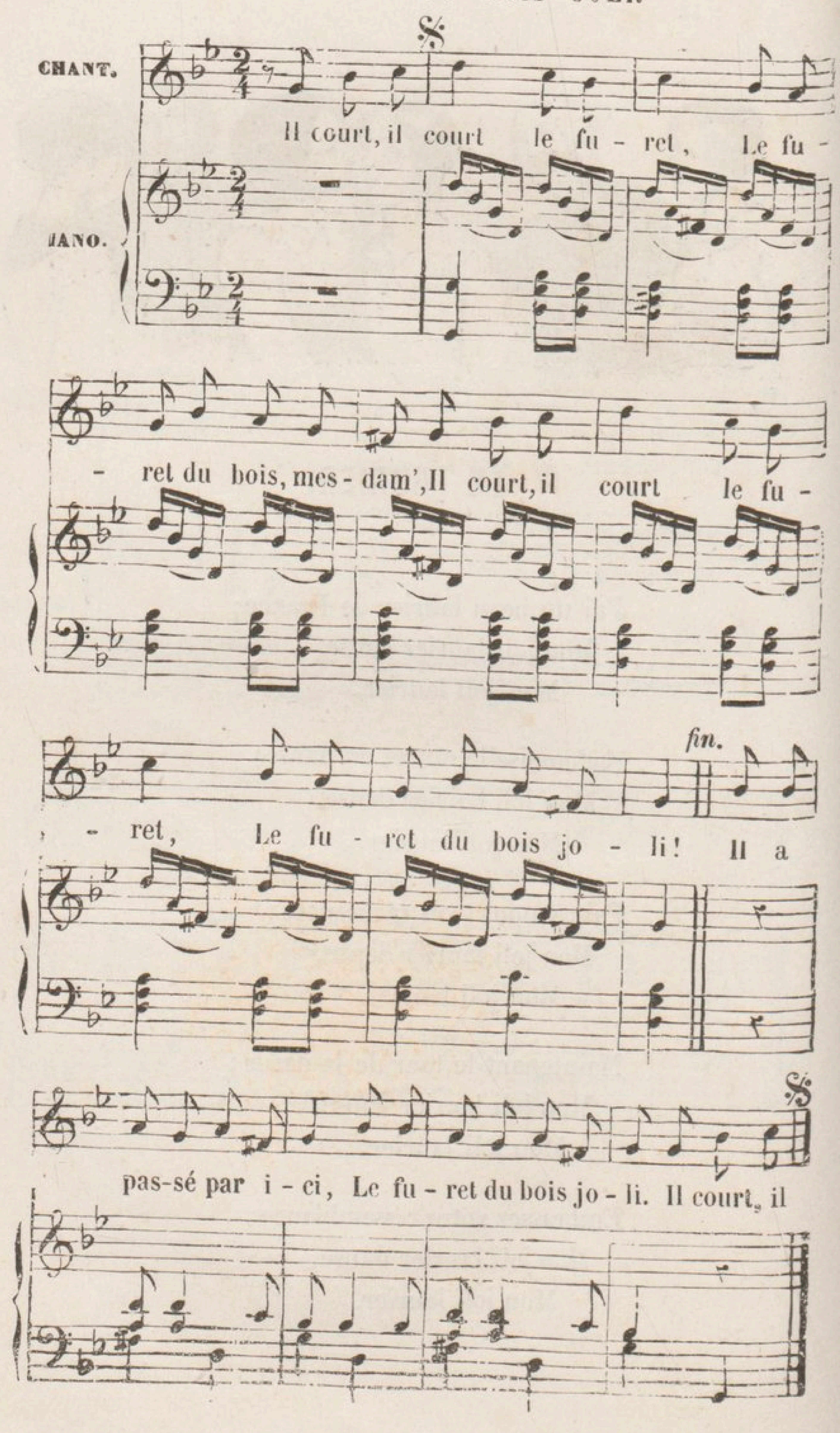
Mademoiselle entrez en danse;
Mon joli laurier danse,
Mon joli laurier.

Faites-nous trois révérences;
Mon joli laurier danse,
Mon joli laurier.

Maintenant le tour de la danse;
Mon joli laurier danse,
Mon joli laurier.

Embrassez votre ressemblance;
Mon joli laurier danse,
Mon joli laurier.

LE FURET DU BOIS JOLI.





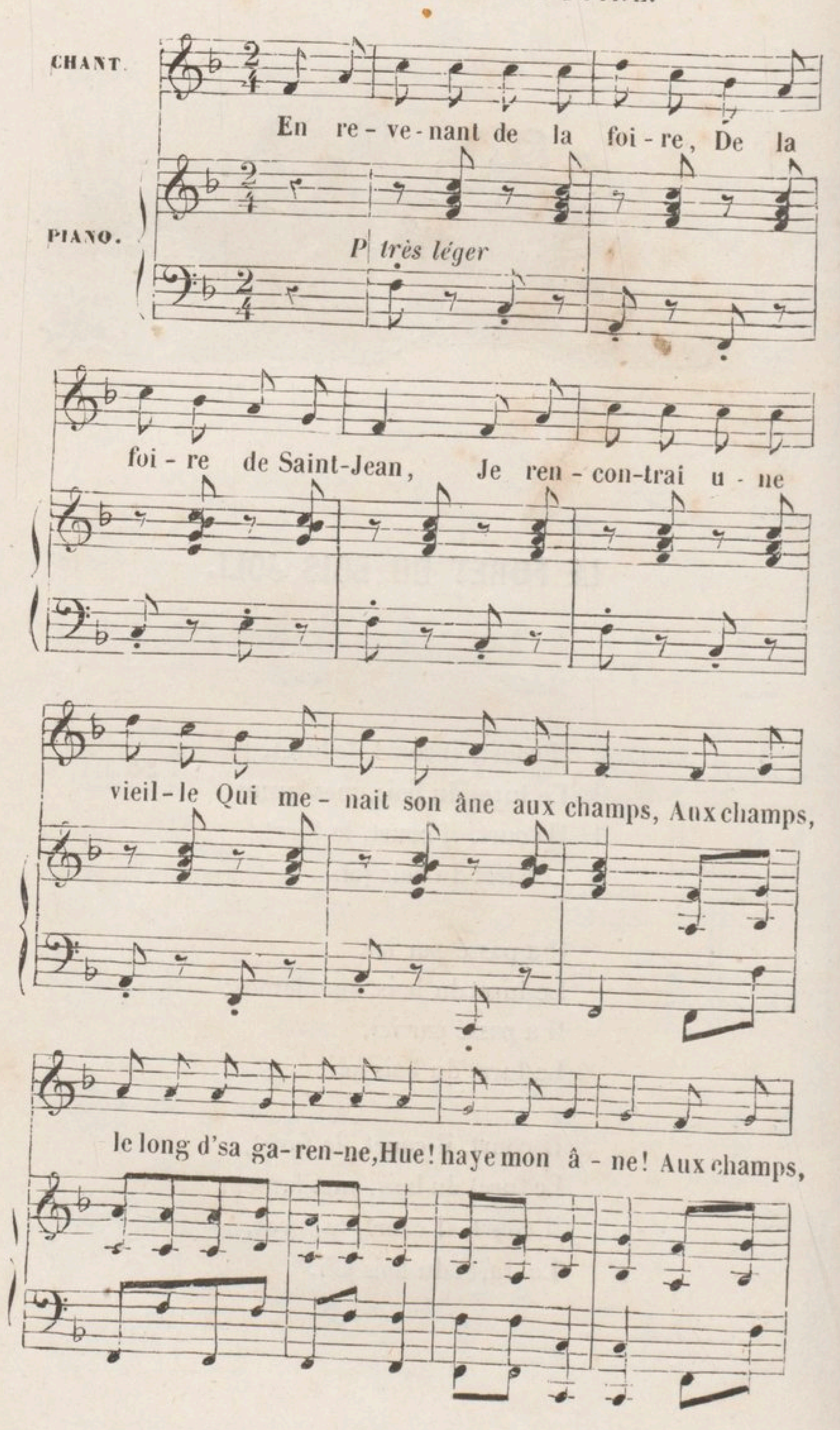
LE FURET DU BOIS JOLI.

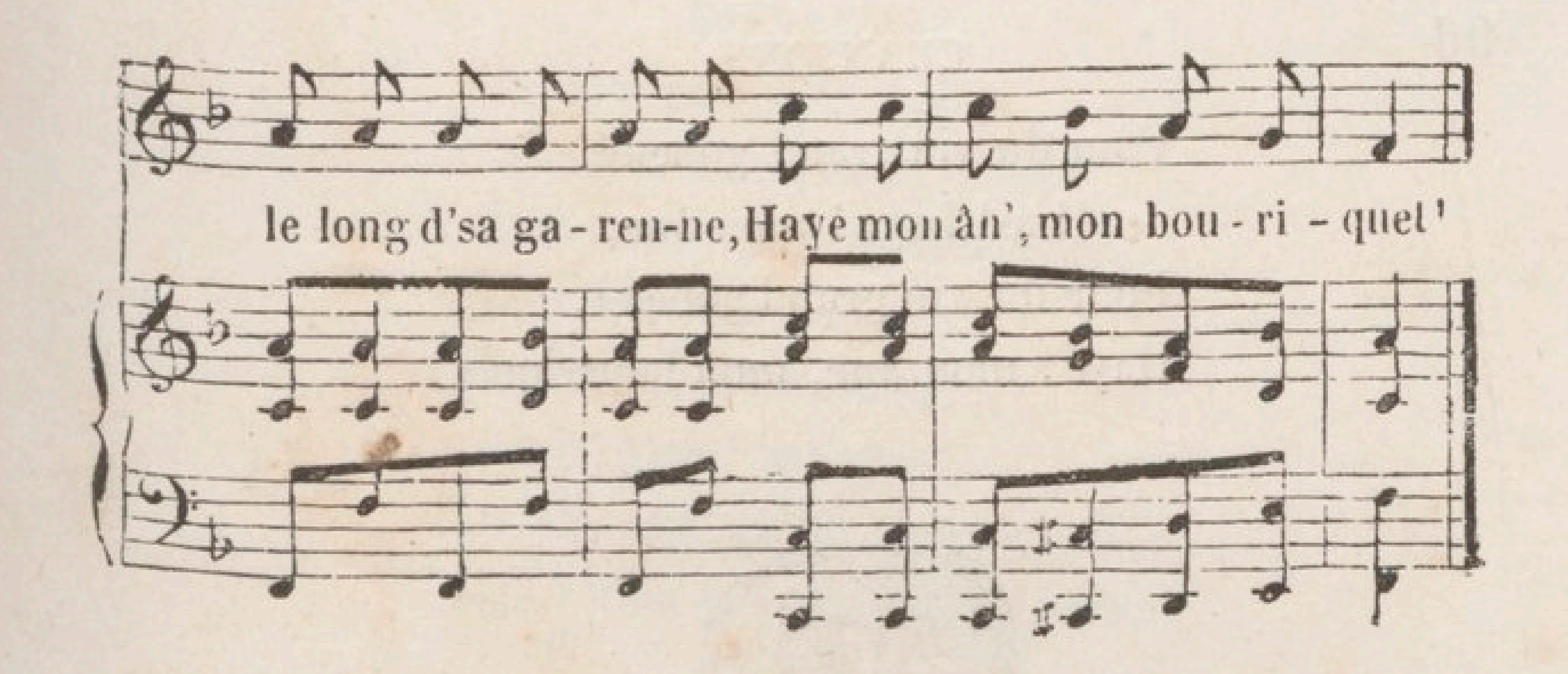
Il court, il court, le furet,
Le furet du bois, mesdames,
Il court, il court, le furet,
Le furet du bois joli.

Il a passé par ici,
Le furet du bois, mesdames;
Il a passé par ici,
Le furet du bois joli.

Il court, il court, le furet,
Le furet du bois, mesdames;
Il court, il court, le furet,
Le furet du bois joli.

EN REVENANT DE LA FOIRE.





EN REVENANT DE LA FOIRE.

En revenant de la foire,
De la foire de Saint-Jean,
Je rencontrai une vieille
Qui menait son âne aux champs,
Aux champs le long d' sa garenne.
Hue ! haye ! mon âne,
Aux champs le long d' sa garenne,
Haye ! mon âne, mon bourriquet.

Je demandai à la vieille
Si ell' n'aimait pas le vin ?
Par ma friqu', répondit-elle :
Pour de l'eau j' n'en voulons point

Pour du vin grand gobelet.
Hue ! haye ! mon âne,
Pour du vin grand gobelet,
Haye ! mon âne, mon bourriquet.



Je demandai à la vieille
Si ell' n'avait pas d' mari ?
Par ma friqu', répondit-elle.
Il y a trois ans qu' je l' perdis,
Vraiment j' l'avons ben pleuré.
Hue ! haye ! mon âne,
Vraiment j' l'avons ben pleuré ;
Haye ! mon âne, mon bourriquet.

Je demandai à la vieille
Si ell' n'avait pas d'enfants ?
Par ma friqu', répondit-elle,
J'en ai un d' quatre-vingts ans,
L'autr' qui commence à marcher ;
Hue ! haye ! mon âne,
L'autr' qui commence à marcher,
Haye ? mon âne, mon bourriquet

Je demandai à la vieille
Si ell' n'avait pas de dents ?
Par ma friqu', répondit-elle,
Avant hier le grand vent
M'en abattit trente-deux ;
Hue ! haye ! mon âne,
Il n' me rest' qu'un vieux crochet,
Haye ! mon âne, mon bourriquet.




CÉCILIA.
CHANT.
PIANO.
Mon pèr' n'a - vait d'en fant que
moi, Mon pèr' n'a - vait d'en-fant que moi; Dessur la
mer il m'en-vo - ya. Sau-tez, mi - gnonne, Cé - ci - li -
- a! Ah! ah! Cé - ci - li - a!



CŒCILIA.

Lith. Destouches. Paris



CÉCILIA.

Mon pèr' n'avait d'enfant que moi, *bis.*
Dessus la mer il m'envoya ;
Sautez Mignonne,
Cécilia,
Ah ! ah ! Cécilia.

Dessus la mer il m'envoya, *bis.*
Le batelier qui me passa,
Sautez Mignonne,
Cécilia,
Ah ! ah ! Cécilia.

Le batelier qui me passa *bis.*
Me dit : il faut payer pour ça,

Sautez Mignonne,
Cécilia,
Ah! ah! Cécilia.

Me dit : il faut payer pour ça, *bis.*
— Mais je n'ai pas d'argent sur moi,
Sautez Mignonne,
Cécilia,
Ah! ah! Cécilia.

Mais je n'ai pas d'argent sur moi, *bis.*
— Pour un' chanson l'on vous pass'ra,
Sautez Mignonne,
Cécilia,
Ah! ah! Cécilia.

Pour un' chanson l'on vous pass'ra, *bis.*
— Écoutez donc c'te chanson là,
Sautez Mignonne,
Cécilia,
Ah! ah! Cécilia.

Écoutez donc c'te chanson là, *bis.*
Que chantent les oiseaux du bois,
Sautez Mignonne,
Cécilia,
Ah! ah! Cécilia.

Que chantent les oiseaux du bois,
Qui dans leur langage joli,
Sautez Mignonne,
Cécilia,
Ah! ah! Cécilia.

Qui dans leur langage joli,
Dis'nt que les garçons n' valent rien,
Sautez Mignonne,
Cécilia,
Ah ! ah ! Cécilia.

Dis'nt que les garçons n' valent rien,
Et les hommes encor bien moins,
Sautez Mignonne,
Cécilia,
Ah ! ah ! Cécilia.

Et les hommes encor bien moins,
Pour les femmes je n'en dis rien,
Sautez Mignonne,
Cécilia,
Ah ! ah ! Cécilia.

Pour les femmes je n'en dis rien,
Pour les d'moisell's j'en dis du bien,
Sautez Mignonne,
Cécilia,
Ah ! ah ! Cécilia



LA VIEILLE.


Mouv. de valse.
CHANT.
PIANO.
A Paris, dans u-ne ron-de Composé' de jeunes
gens, Ti-re lir'sautant, Il se trou-va u-ne vieil-le
De pas-sé qua-tre-vingts ans, Ti-re lir' sau-tant, Sau-
-tant, la vieil-le Qui cro-yait a-voir quinze



LA VIEILLE.



LA VIEILLE.

A Paris dans une ronde,
Composée de jeunes gens;
  Tire, lire, sautant,
Il se trouva une vieille
De passé quatre-vingts ans
  Tire, lire, sautant,
  Sautant la vieille,
Qui croyait avoir quinze ans,
  Tire, lire, sautant.

Il se trouva une vieille,
De passé quatre-vingts ans.

Tire, lire, sautant,
Elle choisit le plus jeune,
Qui était le plus galant ;
Tire, lire, sautant,
Sautant la vieille,
Qui croyait avoir quinze ans,
Tire, lire, sautant.

Elle choisit le plus jeune,
Qui était le plus galant;
Tire, lire, sautant;
Va-t-en, va-t-en bonne vieille,
Tu n'as pas assez d'argent,
Tire, lire, sautant,
Sautant la vieille,
Qui croyait avoir quinze ans,
Tire, lire, sautant.

Va-t-en, va-t-en bonne vieille,
Tu n'as pas assez d'argent,
Tire, lire, sautant,
Si vous saviez c' qu'a la vieille
Vous n'en diriez pas autant;
Tire, lire, sautant,
Sautant la vieille,
Qui croyait avoir quinze ans,
Tire, lire, sautant.

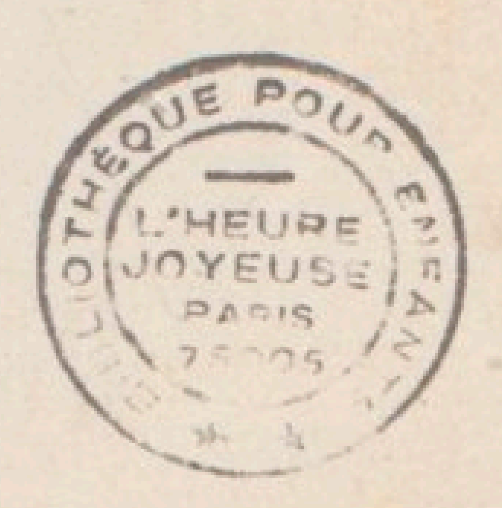
Si vous saviez c' qu'a la vieille
Vous n'en diriez pas autant,

Tire, lire, sautant,
Dis nous donc ce qu'a la vieille
Elle a dix tonneaux d'argent,
Tire, lire, sautant,
Sautant la vieille
Qui croyait avoir quinze ans,
Tire, lire, sautant.

Dis nous donc ce qu'a la vieille?
Elle a dix tonneaux d'argent,
Tire, lire, sautant,
Reviens, reviens bonne vieille,
Marions-nous promptement;
Tire, lire, sautant,
Sautant la vieille
Qui croyait avoir quinze ans,
Tire lire, sautant.

Reviens, reviens bonne vieille,
Marions-nous promptement,
Tire, lire, sautant,
On la conduit au notaire :
Mariez-moi cette entant,
Tire, lire, sautant,
Sautant la vieille,
Qui croyait avoir quinze ans,
Tire, lire, sautant.

On la conduit au notaire :
Mariez-moi cette enfant;



Tire, lire, sautant,
Cette enfant, dit le notaire,
Elle a bien quatre-vingts ans;
Tire, lire, sautant,
Sautant la vieille,
Qui croyait avoir quinze ans,
Tire, lire, sautant.

Cette enfant, dit le notaire,
Elle a bien quatre-vingts ans.
Tire, lire, sautant,
Aujourd'hui le mariage
Et demain l'enterrement,
Tire, lire, sautant,
Sautant la vieille
Qui croyait avoir quinze ans,
Tire, lire, sautant.

Aujourd'hui le mariage
Et demain l'enterrement;
Tire, lire, sautant,
On fit tant sauter la vieille
Qu'elle est morte en sautillant:
Tire, lire, sautant,
Sautant la vieille
Qui croyait avoir quinze ans,
Tire, lire, sautant.

On fit tant sauter la vieille
Qu'elle est morte en sautillant;

Tire, lire, sautant,
On regarde dans sa bouche,
Elle n'avait que trois dents;
Tire, lire, sautant,
Sautant la vieille
Qui croyait avoir quinze ans,
Tire, lire, sautant.

On regarde dans sa bouche,
Elle n'avait que trois dents;
Tire, lire, sautant,
Un' qui branle, une qui hoche,
L'autre qui s'envole au vent.
Tire, lire, sautant,
Sautant la vieille
Qui croyait avoir quinze ans,
Tire, lire, sautant.

Un' qui branle, une qui hoche,
L'autre qui s'envole au vent.
Tire, lire, sautant,
On regarde dans sa poche,
Elle n'avait qu' trois liards d'argent.
Tire, lire, sautant,
Sautant la vieille
Qui croyait avoir quinze ans,
Tire, lire, sautant.

On regarde dans sa poche,
Elle n'avait qu' trois liards d'argent,

Tire, lire, sautant,
Ah ! la vieille, la vieille, la vieille
Avait trompé le galant,
Tire, lire, sautant,
Sautant la vieille
Qui croyait avoir quinze ans,
Tire, lire, sautant.





PROMENONS-NOUS DANS LES BOIS.

UNE des personnes qui doivent jouer, fait le rôle du loup, une autre fait celui de la biche ; toutes les autres, se tenant par la robe, font la queue de la biche.

Le loup va se cacher, et tout le monde chante plusieurs fois, en se promenant :

Promenons-nous dans les bois,
Pendant que le loup n'y est pas.

LA BICHE.

(*parlé.*) Loup, loup, y es-tu !..

LE LOUP.

Non.....

TOUT LE MONDE.

(*Chanté*) Promenons-nous dans les bois
Pendant que le loup n'y est pas.

LA BICHE.

(*Parlé*) Loup, loup, y es-tu ?...

LE LOUP.

Oui....

LA BICHE.

Sauvons-nous...

LE LOUP.

Je suis loup, loup, qui te mangera.

LA BICHE.

Je suis bibiche qui me défendra.

LE LOUP.

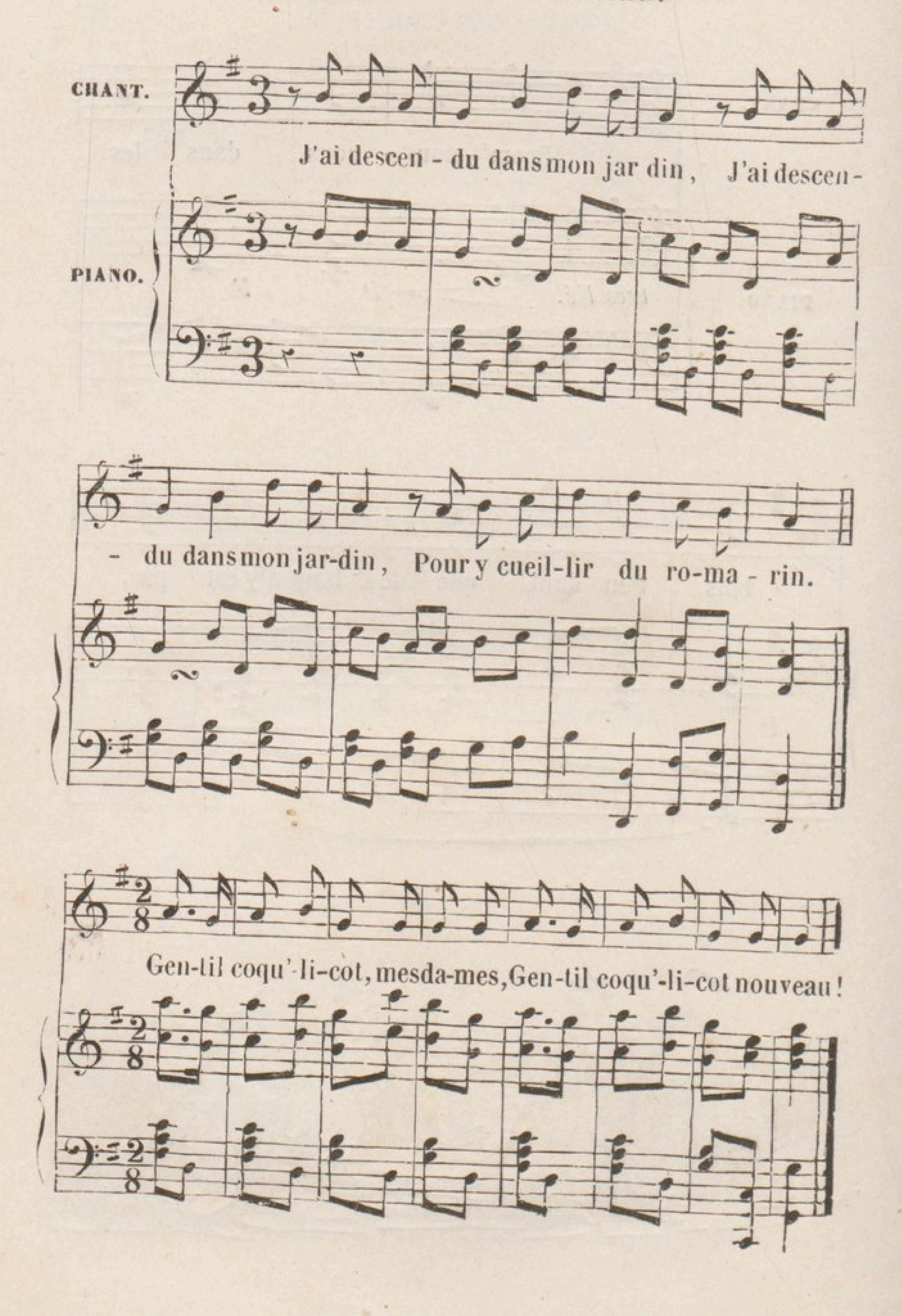
Défends ta queue.

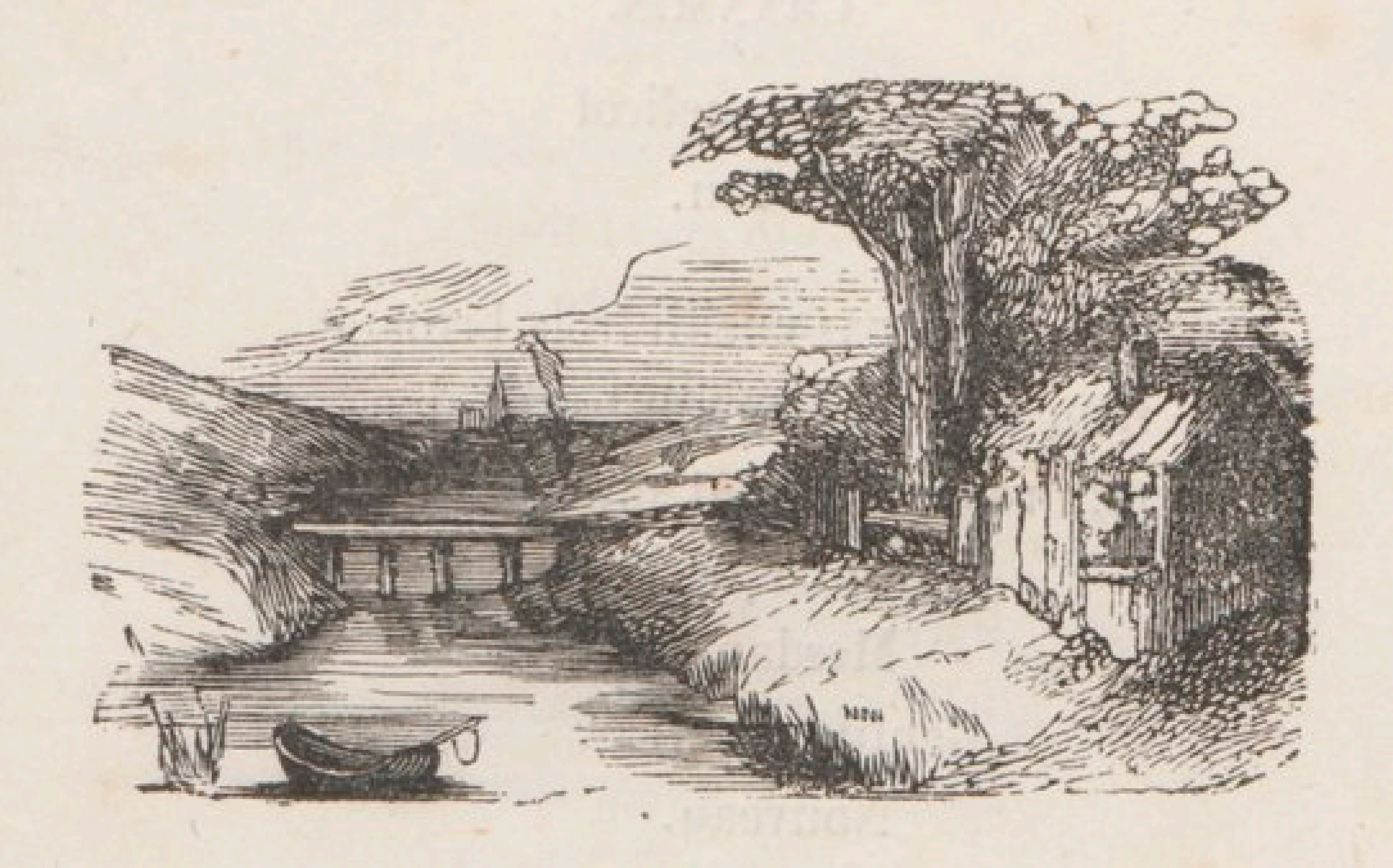
Celle qui fait la biche empêche le loup de passer, en étendant ses bras; et celui ou celle qui fait le loup, tâche d'attrapper la dernière personne; quand elle y a réussi, cette personne est séparée de la queue, et quand le loup les a toutes prises, le jeu finit.

PROMENONS-NOUS DANS LES BOIS.



COQUELICOT, MESDAMES!





GENTIL COQUELICOT.

J'ai descendu dans mon jardin ,
J'ai descendu dans mon jardin,
Pour y cueillir du romarin.
Gentil coquelicot,
Mesdames,
Gentil coquelicot
Nouveau.

Pour y cueillir du romarin,
Pour y cueillir du romarin ;
J' n'en avais pas cueilli trois brins,
Gentil coquelicot,
Mesdames,

Gentil coquelicot
Nouveau.

J' n'en avais pas cueilli trois brins,
J' n'en avais pas cueilli trois brins,
Qu'un rossignol vient sur ma main ;
Gentil coquelicot,
Mesdames,
Gentil coquelicot
Nouveau.



Q'un rossignol vient sur ma main,
Qu'un rossignol vient sur ma main
Il me dit trois mots en latin,
Gentil coquelicot,
Mesdames,
Gentil coquelicot
Nouveau.

Il me dit trois mots en latin,
Il me dit trois mots en latin ;

Que les hommes ne valent rien ;
Gentil coquelicot,
Mesdames,
Gentil coquelicot
Nouveau.

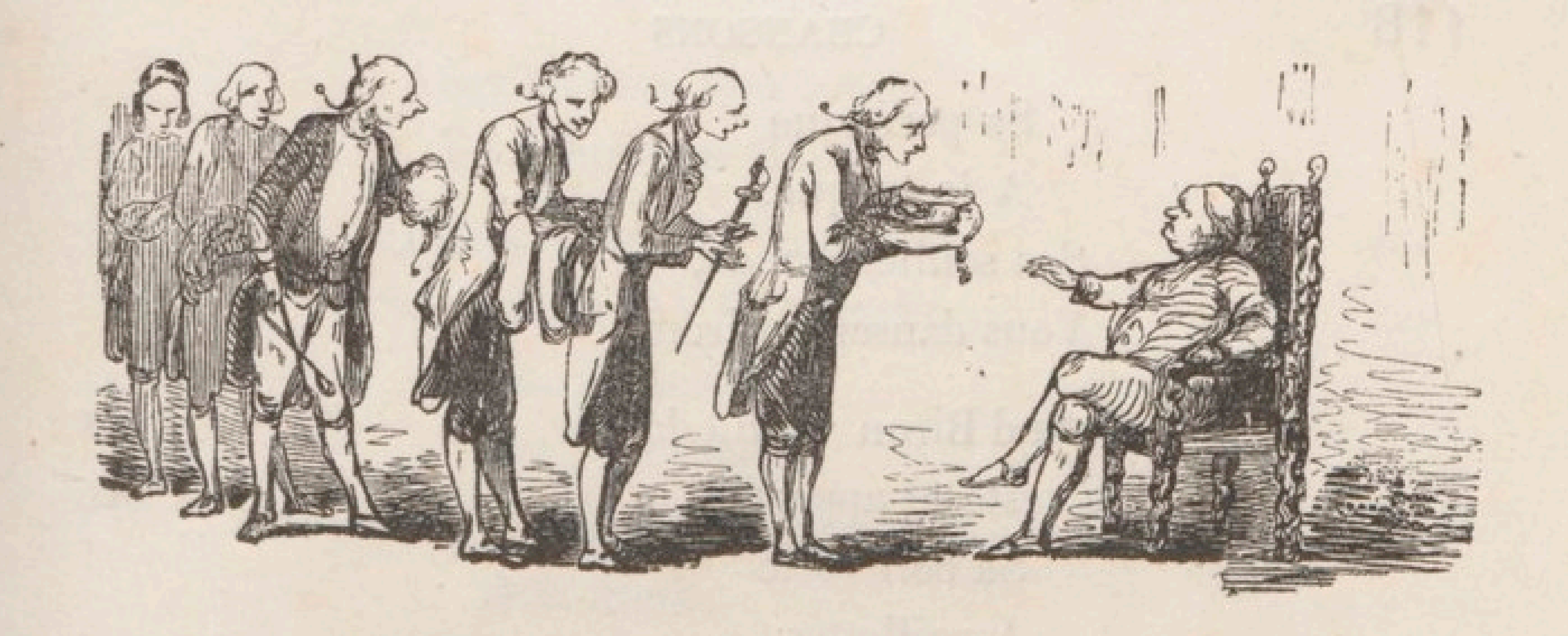
Que les hommes ne valent rien,
Que les hommes ne valent rien,
Et les garçons encore bien moins
Gentil coquelicot,
Mesdames,
Gentil coquelicot
Nouveau.

Et les garçons encore bien moins.
Et les garçons encore bien moins ;
Des dames il ne me dit rien ;
Gentil coquelicot,
Mesdames ;
Gentil coquelicot
Nouveau.

Des dames il ne me dit rien,
Des dames il ne me dit rien ;
Mais des d'moiselles beaucoup de bien.
Gentil coquelicot,
Mesdames,
Gentil coquelicot
Nouveau,

QUAND BIRON VOULUT DANSER.





BIRON.

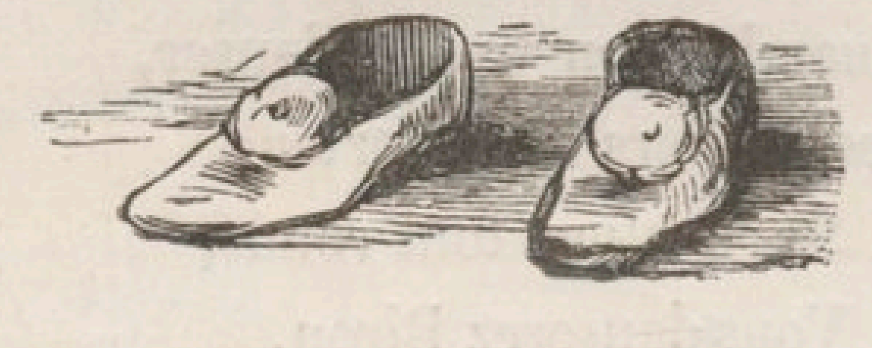
Quand Biron voulut danser, *bis.*
Ses souliers fit apporter ; *bis.*
Ses souliers tout ronds,
Vous danserez Biron.

Quand Biron voulut danser,
Sa perruqu' fit apporter,
Sa perruque
A la turque ;
Ses souliers tout ronds,
Vous danserez Biron.

Quand Biron voulut danser, *bis.*
Son habit fit apporter, *bis.*
Son habit
De petit gris,

Sa perruque
A la turque,
Ses souliers ronds,
Vous danserez Biron.

Quand Biron voulut danser, *bis*
Sa veste fit apporter, *bis.*
Sa bell' veste
A paillettes,
Son habit
De petit gris,
Sa perruque
A la turque,

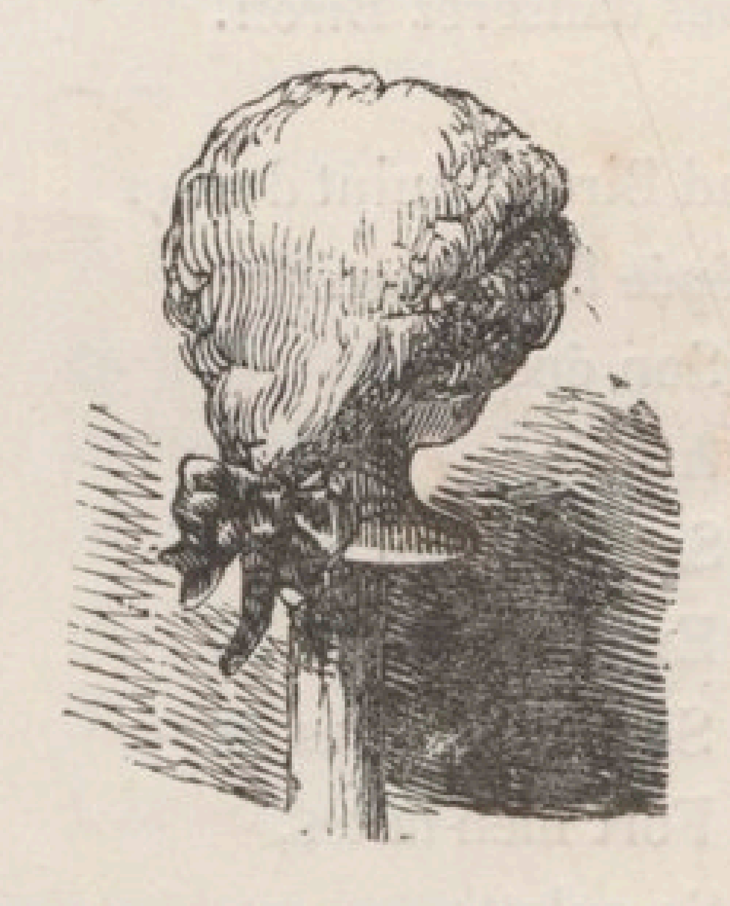


Ses souliers tout ronds,
Vous danserez Biron.

Quand Biron voulut danser, *bis*
Sa culotte fit apporter, *bis.*
Sa culotte
A la mode,
Sa bell' veste
A paillettes,
Son habit
De petit gris,
Sa perruque
A la turque,

Ses souliers tout ron ls,
Vous danserez Biron.

Quand Biron voulut danser, *bis.*
Ses manchettes fit apporter, *bis.*
Ses manchettes
Fort bien faites,
Sa culotte
A la mode,
Sa bell' veste
A paillettes,
Son habit
De petit gris,
Sa perruque



A la turque,
Ses souliers tout ronds,
Vous danserez Biron.

Quand Biron voulut danser, *bis.*
Son chapeau fit apporter, *bis.*

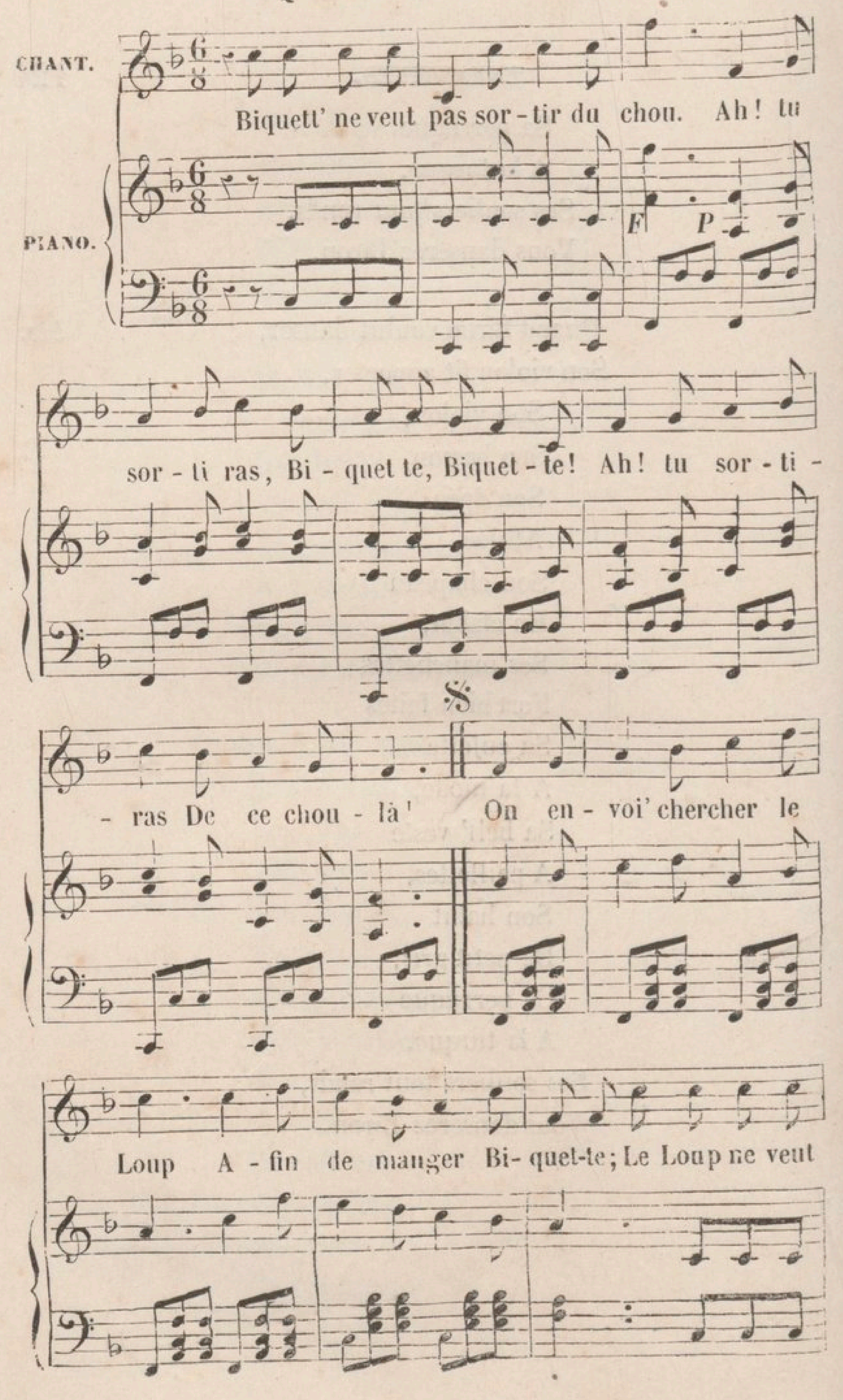
Son chapeau
En clabot,
Ses manchettes
Fort bien faites,
Sa culotte
A la mode.
Sa bell' veste
A paillettes,
Son habit
De petit gris,
Sa perruque
A la turque,
Ses souliers tout ronds,
Vous danserez Biron.

Quand Biron voulut danser *bis.*
Son épée fit apporter,
Son épée
Affilée,
Son chapeau
En clabot
Ses manchettes
Fort bien faites,
Sa culotte
A la mode,
Sa bell' veste
A paillettes,
Son habit
De petit gris.

Sa perruque
A la turque,
Ses souliers tout ronds,
Vous danserez Biron.

Quand Biron voulut danser, *bis.*
Son violon fit apporter,
Son violon,
Son basson,
Son épée
Affilée,
Son chapeau
En clabot,
Ses manchettes
Fort bien faites
Sa culotte
A la mode,
Sa bell' veste
A paillettes,
Son habit
De petit gris,
Sa perruque
A la turque,
Ses souliers tout ronds,
Vous danserez Biron.

BIQUETTE ET LE LOUP.





Biquette ne veut pas
Sortir du chou;
Ah! tu sortiras
Biquette, biquette,
Ah! tu sortiras
De ce chou-là.

On va chercher le chien pour manger biquette ;
Le chien ne veut pas manger biquette,
Biquette ne veut pas sortir du chou.

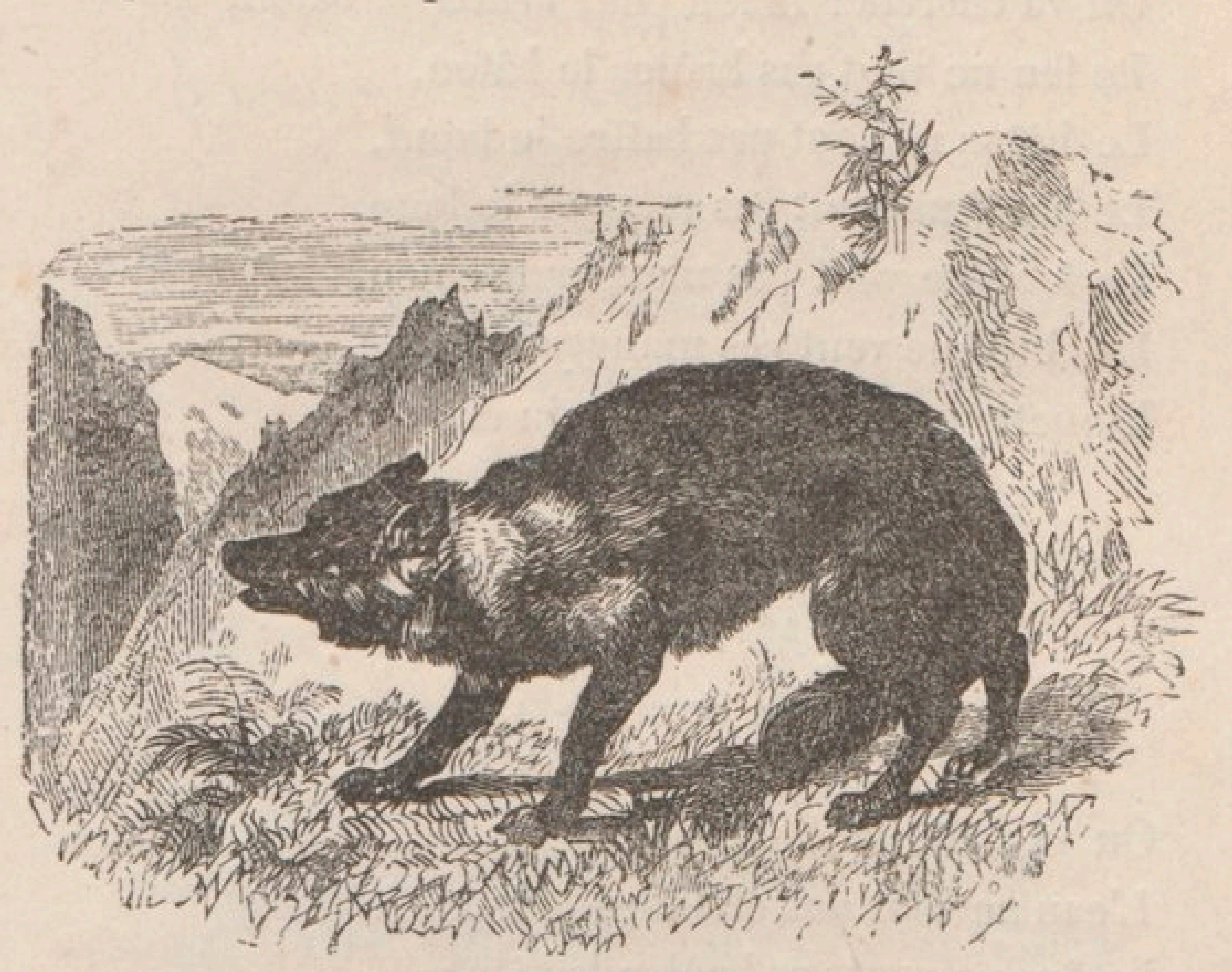


Ah ! tu sortiras
Biquette, biquette,
Ah ! tu sortiras
De ce chou-là.

On va chercher le loup pour manger le chien ;
Le loup ne veut pas manger le chien,
Le chien ne veut pas manger biquette,
Biquette ne veut pas sortir du chou.
Ah ! tu sortiras
Biquette, biquette,
Ah ! tu sortiras
De ce chou là.

On va chercher le bœuf pour manger le loup,
Le bœuf ne veut pas manger le loup,

Le loup ne veut pas manger le chien,
Le chien ne veut pas manger biquette,
Biquette ne veut pas sortir du chou.



Ah! tu sortiras
Biquette, biquette,
Ah! tu sortiras
De ce chou-là.

On va chercher le bâton pour battre le bœuf,
Le bâton ne veut pas battre le bœuf,
Le bœuf ne veut pas manger le loup,
Le loup ne veut pas manger le chien,
Le chien ne veut pas manger biquette,
Biquette ne veut pas sortir du chou.
Ah! tu sortiras
Biquette, biquette,

Ah ! tu sortiras
De ce chou-là.

On va chercher le feu pour brûler le bâton,
Le feu ne veut pas brûler le bâton,
Le bâton ne veut pas battre le bœuf,
Le bœuf ne veut pas manger le loup,
Le loup ne veut pas manger le chien,
Le chien ne veut pas manger biquette,
Biquette ne veut pas sortir du chou.
Ah ! tu sortiras
Biquette, biquette,
Ah ! tu sortiras
De ce chou-là.

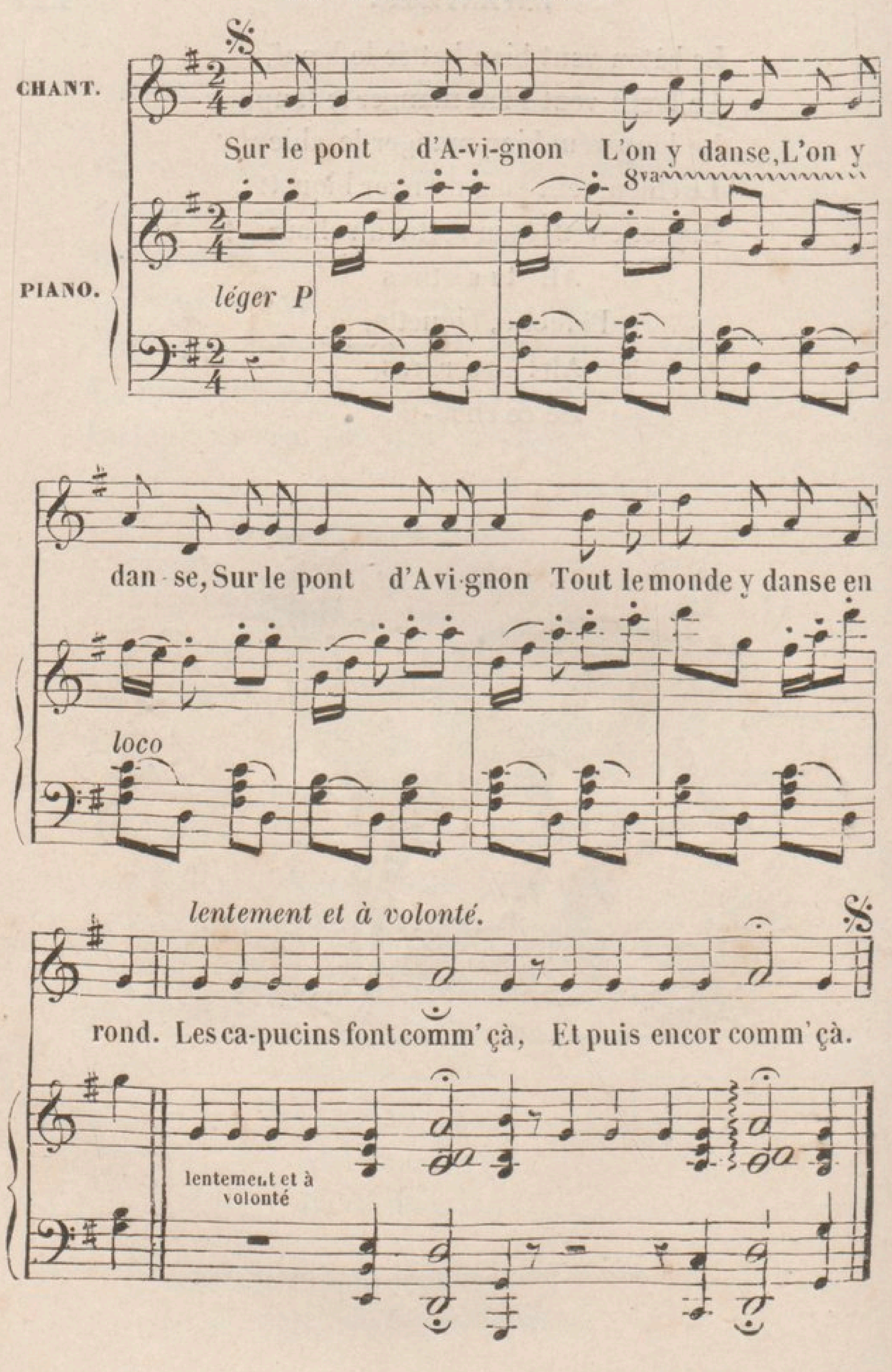
On va chercher l'eau pour éteindre le feu,
L'eau ne veut pas éteindre le feu,
Le feu ne veut pas brûler le bâton,
Le bâton ne veut pas battre le bœuf,
Le bœuf ne veut pas manger le loup,
Le loup ne veut pas manger le chien,
Le chien ne veut pas manger biquette,
Biquette ne veut pas sortir du chou.
Ah ! tu sortiras
Biquette, biquette,
Ah ! tu sortiras
De ce chou-là.

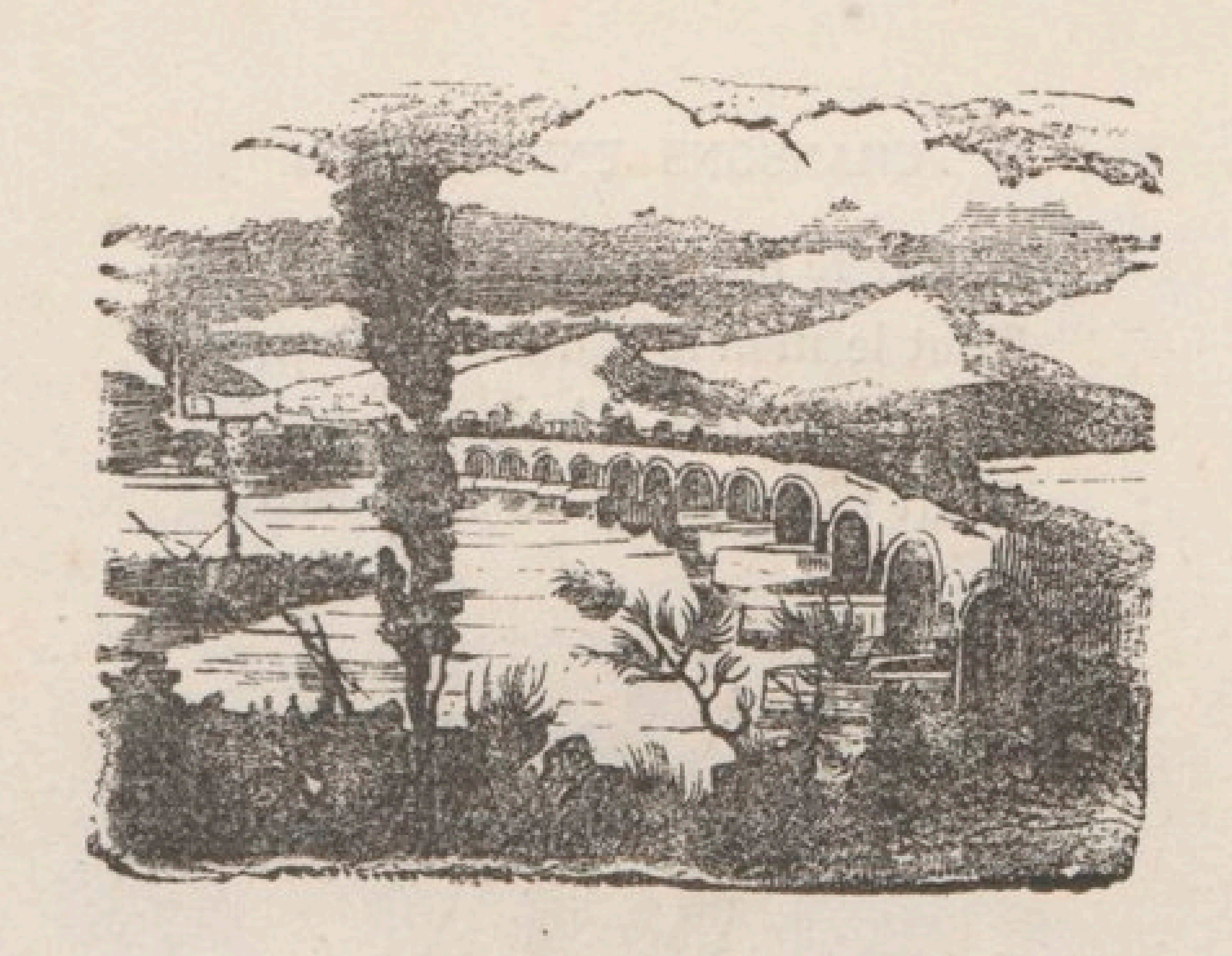
L'eau veut bien éteindre le feu,
Le feu veut bien brûler le bâton,

Le bâton veut bien battre le bœuf,
Le bœuf veut bien manger le loup,
Le loup veut bien manger le chien,
Le chien veut bien manger biquette,
Biquette veut bien sortir du chou.
Ah! tu sortiras
Biquette, biquette,
Ah! tu sortiras
De ce chou-là.



LE PONT D'AVIGNON.





SUR LE PONT D'AVIGNON.

Sur le pont d'Avignon,
Tout le monde y danse, danse ;
Sur le pont d'Avignon,
Tout le monde y danse en rond.



Les beaux messieurs font comme ça ;

Sur le pont d'Avignon,
Tout le monde y danse, danse,
Sur le pont d'Avignon,
Tout le monde y danse en rond.



Et les capucins font comme ça;
Sur le pont d'Avignon,
Tout le monde y danse, danse,
Sur le pont d'Avignon,
Tout le monde y danse en rond.

Les enfants peuvent ajouter tous les métiers ou toutes les professions qui leur viendront à la pensée, et singer, autant que possible, leurs allures et leurs habitudes.



M. DORSAN, CHARLOTTE, ÉMILE.

CHARLOTTE.

Mon papa, mon frère ne veut pas me prêter son Polichinelle.

M. DORSAN

Mais, ma fille, un Polichinelle n'est pas un joujou pour une demoiselle. N'avez-vous pas votre poupée?

CHARLOTTE.

Oui, mais ma poupée n'est pas si drôle que le Polichinelle qui remue les bras, les jambes et les yeux,

au moyen des petites ficelles qui lui donnent l'air vivant.

M. DORSAN.

Charlotte, vous êtes fort jeune, et je vous pardonn de vouloir vous amuser quelques instants avec le jouet de votre frère : mais prenez garde de le gâter.

ÉMILE.

Mon papa, c'est pour cela que je le lui refusais; elle ne saura pas faire aller mon Polichinelle aussi bien que moi, et elle s'amuserait beaucoup mieux en me le voyant faire danser. D'ailleurs je sais la chanson que ma bonne m'a apprise, et si vous voulez, je vais vous donner le spectacle.

M. DORSAN.

J'y consens. Assieds-toi près de moi, Charlotte. Nous serons spectateurs, et nous nous amuserons.

CHARLOTTE.

Comment ! vous, mon papa, vous vous amuserez à regarder Polichinelle ?

M. DORSAN.

Pourquoi pas? Polichinelle m'amusait beaucoup quand j'étais enfant; je ne serai pas fâché de renouveler connaissance avec lui. Mais je suis sûr, mes enfants, que vous ne savez pas l'histoire de Polichinelle.

ÉMILE.

L'histoire d'une marionnette de bois et de carton?

M. DORSAN.

Polichinelle est un personnage célèbre, dont l'origine est si ancienne qu'elle est inconnue. Des savants ont prétendu avoir retrouvé son portrait dans les ruines d'Herculanum, ville d'Italie, qui a été ensevelie, il y a dix-huit cents ans, sous les cendres du Vésuve. Mais l'antiquité de sa famille ne fait pas son mérite, il a celui d'amuser les grands et les petits enfants. Sa figure réjouie, ses deux bosses, son caractère jovial, son parler grotesque, en ont fait l'acteur le plus amusant des marionnettes, et le joujou classique dont les petits garçons font le plus de cas. Il n'y a pas de pays où Polichinelle ne soit connu. On le voit en Italie, en

Angleterre, en Turquie, en Égypte, et il joue partout le même rôle dans le même drame.

On dit que ce sont les Bohémiens qui l'ont porté dans toutes les parties de l'Orient. En Perse, on l'appelle *Pendj;* en Angleterre, *Punch*, en Italie, *Pulcinella*, dont nous avons fait *Polichinelle*.

Ce personnage grotesque n'est connu en France que depuis le règne de Charles IX, il y a trois cents ans, et il a gardé chez nous le costume de cette époque.

Sous le règne de Louis XIII, il y eut un fameux joueur de marionnettes, nommé Brioché, qui avait son théâtre au bout du Pont-Neuf, et la société de ce temps-là ne dédaignait pas d'aller voir Polichinelle.

Il faut que je vous raconte une aventure qui arriva à ce pauvre Brioché, en Suisse, où il avait transporté son théâtre. La figure de Polichinelle, ses gestes, ses discours épouvantèrent les spectateurs ignorants de ce pays. Ils regardèrent Brioché comme un magicien, et Polichinelle comme un diable. Le joueur de marionnettes fut mis en prison et on lui faisait son procès, lorsque, heureusement pour lui, un officier français expliqua au magistrat le mécanisme des petits acteurs de bois. Brioché ayant recouvré sa liberté, quitta promptement la Suisse, en se promettant bien de ne

plus exposer ses talents, aux yeux d'un peuple si crédule.

CHARLOTTE.

Pauvre Brioché! il l'a échappé belle! Mais mon papa, pourquoi Polichinelle a-t-il deux bosses?

M. DORSAN.

C'est que les bossus sont ordinairement malins, et que c'est le caractère qu'on donne à Polichinelle. La voix rauque qu'on lui prête est aussi celle des bossus; on l'imite au moyen d'un petit instrument d'ivoire ou de fer-blanc, que le joueur de marionnettes met dans sa bouche, et que l'on appelle une pratique. — Le *Pulcinella* des Italiens n'a point cette voix, et n'a pas non plus deux bosses comme le nôtre. Il est à peu près habillé comme notre pierrot, avec un demi-masque noir sur la figure. Ce personnage est fort aimé des Napolitains, et à Naples, ce ne sont pas seulement les enfants qui vont voir les marionnettes, mais les personnes de toutes les classes, et même celles de la plus haute société. On appelle en Italie ces petites figures, *Puppi* ou *Burattini*.

Il y a une centaine d'années que les petits specta-

cles de la foire firent aussi courir tout Paris, avec des marionnettes. Les auteurs les plus spirituels de cette époque ne dédaignèrent pas de composer des pièces pour Polichinelle, Arlequin et Pierrot.



Croiriez-vous que le fameux Polichinelle de ce temps-là existe encore ? Oui, mes enfants, il est conservé avec grand soin, dans le cabinet d'un amateur, auteur dramatique (1), qui le tient du fils du célèbre Favart. Le portrait de ce Polichinelle centenaire est gravé dans le *Magasin pittoresque* (année 1834), ouvrage très intéressant dont je vous ferai cadeau.

Maintenant on ne voit plus Polichinelle que chez Séraphin, et dans les baraques des Champs-Élysées. On en fait aussi des jouets pour les enfants. Mais voyons celui-ci. Émile nous a promis de le faire danser et

(1) C'est l'auteur de cet ouvrage.

de chanter sa chanson, l'air en est très joli, si je m'en souviens, c'est ce qu'on appelle la *Sabotière*.

ÉMILE.

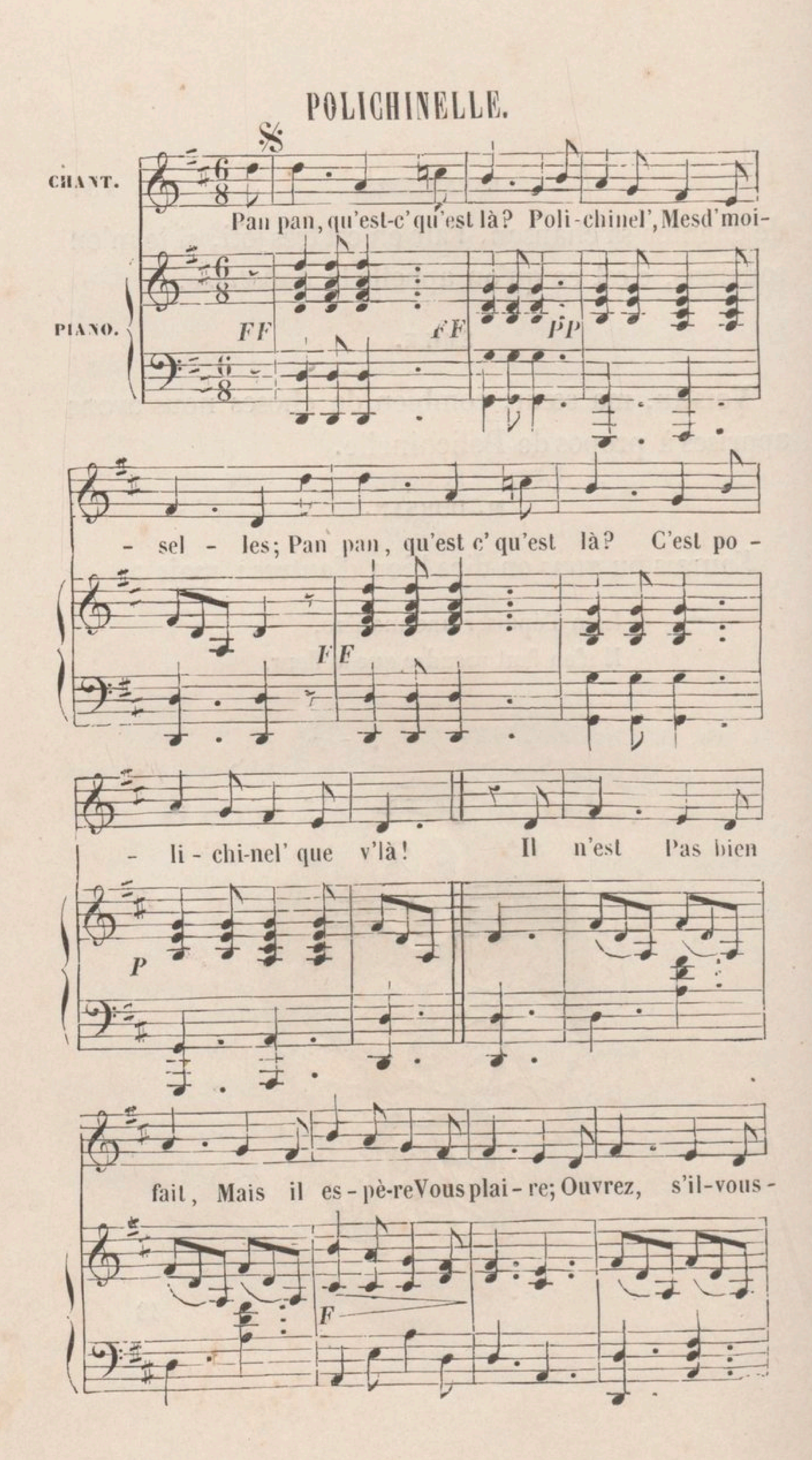
Vois-tu, ma sœur, combien de choses nous avons apprises à propos de Polichinelle.

M. DORSAN.

J'aurais pu vous en dire bien d'autres; mais :

> Loin d'épuiser une matière,
> Il n'en faut prendre que la fleur.




POLICHINELLE.
CHANT.
PIANO.
Pan pan, qu'est-c' qu'est là? Poli-chinel', Mesd'moi-
- sel - les; Pan pan, qu'est c' qu'est là? C'est po -
- li - chi-nel' que v'là!
Il n'est Pas bien
fait, Mais il es - pè-re Vous plai - re; Ouvrez, s'il-vous -
FF
FF
PP
FF
P
F



POLICHINELLE.

Pan, pan, — Qu'est-c' qu'est là ?
— C'est Polichinell',
Mam'selle.
Pan, pan. — Qu'est-c' qu'est là ?
C'est Polichinell' que v'là.

Il n'est
Pas bien fait ;
Mais il espère
Vous plaire.
Ouvrez, s'il vous plaît,
Il chant'ra son p'tit couplet.
Pan, pan. — Qu'est-c' qu'est là ?
— C'est Polichinell',
Mam'selle.
Pan, pan. — Qu'est-c' qu'est là ?
C'est Polichinell' que v'là.

Joyeux,
En tous lieux,
Toujours en cadence,
Il danse,
Marquant, à propos,
La m'sure avec ses sabots.

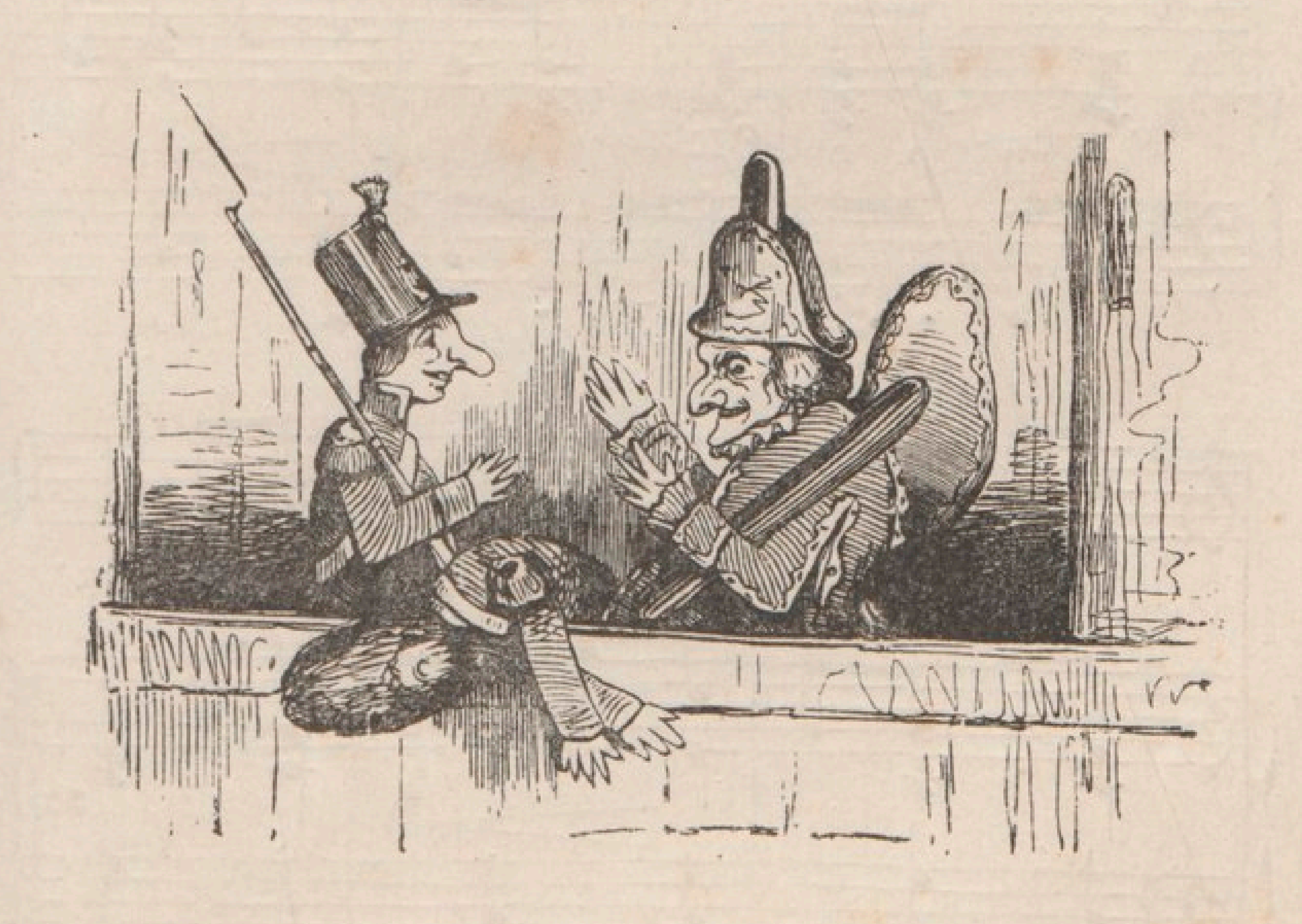


Pan, pan. — Qu'est-c' qu'est là?
— C'est Polichinell',
Mam'selle.
Pan, pan. — Qu'est-c' qu'est là?
C'est Polichinell' que v'là.

Chez lui,
Point d'ennui;
Sans négoce,
Il roul' sa bosse,
Il s' moque des sots,
Et s' promène en f'sant l' gros dos.
Pan, pan. — Qu'est-c' qu'est là?
— C'est Polichinell',
Mam'selle.

Pan, pan. — Qu'est-c' qu'est là?
C'est Polichinell' que v'là.

Enfants,
P'tits et grands,
Il aspire
A vous fair' rire;
Disant : jeun's et vieux,
Quand on rit, on est heureux.
Pan, pan. — Qu'est-c' qu'est là?
— C'est Polichinell',
Mam'selle.
Pan, pan. — Qu'est-c' qu'est là?
C'est Polichinell' que v'là.



LE PAUVRE ET LE RICHE.





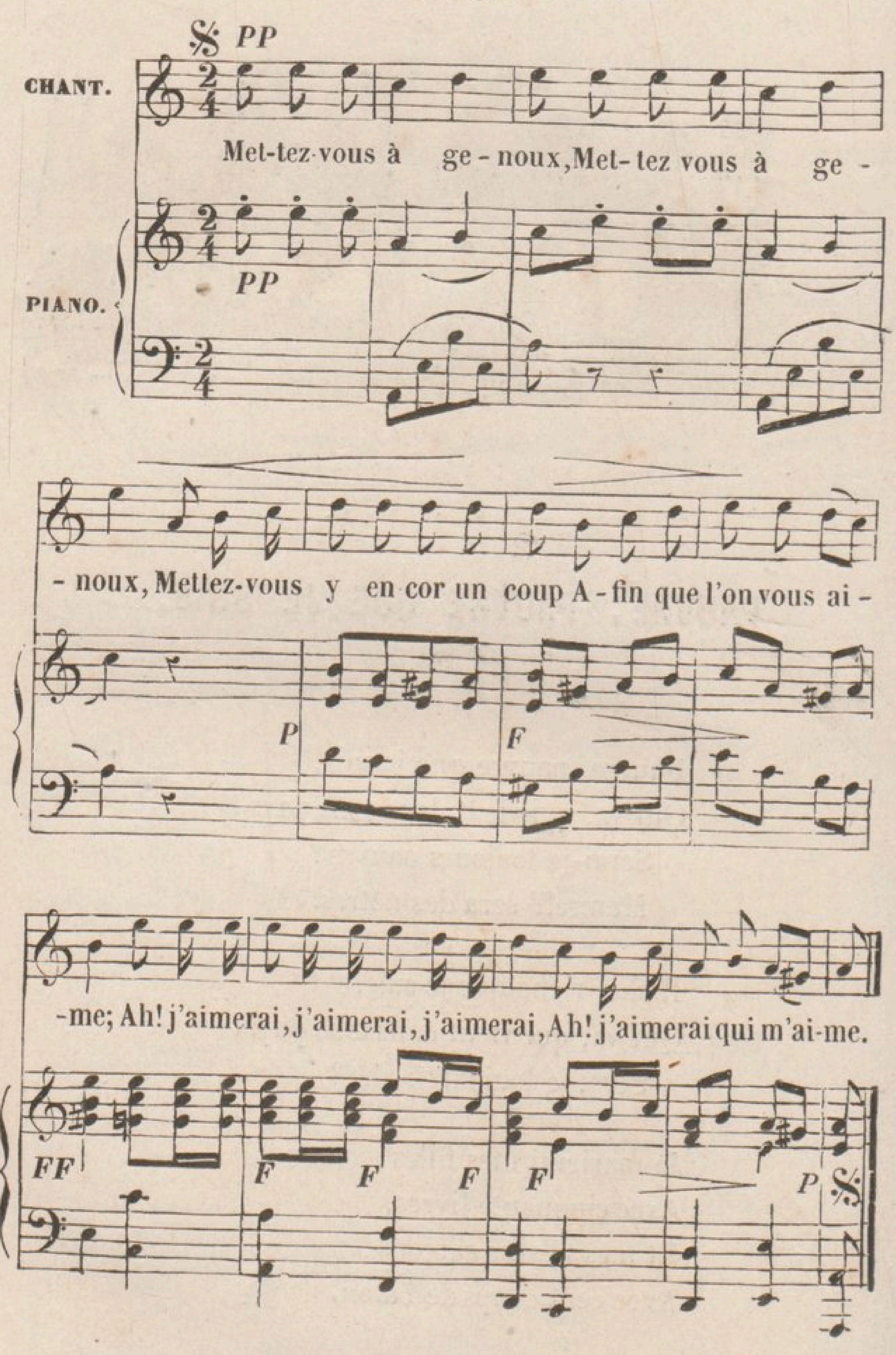
PAUVRE, PAUVRE QUE JE SUIS.

Pauvre, pauvre que je suis,
Qui va, qui vient dans tous pays ;
Serai-je toujours pauvre ?
Mamsell' sera des nôtres.

Riche, riche que je suis,
Qui va, qui vient dans tous pays;
Serai-je toujours riche ?

Je marierai mes filles
Avec cinquante livres,
Et mes vilains garçons
Avec cent coups de bâton.

J'AIMERAI QUI M'AIME.





J'AIMERAI QUI M'AIME.

Mam'selle entrez chez nous, *bis.*
Mam'selle entrez encor un coup,
Afin que l'on vous aime ;
Ah ! j'aimerai, j'aimerai, j'aimerai,
Ah ! j'aimerai qui m'aime.

Une amie, choisissez-vous, *bis.*
Choisissez la encor un coup,
Afin que l'on vous aime ;
Ah ! j'aimerai, j'aimerai, j'aimerai,
Ah ! j'aimerai qui m'aime.

Mettez-vous à genoux, *bis.*
Mettez-vous y encor un coup,
Afin que l'on vous aime ;
Ah ! j'aimerai, j'aimerai, j'aimerai,
Ah ! j'aimerai qui m'aime.

Faites-vous les yeux doux,
Faites-vous les encor un coup,
Afin que l'on vous aime ;
Ah ! j'aimerai, j'aimerai, j'aimerai,
Ah ! j'aimerai qui m'aime.

Et puis embrassez-vous, *bis.*
Embrassez-vous encor un coup
Afin que l'on vous aime ;
Ah ! j'aimerai, j'aimerai, j'aimerai,
Ah ! j'aimerai qui aime.

Revenez parmi nous, *bis.*
Revenez y encor un coup,
Afin que l'on vous aime ;
Ah ! j'aimerai, j'aimerai, j'aimerai,
Ah ! j'aimerai qui m'aime.





J'AIMERAI *qui m'aime*, semble une proposition très raisonnable; mais pour être aimé, il faut le mériter.

Il y a longtemps qu'un poète latin l'a dit; mais comme il est probable que mes jeunes lectrices ne savent pas le latin, ce qu'Ovide a dit en cette langue dans son art d'aimer, je le leur dirai en français.

Pour être aimé, soyez aimable.

La jeune et gentille Clarisse, n'avait sans doute pas réfléchi à cette nécessité de plaire pour concilier l'affection.

Elle avait douze ans, une charmante figure, des yeux vifs, une jolie bouche, de beaux cheveux châtains, une taille élégante; mais avec tout cela, elle ne plaisait pas, même au premier abord.

Pourquoi?

C'est que Clarisse était trop persuadée de ses avantages, que sa jolie mine était dédaigneuse, que ses yeux étaient malins, son sourire moqueur, et qu'elle redressait sa taille avec fierté, au lieu de lui laisser ce naturel gracieux, ce doux abandon qui prêtent tant de charmes à une jeune personne.

Tout cela donnait mauvaise opinion de son caractère qui cependant était naturellement bon ; mais qui n'en avait pas l'apparence.

Dans tous les jeux où Clarisse se trouvait avec les jeunes personnes de son âge, elle voulait dominer : aussi, au lieu de la chercher, on avait fini par la fuir, et quand une bande joyeuse se livrait aux danses ou aux plaisirs enfantins, et qu'elle arrivait avec sa bonne, on se gardait bien de l'inviter à partager des plaisirs qui auraient été troublés par son petit despotisme.

Un jour qu'elle était allée aux Tuileries avec sa maman, elle vit une troupe de jeunes personnes de sa connaissance, qui continuèrent leurs jeux sans paraître faire attention à elle. D'abord elle fut trop fière pour solliciter son admission. Cependant, elle regardait avec envie les aimables récréations de ses jeunes compagnes, et quand sa maman lui dit : Clarisse, pourquoi ne joues-tu pas avec ces demoiselles?

Clarisse répondit : Maman, on ne m'invite pas.

— Eh bien ! ma fille, on ne peut pas savoir si tu désires être invitée. Demandes à ces demoiselles, si elles veulent t'admettre dans leurs jeux.

— Mais, maman, si on me refuse, ce sera fort humiliant pour moi.

— Et pourquoi te refuserait-on ?

— Je ne sais pas : mais je ne puis me décider à faire cette démarche.

La maman crut que c'était par timidité. Elle ne savait pas que sa fille avait déjà éprouvé quelques désagréments par son ton de supériorité, et qu'elle s'était attirée des ennemies. Elle s'approcha donc du groupe, et d'un ton très aimable, demanda aux jeunes personnes si elles voulaient permettre à Clarisse de jouer avec elles.

Les jeunes filles se regardèrent en silence. La plus grande, celle qui avait l'air le plus raisonnable, prit la parole, et dit à la maman :

— Madame, nous ne demandons pas mieux ; mais mademoiselle votre fille ne voudra peut être pas faire ce qu'exige le jeu que nous allons jouer.

— Je ne suppose pourtant pas que vous jouiez un jeu qui ne soit point convenable.

— Oh ! non, madame, mais c'est que mademoiselle Clarisse est fière.

— Elle aurait tort de l'être avec des personnes aussi aimables que vous paraissez l'être.

— Madame, elle l'a déjà été.

La maman regarda Clarisse qui rougit.

— Si ma fille a eu des torts, dit-elle, je suis certaine qu'elle est toute prête à les réparer.

— N'est-ce pas Clarisse ?

— Oh ! oui, maman, dit la jeune personne, en versant quelques larmes.

— Eh bien ! mesdemoiselles, je vous réponds d'elle. Voyons, dites-moi ce qu'elle aura à faire.

Madame, dit celle qui présidait au jeu, il faudra qu'elle entre dans le rond, qu'elle se mette à genoux, qu'au lieu d'avoir ce coup d'œil sévère, elle nous regarde d'un air aimable, et qu'elle embrasse deux fois celle qu'elle a offensée par son ton de supériorité. Alors nous lui permettrons de se relever, et je vous assure que dorénavant, nous l'aimerons toutes, si elle veut bien nous aimer.

— Clarisse, dit la maman, consentez-vous à ce que demandent ces demoiselles ?

— Oui, maman, et de bien bon cœur. Non seulement j'embrasserai celle que j'ai offensée, mais aussi toutes ces demoiselles, si elles veulent bien le per-

mettre. Je me mettrai à genoux, je leur demanderai pardon.

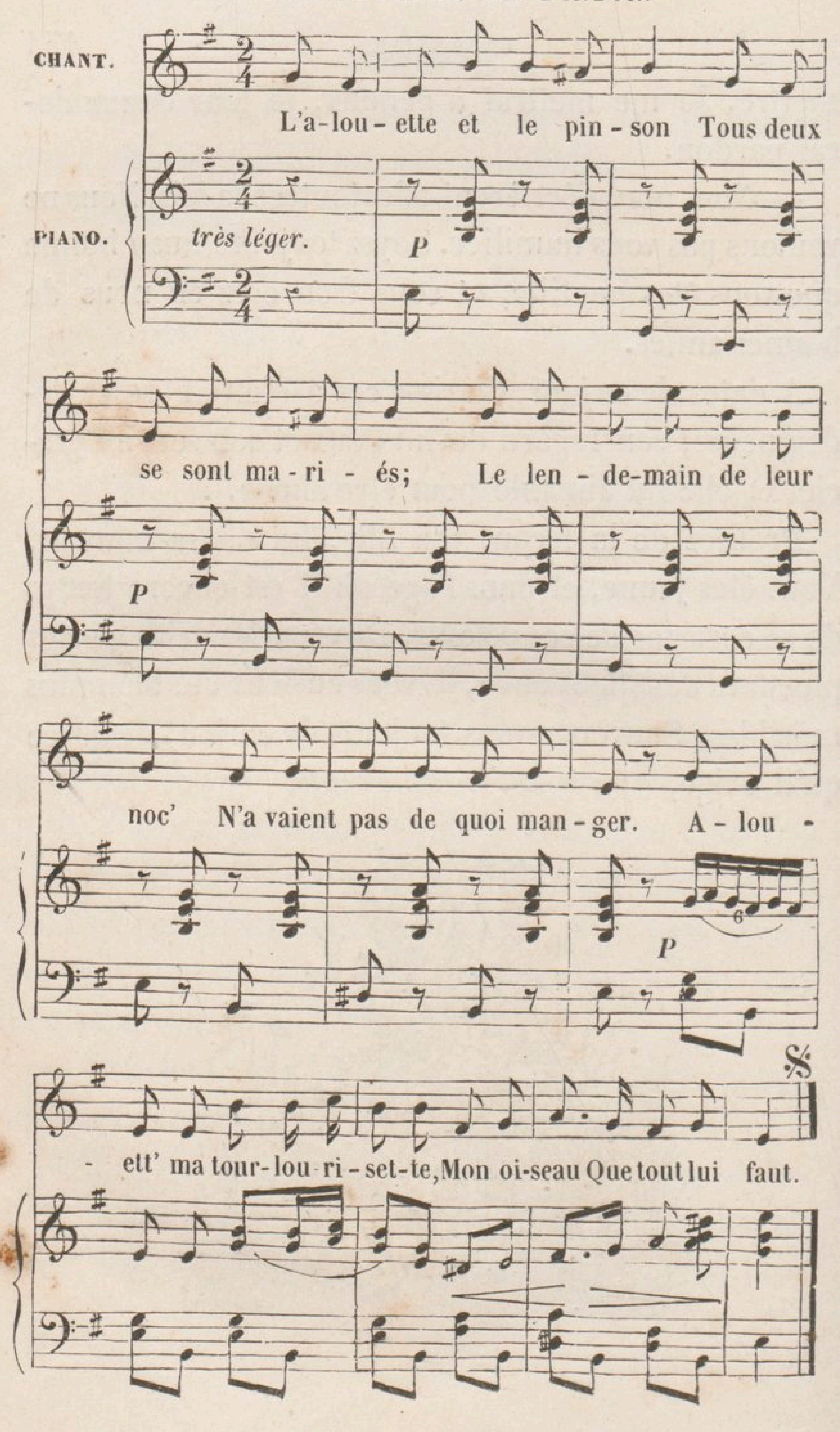
— Non, non, s'écrièrent-elles toutes a la fois. Nous ne voulons pas vous humilier. Soyez toujours aussi bonne que vous êtes gentille, et vous trouverez en nous de bonnes amies.

A dater de ce jour, Clarisse cessa d'être fière et dédaigneuse, son regard devint doux et son sourire gracieux; elle fut aimable pour être aimée.

Profitez de la leçon, ma fille, lui dit sa maman. Vous êtes jeune, et dans l'âge où il est encore temps de se corriger de ses défauts. Si vous les aviez portés plus tard dans le monde, ils vous eussent été bien plus nuisibles. Souvenez-vous toujours de ce jeu, et de ce qu'il exige, *afin que l'on vous aime.*



L'ALOUETTE ET LE PINSON.





L'ALLOUETTE ET LE PINSON.

L'allouette et le pinson,
Tous deux se sont mariés ;
Le lendemain de leur noce
N'avaient pas de quoi manger.
Allouette,
Ma tourlourisette ;
Mon oiseau,
Que tout lui faut.

Le lendemain de leur noce,
N'avaient pas de quoi manger,
Par ici passe un lapin,
Sous son bras tenait un pain.
Allouette,

Ma tourlourisette ;
Mon oiseau,
Que tout lui faut.

Par ici passe un lapin,
Sous son bras tenait un pain ;
Mais du pain nous avons trop,
C'est de la viand' qu'il nous faut.
Allouette.
Ma tourlourisette ;
Mon oiseau;
Que tout lui faut.

Mais du pain nous avons trop,
C'est de la viand' qu'il nous fau' :
Par ici passe un corbeau,
Dans son bec tient un gigot.
Allouette,
Ma tourlourisette ;
Mon oiseau,
Que tout lui faut.

Par ici passe un corbeau,
Dans son bec tient un gigot ;
Mais d' la viand' nous avons trop.
Et c'est du vin qu'il nous faut,
Allouette,
Ma tourlourisette ;
Mon oiseau,
Que tout lui faut.

Mais d' la viand' nous avons trop,
Et c'est du vin qu'il nous faut ;
Par ici passe un' souris,
A son cou pend un baril.
Allouette,
Ma tourlourisette ;
Mon oiseau,
Que tout lui faut.

Par ici passe un' souris,
A son cou pend un baril,
Mais du vin nous avons trop,
C'est d' la musiqu' qu'il nous faut.
Allouette,
Ma tourlourisette ;
Mon oiseau,
Que tout lui faut.

Mais du vin nous avons trop,
C'est d' la musiqu' qu'il nous faut ;



Par ici passe un gros rat,
Un violon tient sous son bras.
Allouette,
Ma tourlourisette;
Mon oiseau,
Que tout lui faut.

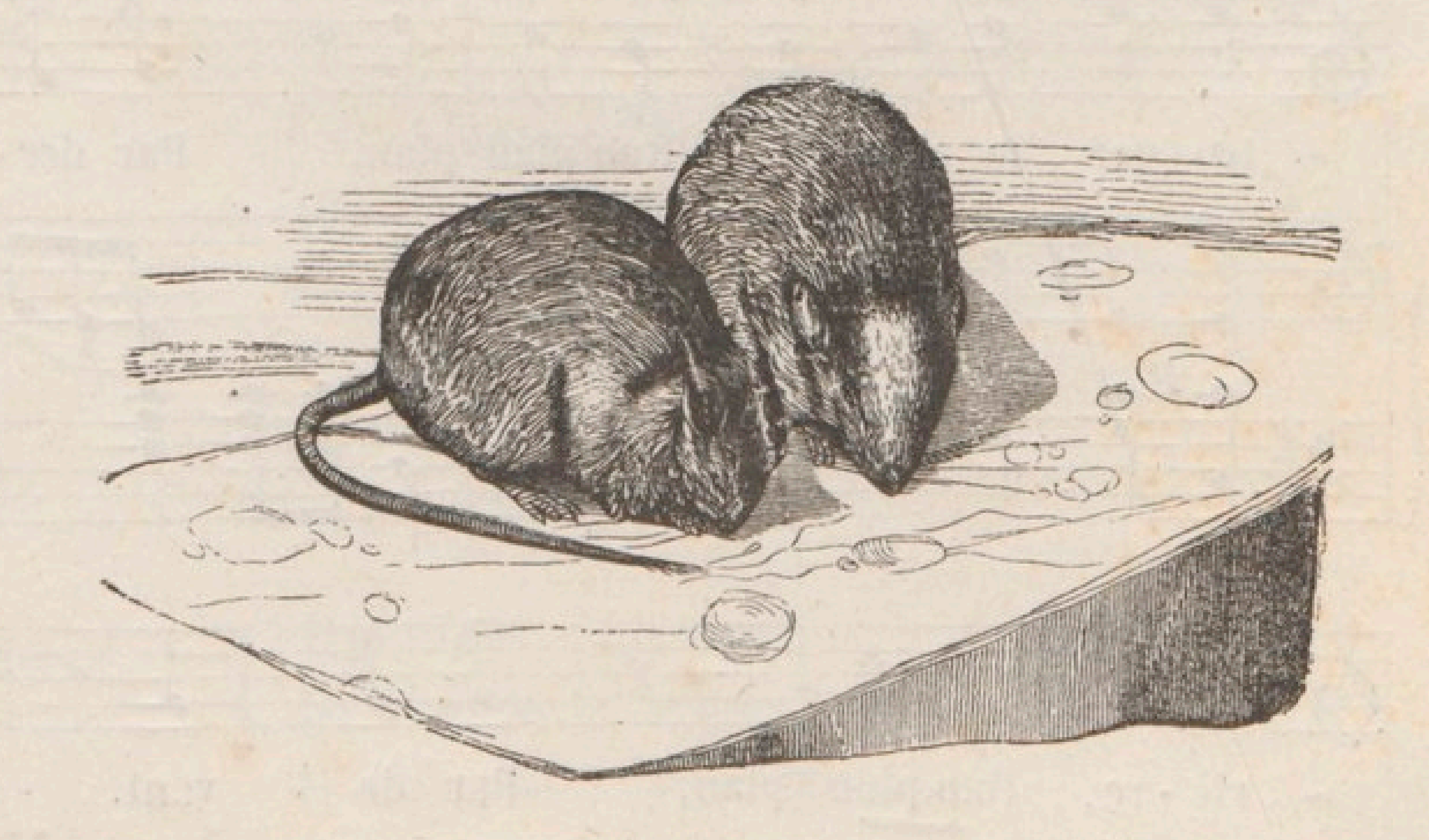
Par ici passe un gros rat.
Un violon tient sous son bras;
Serviteur la compagnie,
N'y a-t-il pas de chat ici?
Allouette,
Ma tourlourisette;
Mon oiseau,
Que tout lui faut.

Serviteur la compagnie,
N'y a-t-il pas un chat ici?
Entrez donc, maître, à danser,

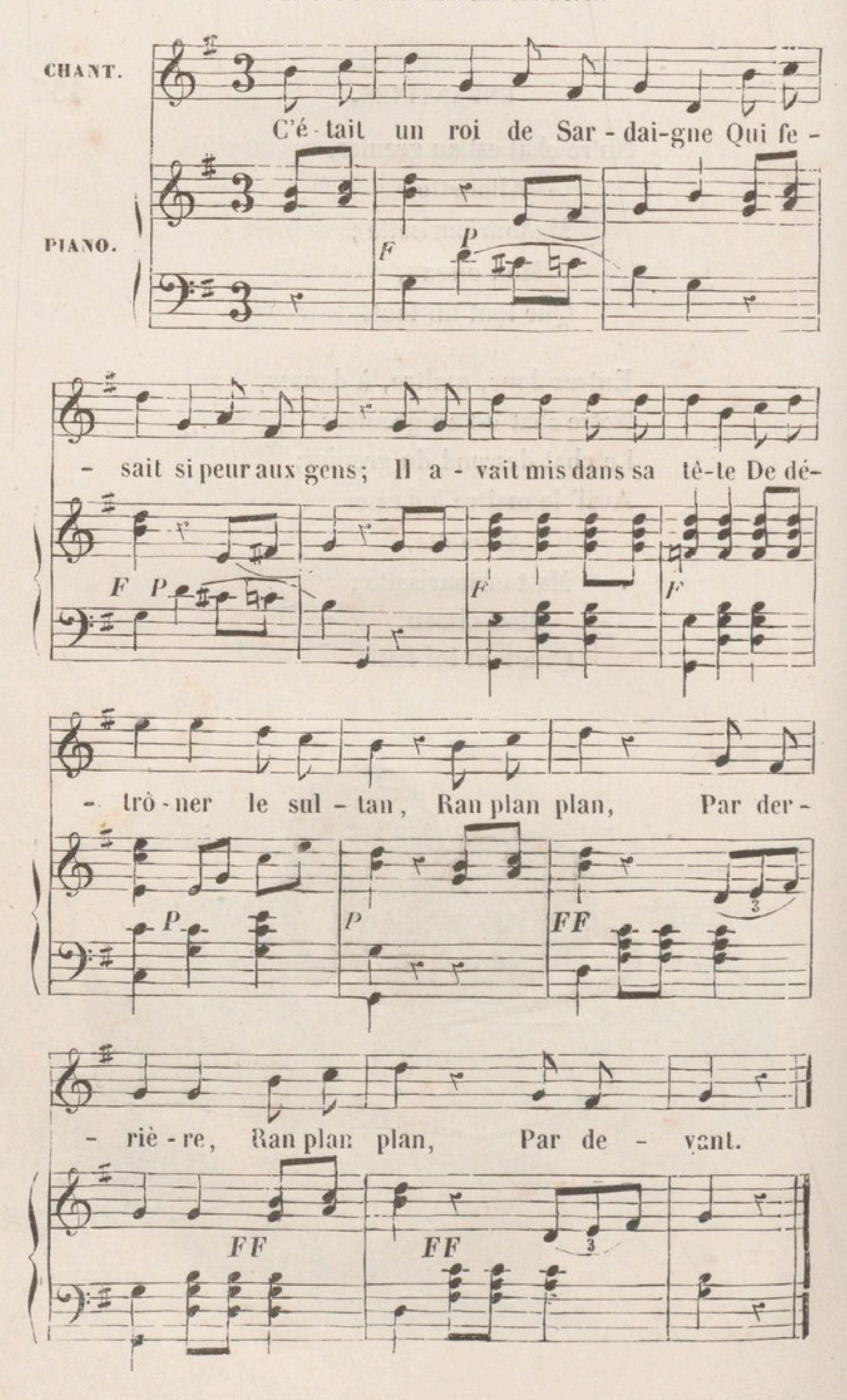


Notre chat est au grenier.
Allouette.
Ma tourlourisette ;
Mon oiseau,
Que tout lui faut.

Entrez donc, maître, à danser,
Notre chat est au grenier ;
Le chat descend du grenier;
Aval' le maître à danser.
Allouette,
Ma tourlourisette ;
Mon oiseau,
Que tout lui faut.



LE ROI DE SARDAIGNE.





LE ROI DE SARDAIGNE.

C'était le roi de Sardaigne,
Qui faisait si peur aux gens ;
Il avait mis dans sa tête
De détrôner le Sultan.
Ran, tan, plan, par derrière,
Ran, tan, plan, par devant.

Il avait mis dans sa tête
De détrôner le Sultan ;
Il avait pour toute armée :
Quatre-vingt-dix paysans.
Ran, tan, plan, par derrière,
Ran, tan, plan, par devant.



Il avait pour toute armée :
Quatre-vingt-dix paysans,
Et pour toute artillerie :
Quatre canons de fer blanc.
Ran, tan, plan, par derrière,
Ran, tan, plan, par devant.

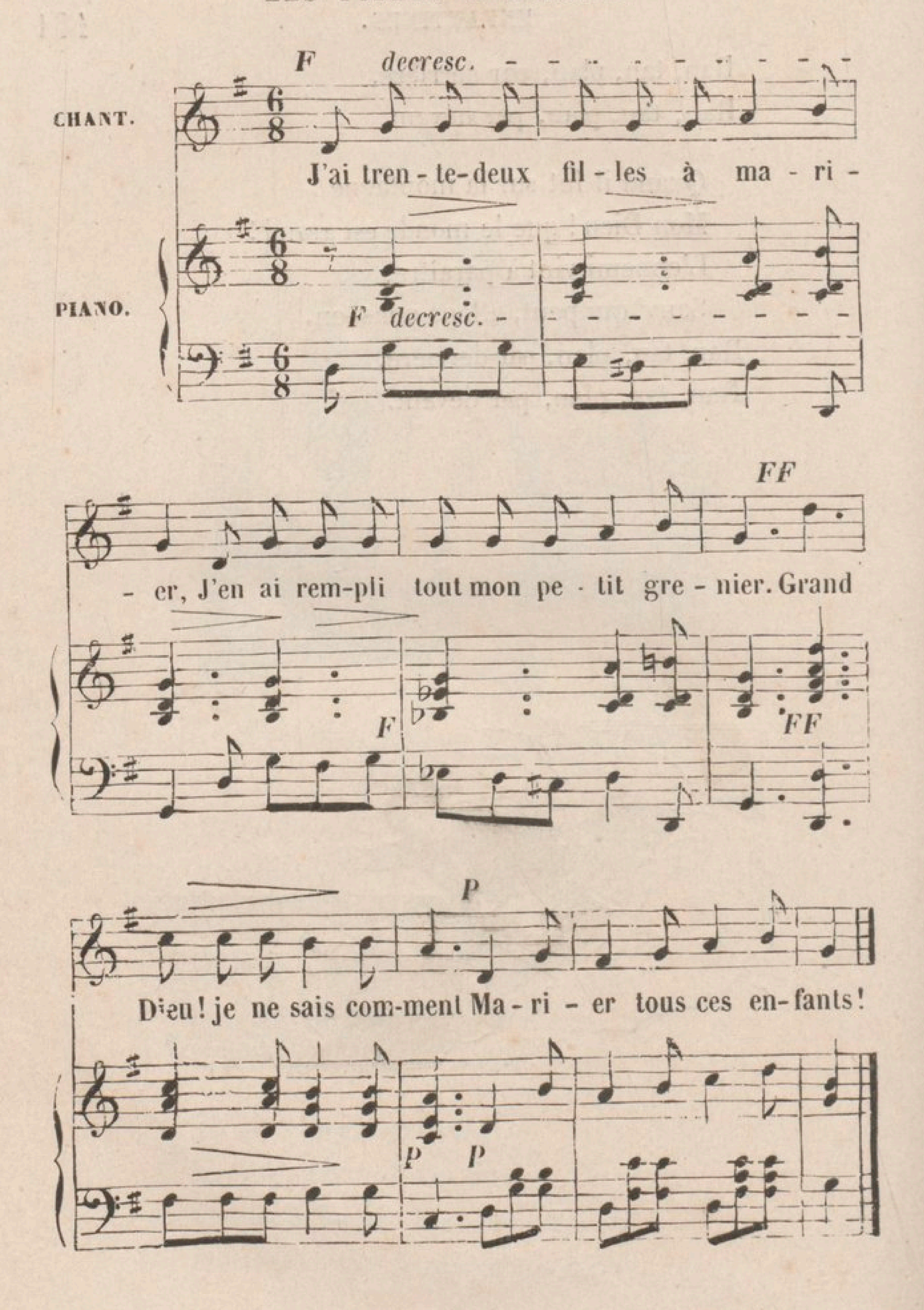
Et pour toute artillerie :
Quatre canonsde fer blanc ;
Quand il fut sur la montagne :
Mon Dieu ! que le monde est grand.

Ran, tan, plan, par derrière,
Ran, tan, plan, par devant.

Quand il fut sur la montagne.
Mon Dieu ! que le monde est grand !
L'ennemi vint à paraître,
Sauv' qui peut, allons nous-en.
Ran, tan, plan, par derrière,
Ran, tan, plan, par devant.



LES FILLES A MARIER.





LES FILLES A MARIER.

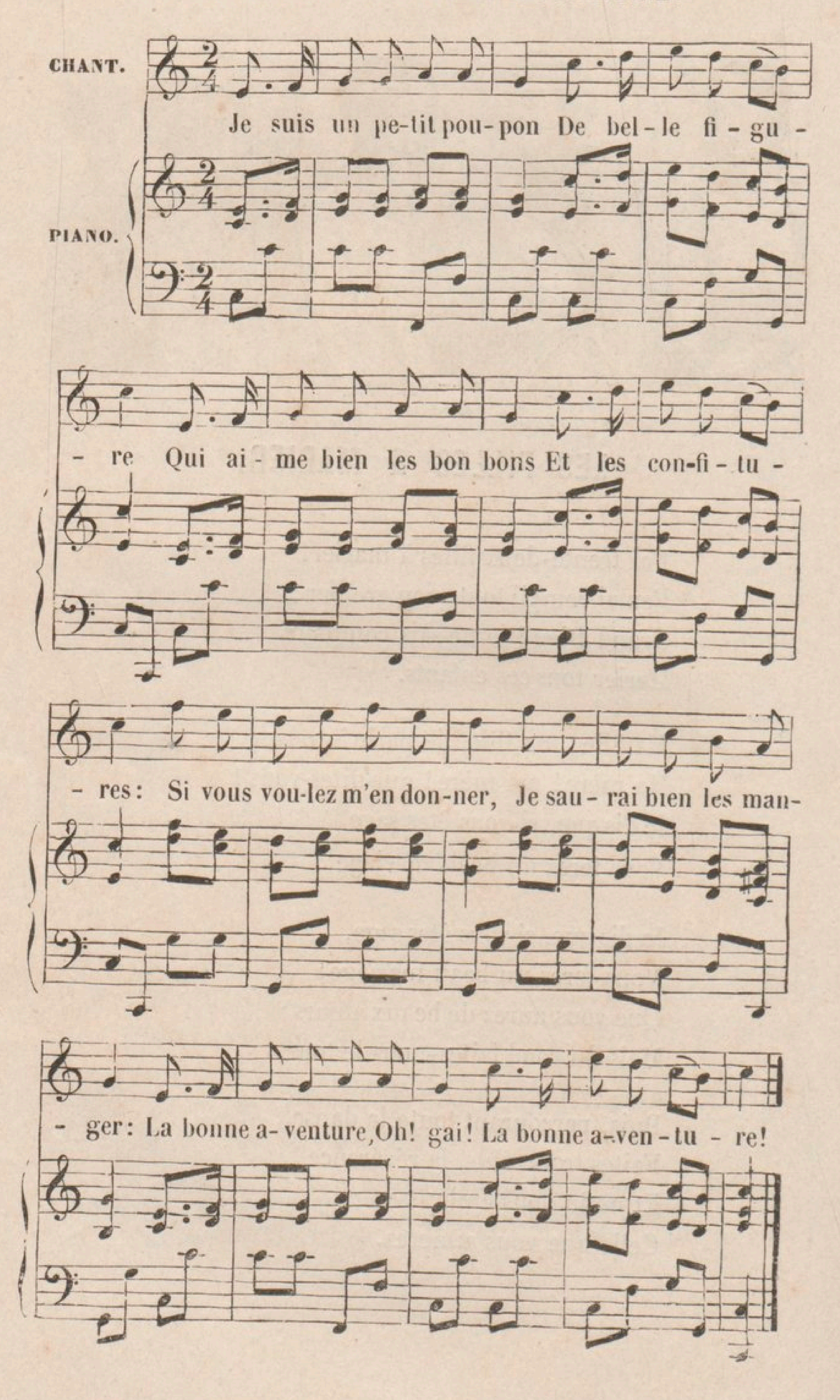
J'ai trente-deux filles à marier,
J'en ai rempli tout mon grenier ;
Grand Dieu ! je ne sais comment
Marier tous ces enfants.

Ma fille ! ma fille ! je parle à vous ;
Ma mère ! ma mère ! que dites-vous ?
Je dis que, si vous êtes sage,
Vous ferez un beau mariage.

Je dis que, si vous êtes sage,
Vous ferez un beau mariage ;
Que vous aurez de beaux atours ;
Mais du rond faites-nous le tour.

Puis, parcourant toute la danse,
Faites trois sauts, la révérence,
Et enfin vous embrasserez
Celle que vous aimerez.

LA BONNE AVENTURE ENFANTINE.





LA BONNE AVENTURE ENFANTINE.

L'ENFANT.

Je suis un petit poupon,
De bonne figure,
Qui aime bien les bonbons
Et les confitures :
Si vous voulez m'en donner,
Je saurai bien les manger.
La bonne aventure,
Oh ! gai !
La bonne aventure.

LA MAMAN.

Lorsque les petits garçons
Sont gentils et sages,
On leur donne des bonbons,
De belles images;
Mais quand ils se font gronder,
C'est le fouet qu'il faut donner.



La triste aventure,
Oh! gai!
La triste aventure.

L'ENFANT.

Je serai sage et bien bon,
Pour plaire à ma mère,
Je saurai bien ma leçon,
Pour plaire à mon père;
Je veux bien les contenter
Et s'ils veulent m'embrasser! ..
La bonne aventure,
Oh! gai!
La bonne aventure.



FILLE DU ROI DONNEZ MOI VOTRE ROSE.



TROIS CENTS SOLDATS.

Trois cents soldats revenant de la guerre, *bis.*
Ran plan, plan.

La fill' du roi étant à sa fenêtre, *bis.*
Ran plan, plan.

Fille du roi donnez-moi votre rose, *bis.*
Ran plan, plan,

Gentil soldat tu n'auras pas ma rose ; *bis.*
Ran plan, plan.

Sire, ô mon roi ! donnez-moi votre fille, *bis.*
Ran plan, plan.

Bel officier, tu n'es pas assez riche, *bis.*
Ran plan, plan.

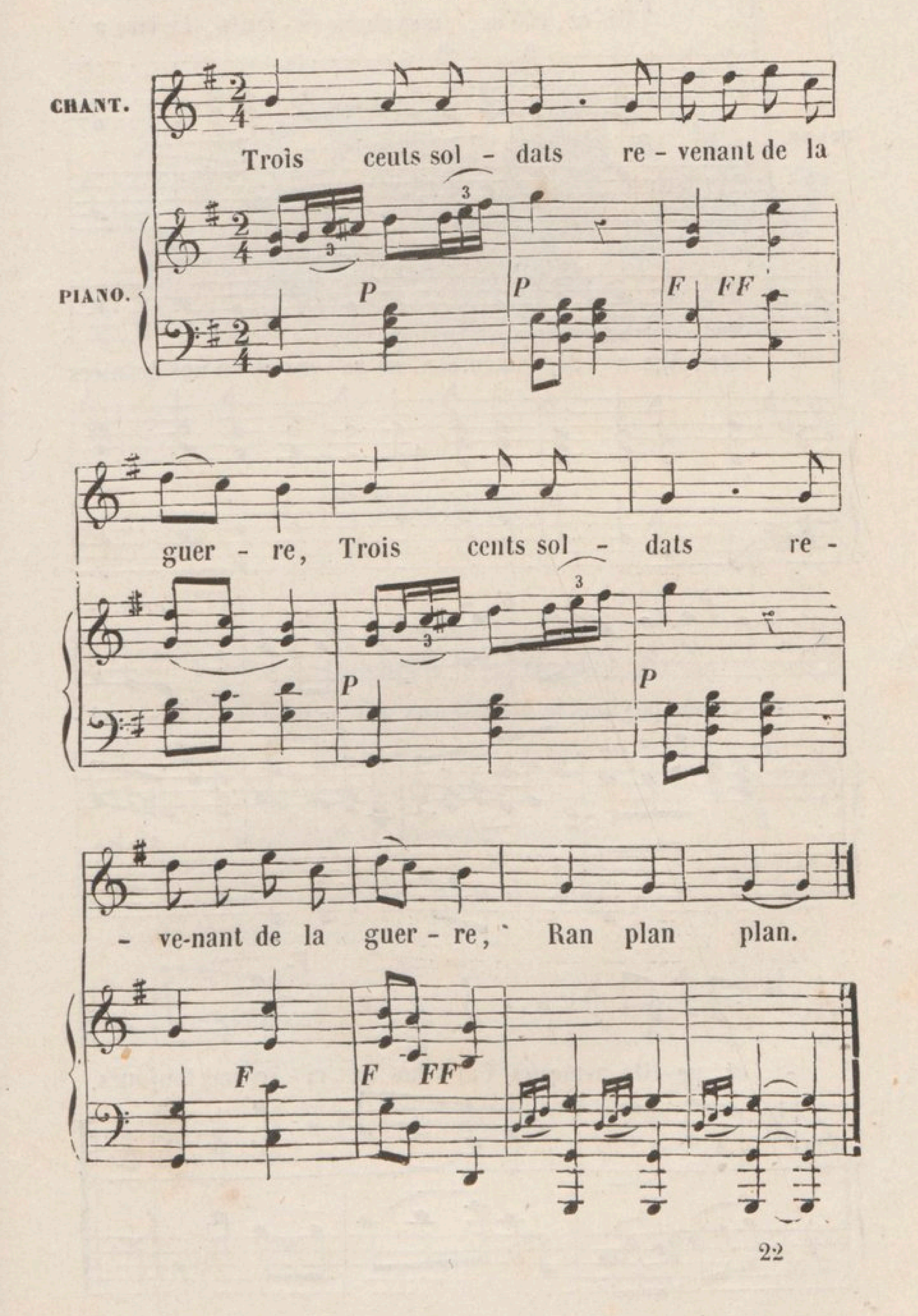
J'ai deux vaisseaux dessur la mer jolie, *bis.*
Ran plan, plan.

L'un chargé d'or, l'autre de pierres fines, *bis.*
Ran plan, plan.

Tiens, dit le roi, je te donne ma fille, *bis.*
Ran plan, plan.



TROIS CENTS SOLDATS.



RIEZ, MES ENFANTS.

Moderato.



CHANT.

P Ri-ez, ri-ez, mes chers en-fants, Le rire a

PIANO.

B

P *cresc*

votre âge a des charmes. C'est as-sez qu'en nos derniers

cresc

F *F* *P* *cres.* --

ans Nous payions le tribut aux lar - - mes. Ri-ez, ri-

F *F* *P*

F

- ez, pe-tits a-mours, Car vous ne ri-rez pas toujours.



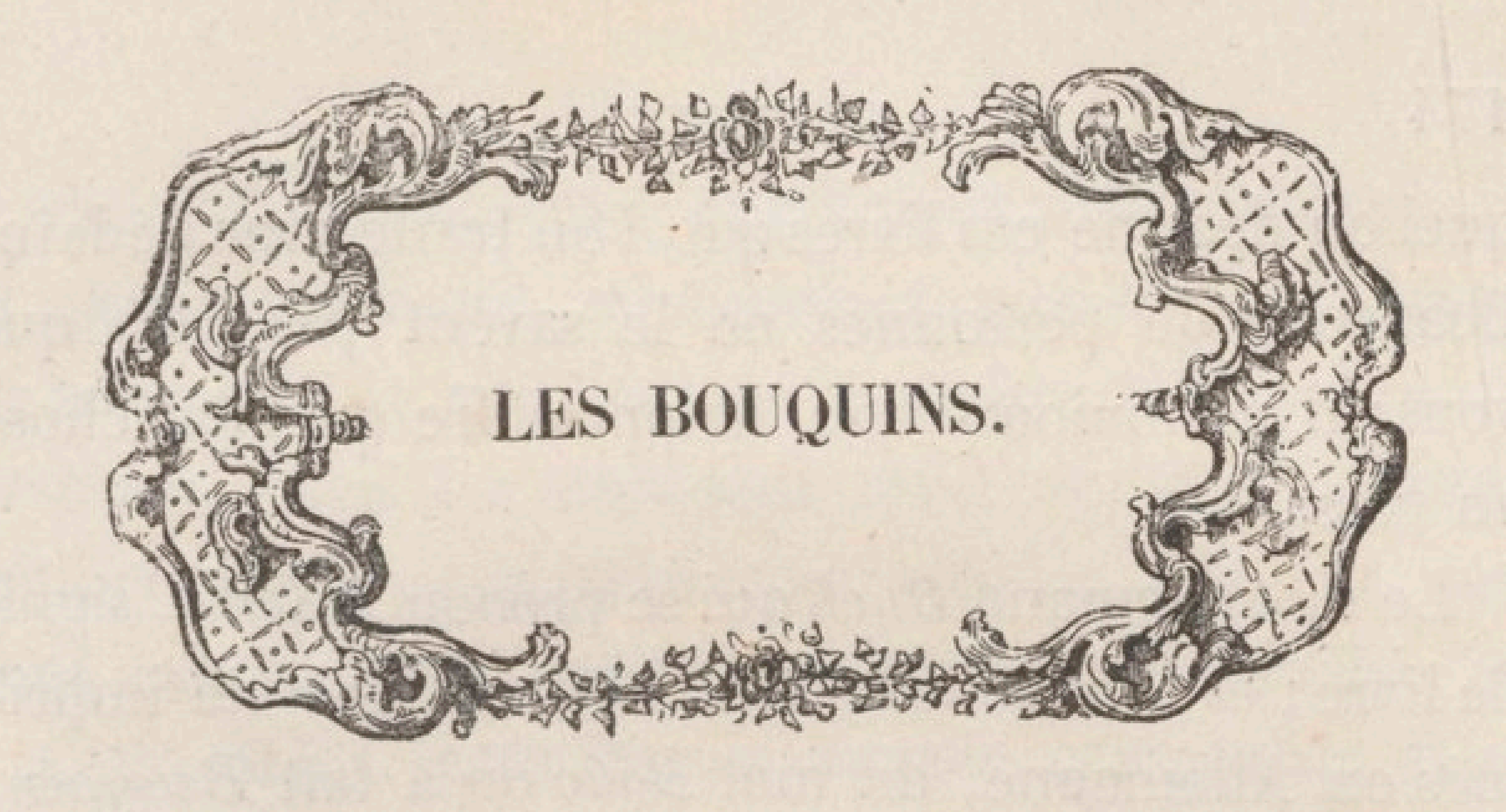
ÉPILOGUE.

Riez, riez petits enfants;
Le rire à votre âge a des charmes,
C'est assez qu'en nos derniers ans
Nous payions le tribut aux larmes.
Riez, riez petits amours,
Car vous ne rirez pas toujours.

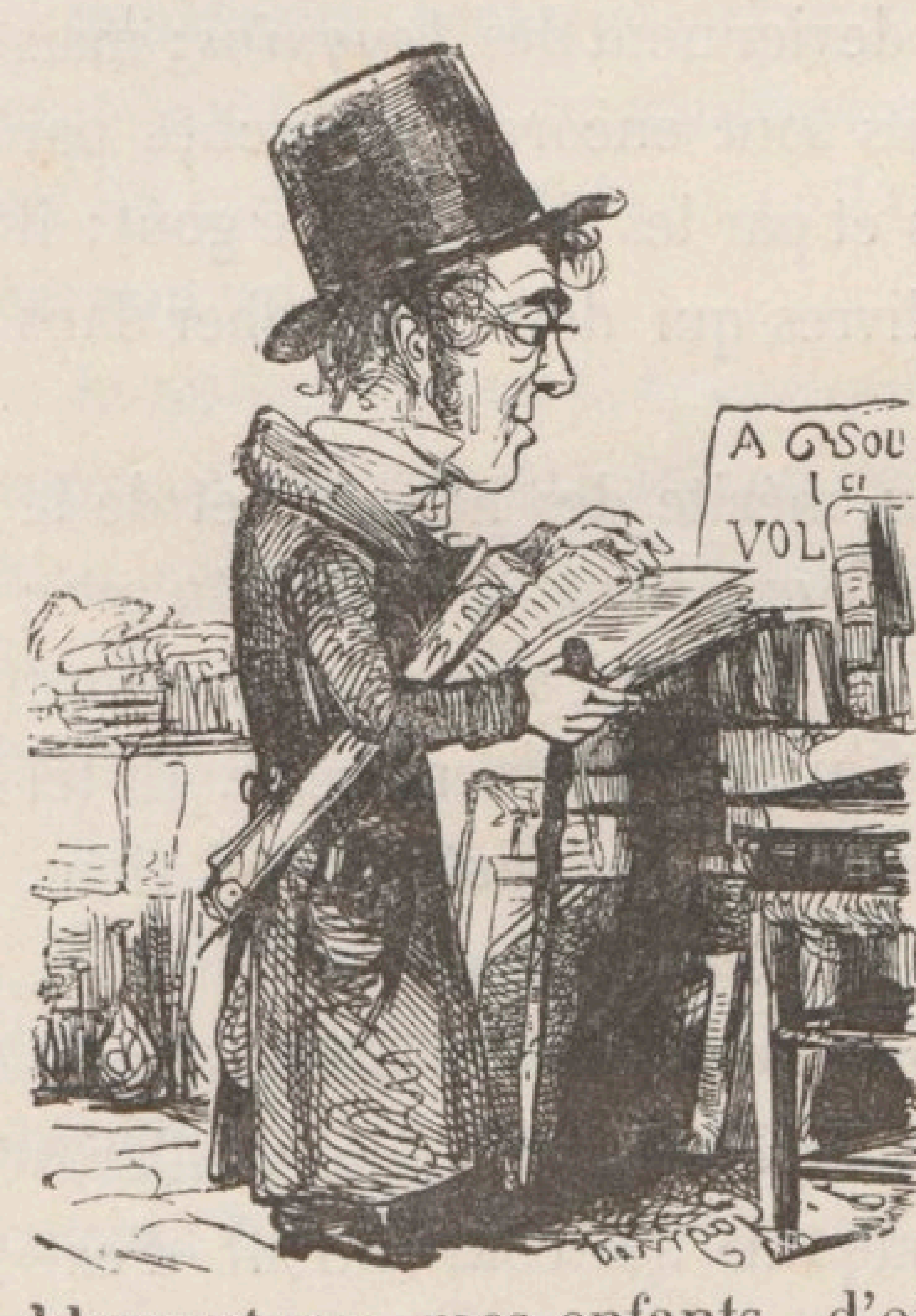
Riez, lorsque l'heure des jeux
Succède à celle de l'étude,
Nous aimons à vous voir heureux
Sans soucis, sans inquiétude.
Riez, riez petits amours,
Car vous ne rirez pas toujours.

Mais quand vous prenez la leçon
Que vous dicte l'expérience,
Que vos parents parlant raison,
Vous font partager leur science,
    Ne riez pas de leurs discours,
    Car vous ne ririez pas toujours.





LES BOUQUINS.



La figure qui orne notre dernier chapitre, est celle d'un de ces amateurs de vieux livres, que l'on appelle par dérision : *Bouquineurs*, comme on nomme *Bouquinistes* les marchands qui étalent cette marchandise sur les parapets des ponts et des quais. Vous ne savez probablement pas, mes enfants, d'où vient le mot par le-

quel on désigne ces livres que l'on traite avec dédain. Beaucoup de personnes ne le savent pas plus que vous; il est toujours bon d'apprendre quelque chose en passant.

Le mot allemand *Buch* qui se prononce *Bouc*, signifie livre; et comme les premiers livres ont été imprimés en Allemagne, du mot *Bouc* on a fait *Bouquin*.

Tout vieillit dans le monde, tout perd sa jeunesse et sa fraîcheur, tout passe de mode. Les plus beaux et les meilleurs livres deviennent des *bouquins*; mais quand ils sont bons, ils sont encore recherchés par les véritables amateurs et par les hommes de goût; il n'y a que les mauvais livres qui doivent tomber dans l'oubli.

Ne jugeons jamais du mérite des hommes et de la valeur des choses par leur extérieur. Un sot vêtu avec élégance n'a pas plus de droits à notre admiration, qu'un mauvais ouvrage magnifiquement relié. Et tel livre nouveau qui a la vogue, ne vaut pas tel vieux livre qui renferme de bonnes pensées.

Un pape qui, à ses grandes qualités, joignait beaucoup d'esprit, Clément XIV disait : « Les vieillards » ressemblent aux bouquins qui contiennent d'ex» cellentes choses, quoique souvent vermoulus, pou» dreux et mal reliés. »

Ce petit ouvrage que j'ai fait pour votre instruction et votre amusement, ira sans doute pour un jour, grossir à son tour le nombre des bouquins, il remplira sa destinée. Mais en attendant qu'il vieillisse comme moi, comme vous-mêmes, mes enfants, profitez des bons conseils dont je me suis efforcé de le remplir.

Cette tâche, je me la suis imposée avec plaisir, et je l'ai faite de mon mieux. J'ai essayé d'être à votre portée.

Des chansonnettes m'ont servi de texte, elles peuvent paraître bien insignifiantes : mais tout peut servir de matière à des leçons; j'en ai pris moi-même en causant avec vous.

Je ne regrette pas le temps que j'ai passé à cette occupation qui m'a semblé bien douce, et qui me le sera bien plus encore, si j'ai acquis quelques droits à votre amitié, si vous dites quelquefois : celui qui a fait ce livre pour nous, est vraiment l'ami des enfants.

Oui, je suis votre ami.

L'amitié des hommes est souvent trompeuse, celle de votre âge est naïve et franche. Qui est-ce qui n'aimerait pas les enfants? Qui est-ce qui ne dirait pas comme Dieu lui-même dans la personne de son fils : « Laissez les enfants venir à moi ! »

On voulait les écarter de lui, il les appela, les mit

sur ses genoux et les combla de ses saintes caresses. Ce qu'il aimait en eux, c'était l'innocence.

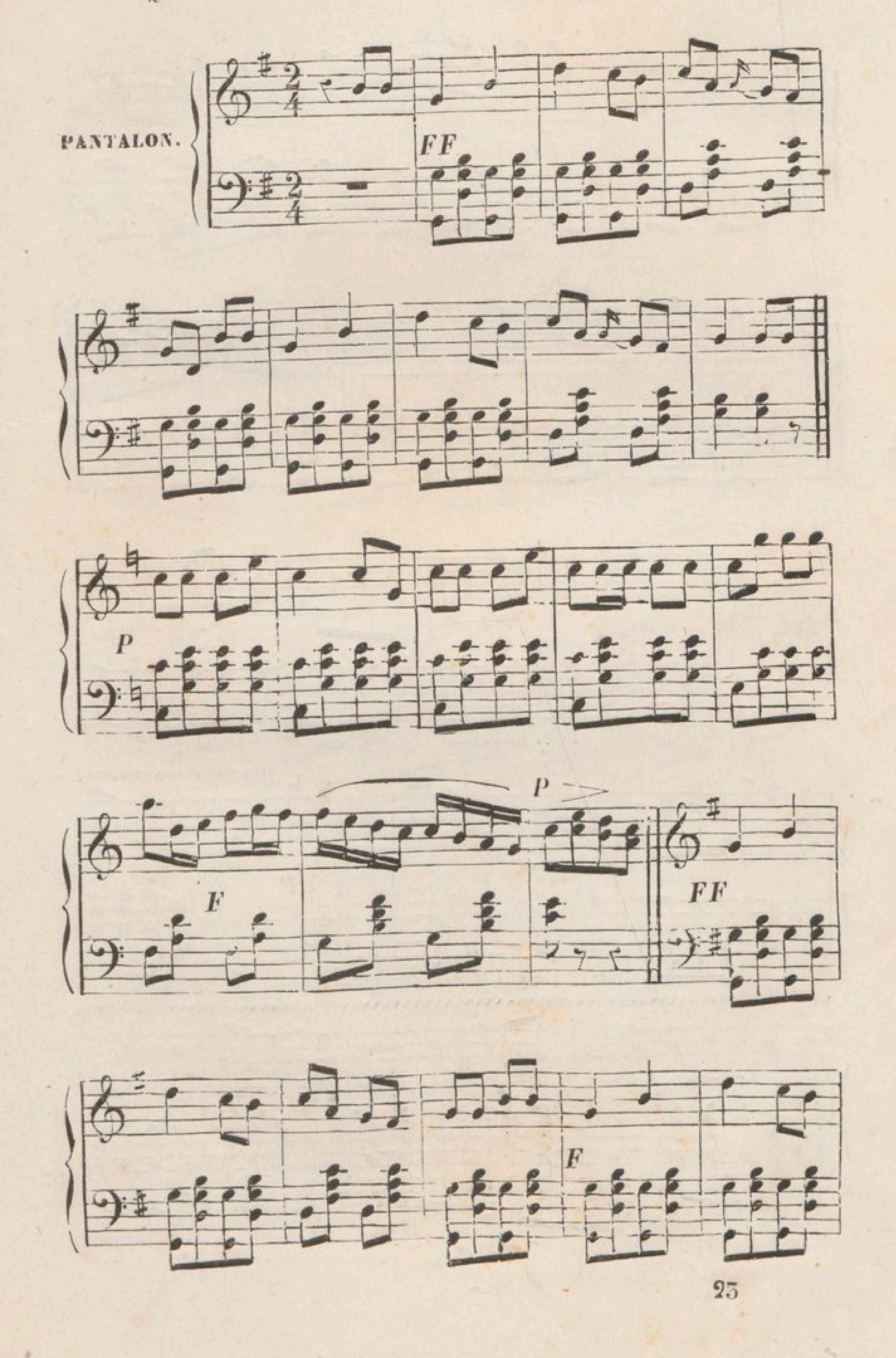
Puissiez-vous la garder longtemps, cette innocence précieuse qu'un jour le monde voudra chercher à flétrir ! Puissiez-vous être longtemps enfants par le cœur, et redevenir enfants avec les vôtres.

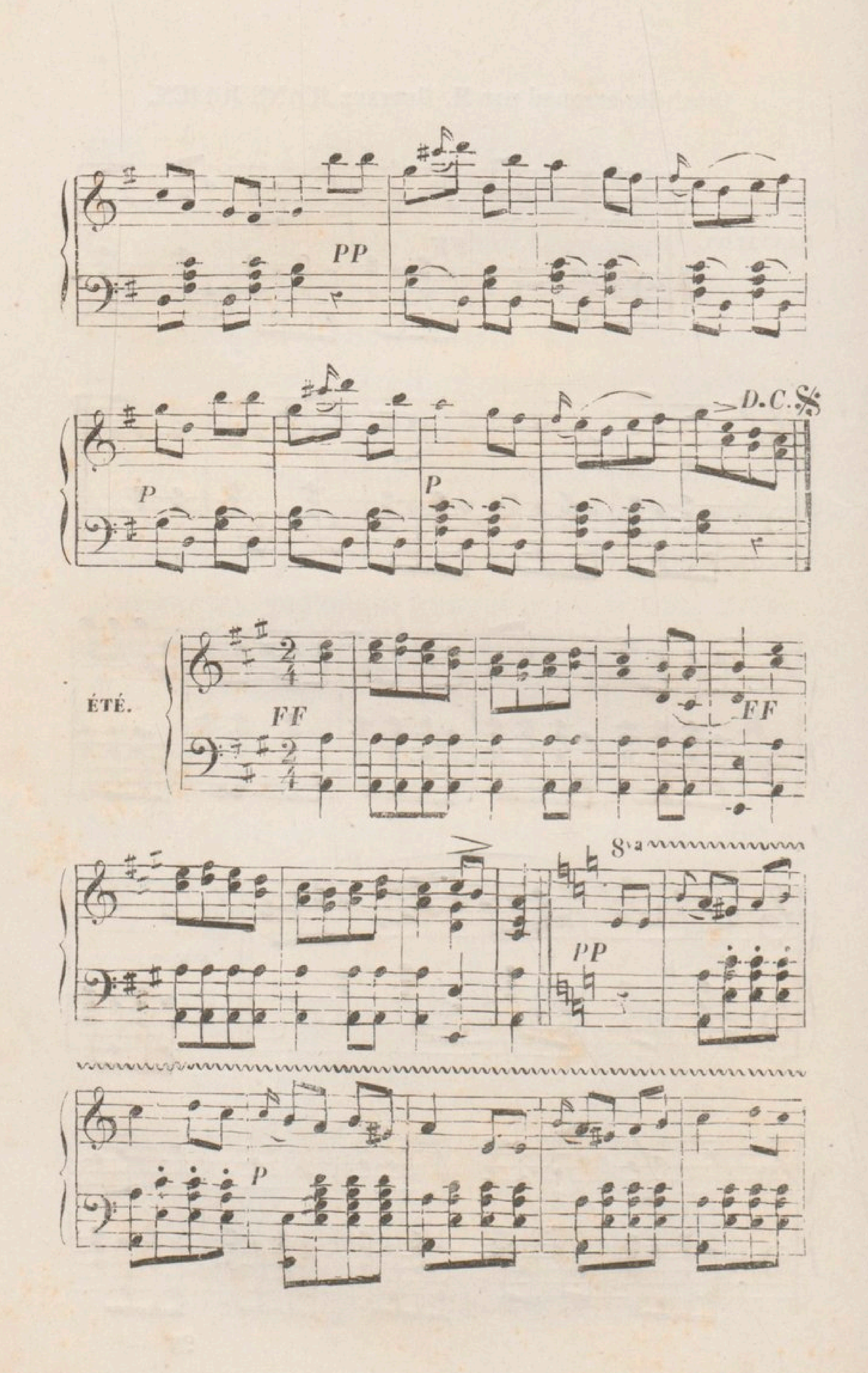
Vous sourirez à leurs jeux, quand vous leur entendrez répéter ces *chansons enfantines* qui vous rappelleront vos plaisirs d'aujourd'hui, et vous serez heureux comme je l'ai été lorsque je les ai transcrites, et lorsqu'elles m'ont retracé les innocentes récréations de mon jeune âge.

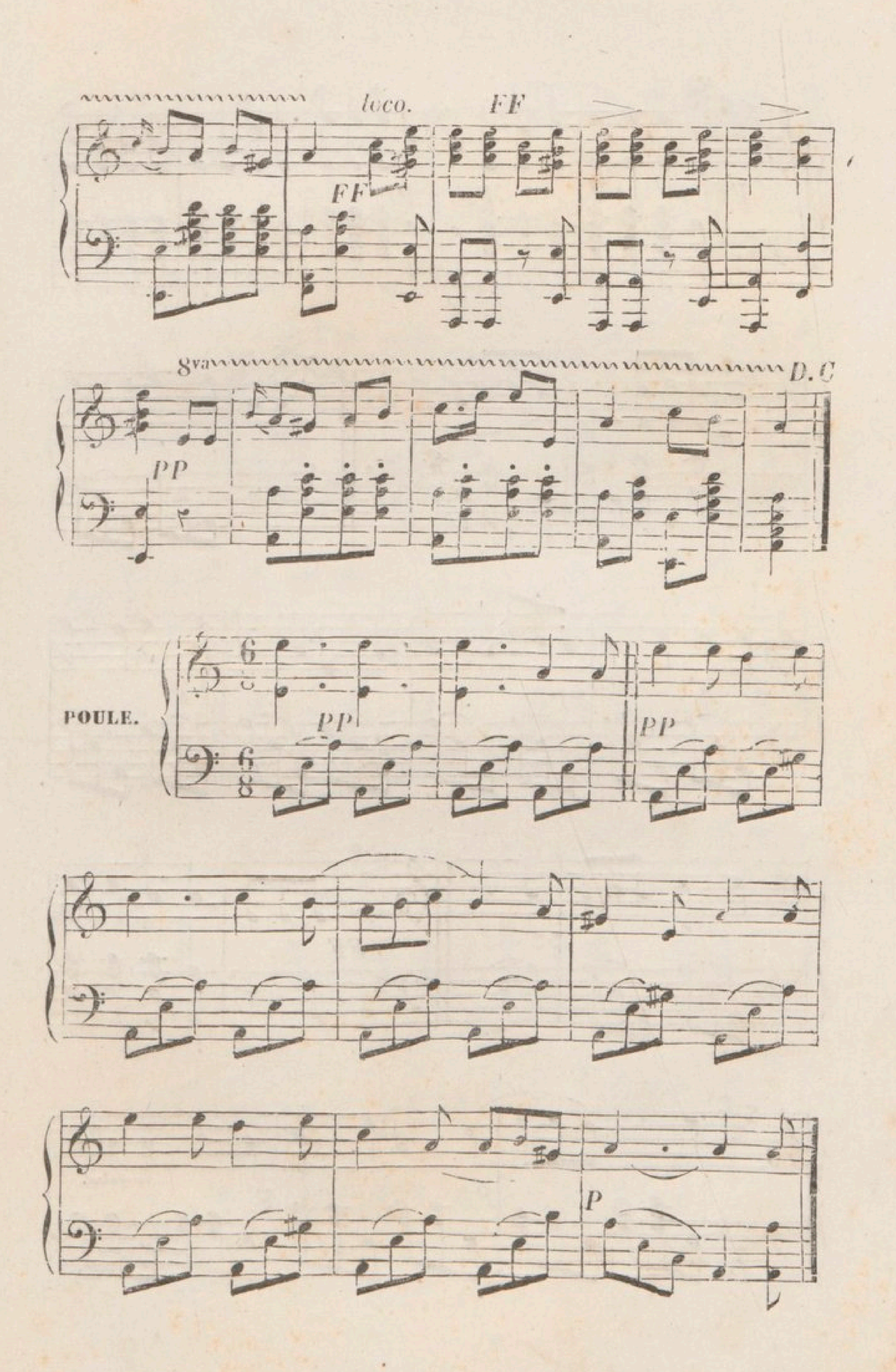
La plus grande de toutes les jouissances, celle que l'on peut se préparer en ne faisant jamais de mal, et en faisant le plus de bien qu'on peut, c'est celle des souvenirs.



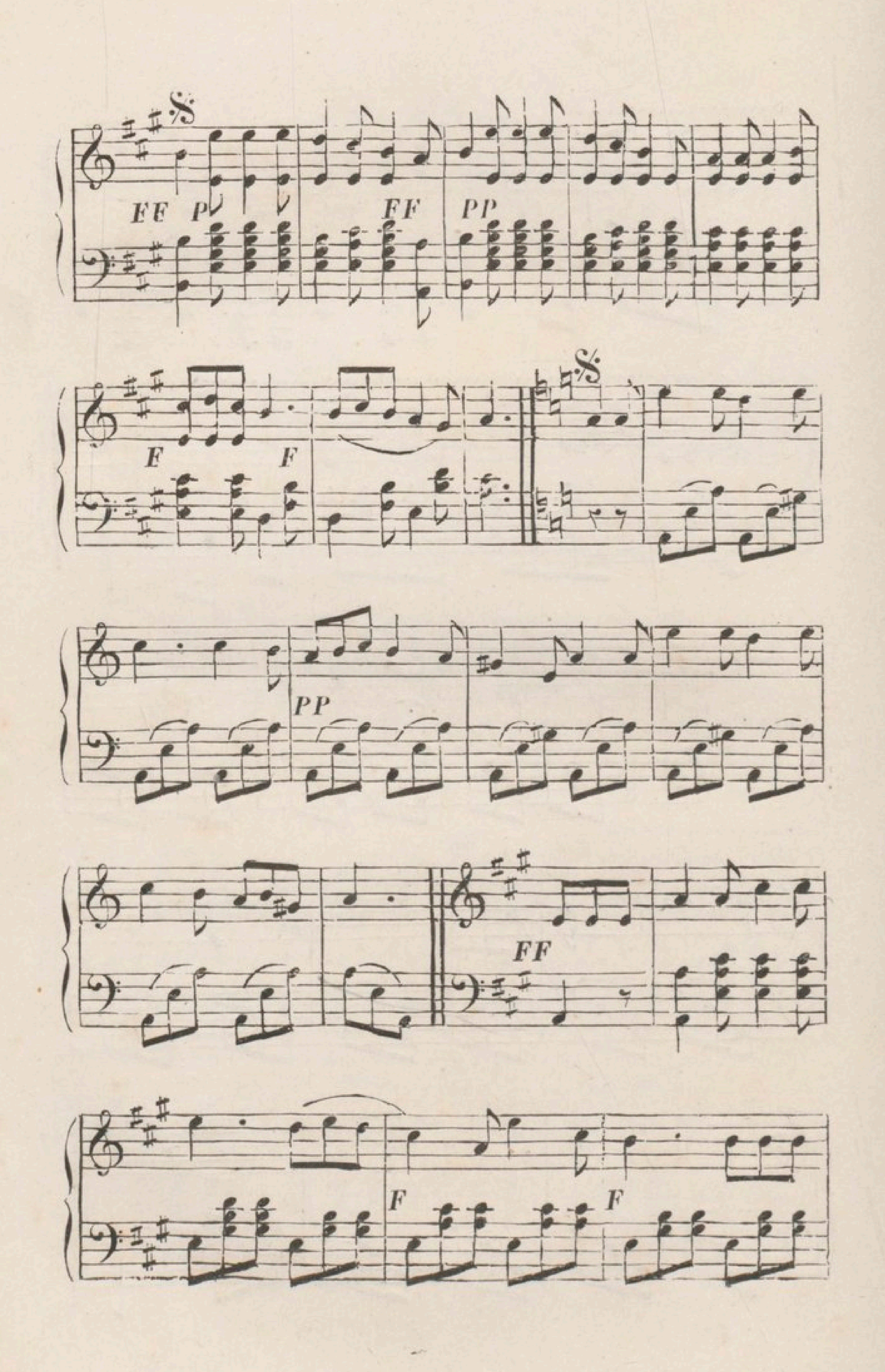
Quadrille arrangé par M. Gustave JEANE-JULIEN.

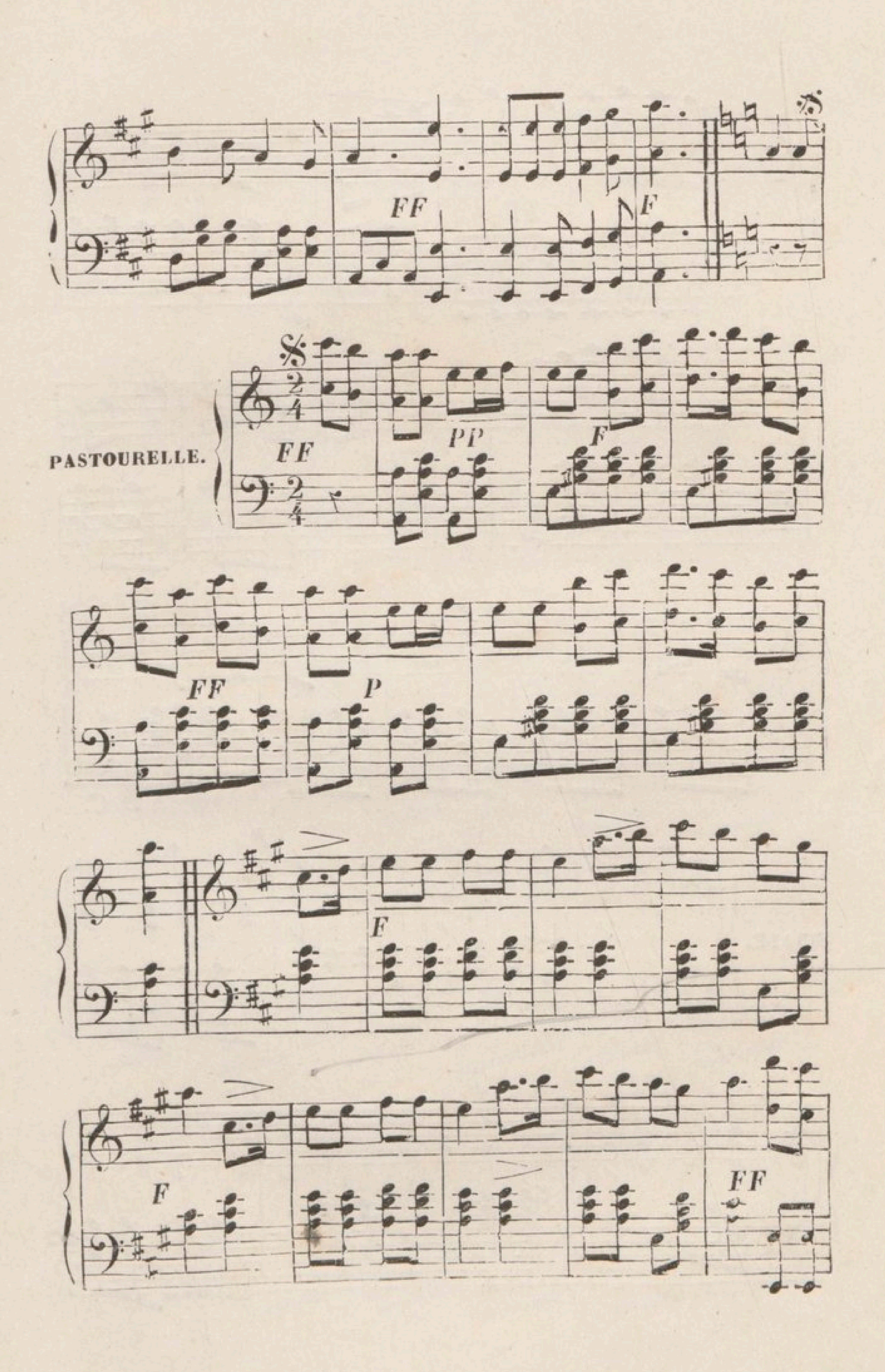


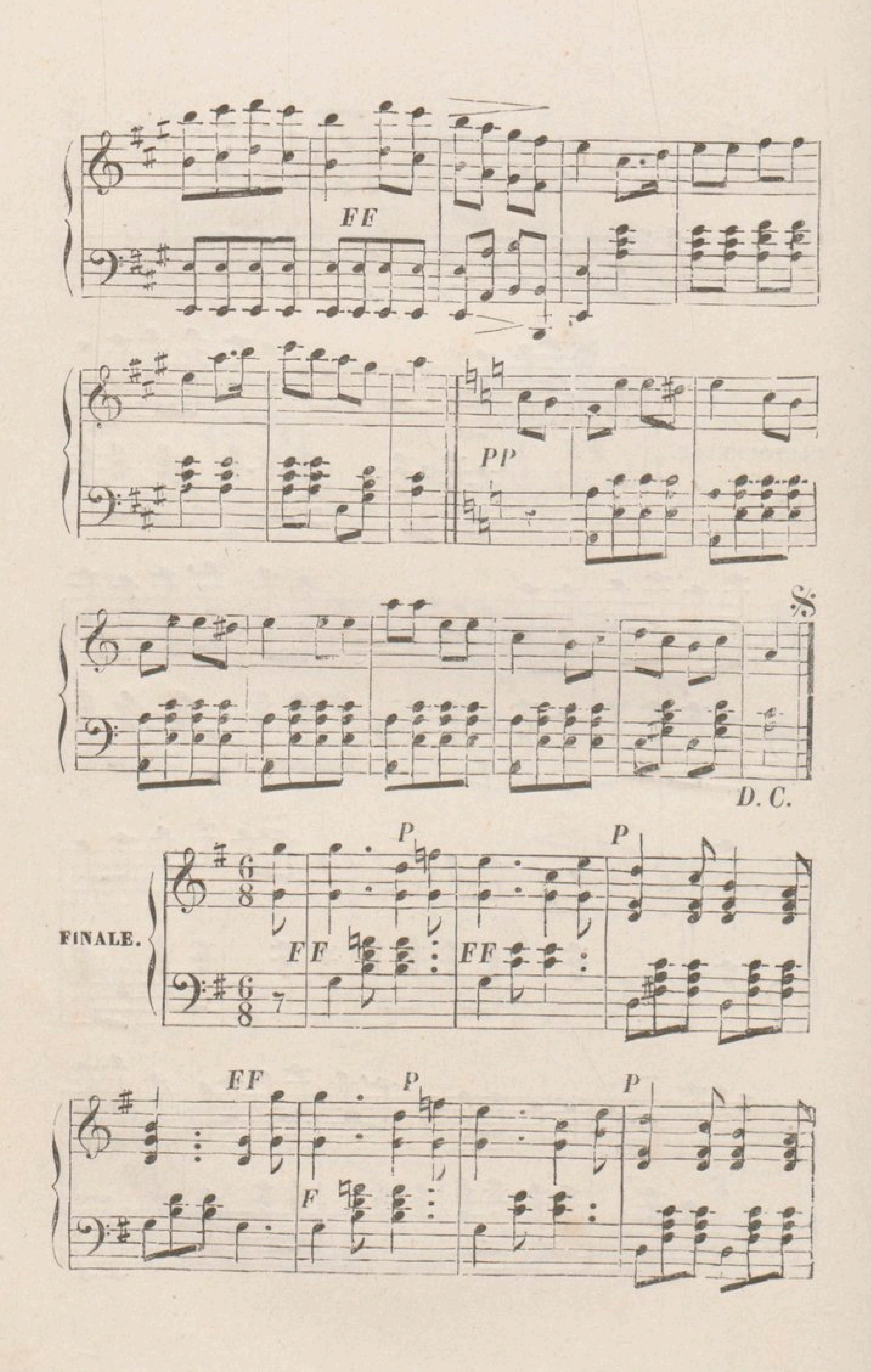

PP
P
P
D.C.
ÉTÉ.
FF
FF
8va
PP
P

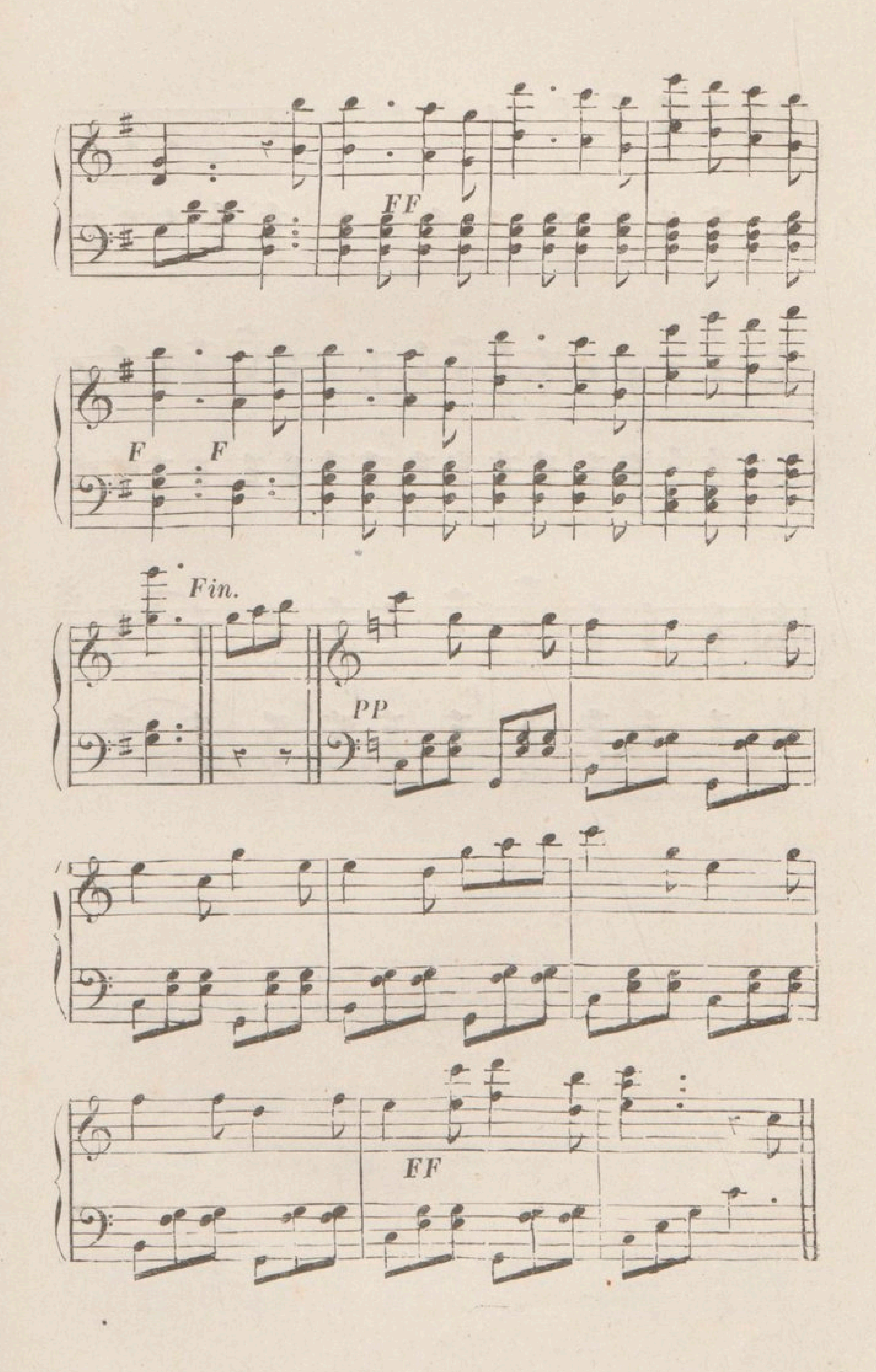


loco.
FF
FF
8va
D.C
PP
POULE.
PP
PP
P


FF
P
FF
PP
F
F
PP
FF
F
F


FF
F
PASTOURELLE.
FF
PP
F
FF
P
F
F
FF

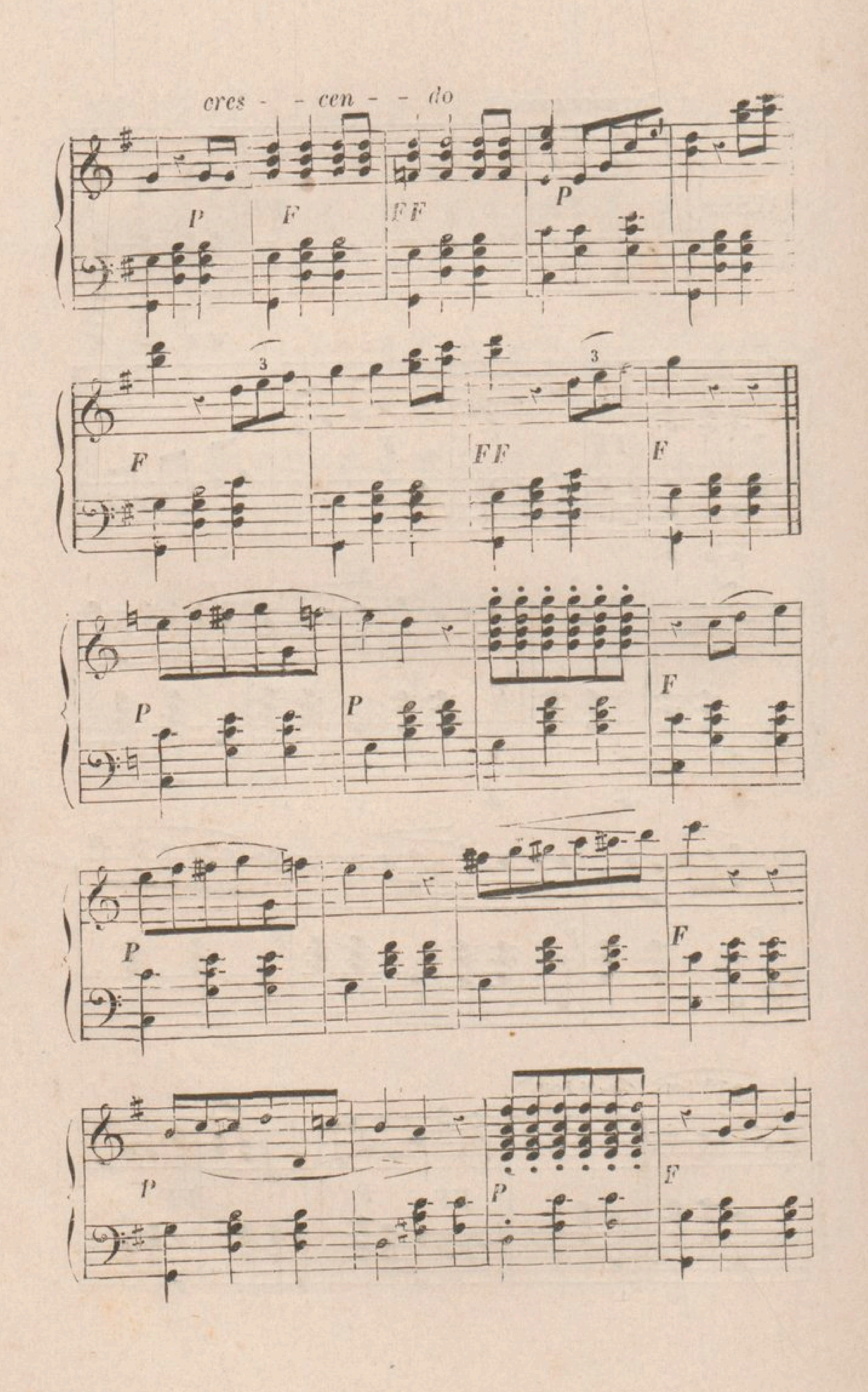

FF
PP
D. C.
FINALE.
P
FF
P
FF
FF
P
P
F


FF
F
F
Fin.
PP
FF

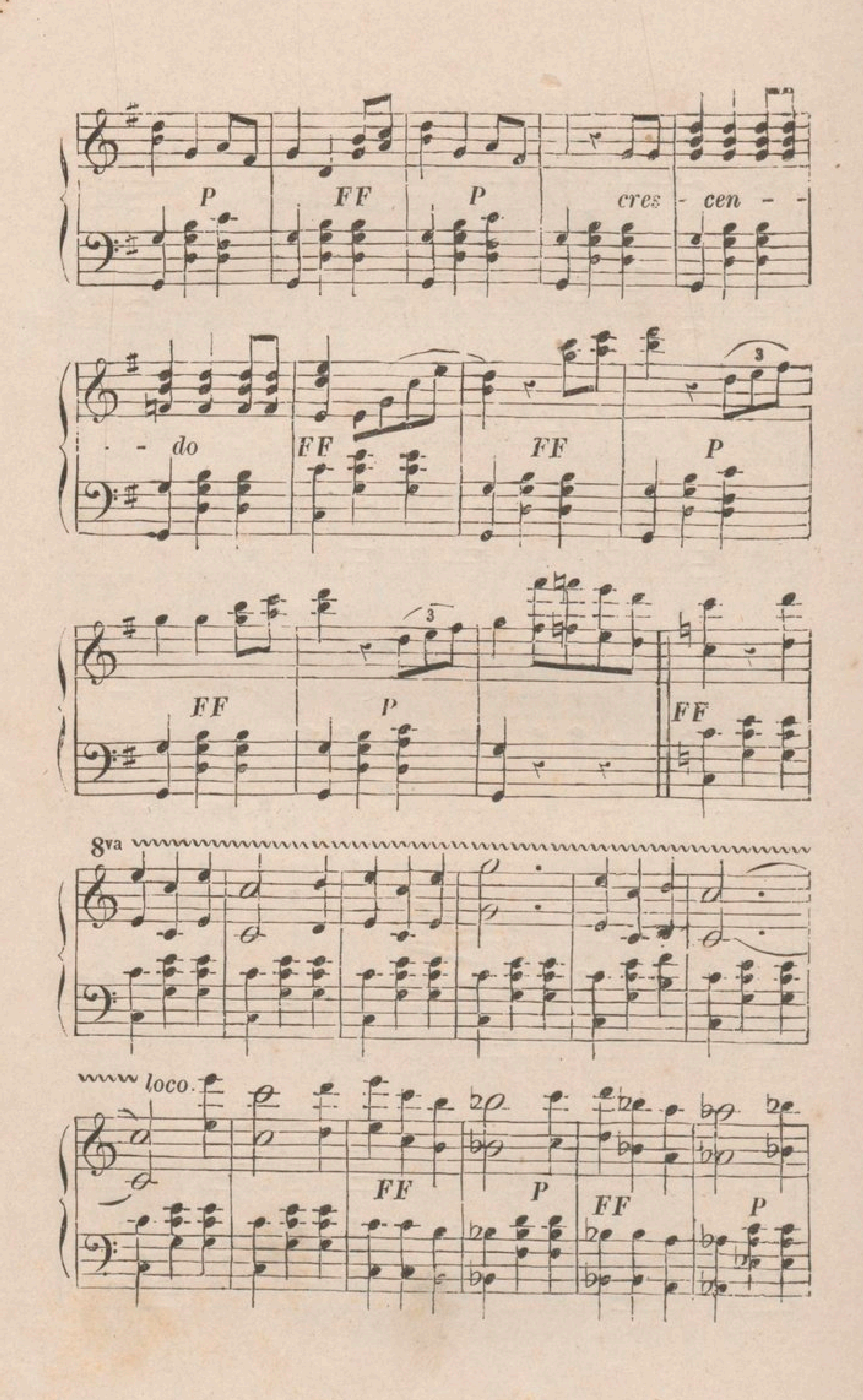

P
P
P
Tantenstein et Cordel.
D.C.




INTRODUCTION.
VALSE.
FF
PP
P
FF
F
P
P
P
P
P
1re FOIS.
2e FOIS.
FF
P
FF


cres - - cen - - do
P
F
FF
P
F
FF
F
P
P
F
P
F
P
P
F


P
P
P
P
8va loco
E
F
F
P
F
8va loco
F
FF
FF



P
FF
P
cres - cen - -
- do
FF
FF
P
FF
P
FF
8va
loco.
FF
P
FF
P


FF
FF
FF
P
FF
P
FF
P
FF
FF P P
F
P
P
P
F

Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

TABLE DES MATIERES.


FIN



